This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

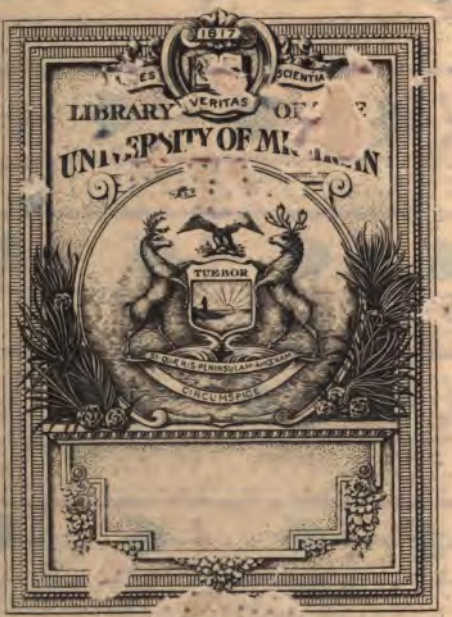
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

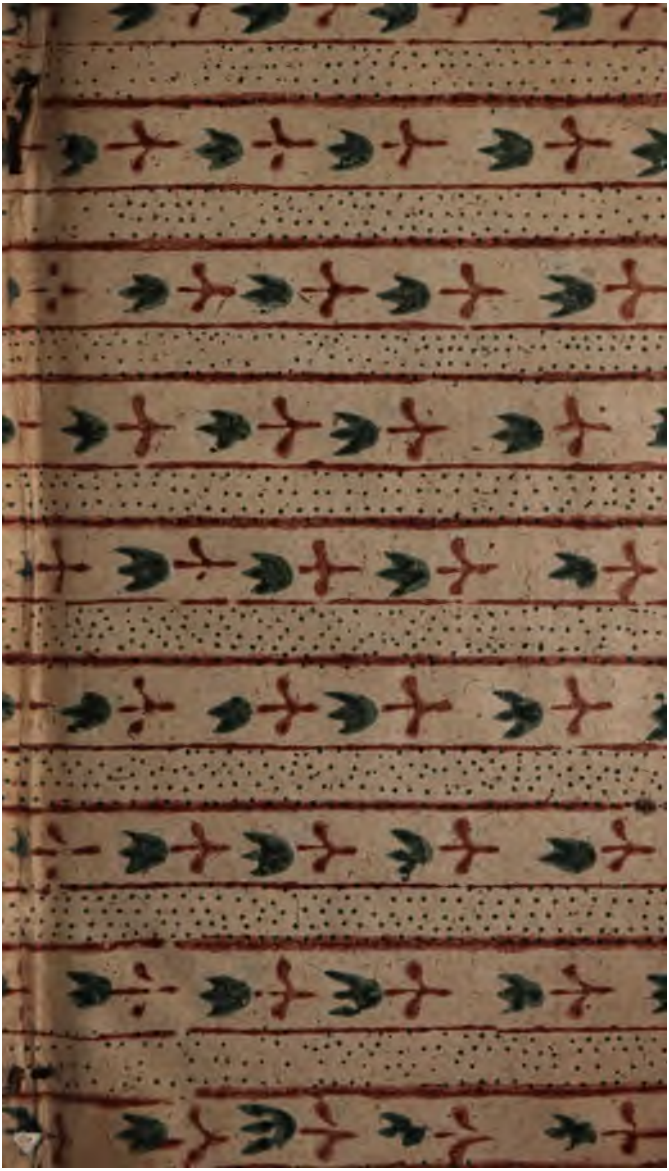
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

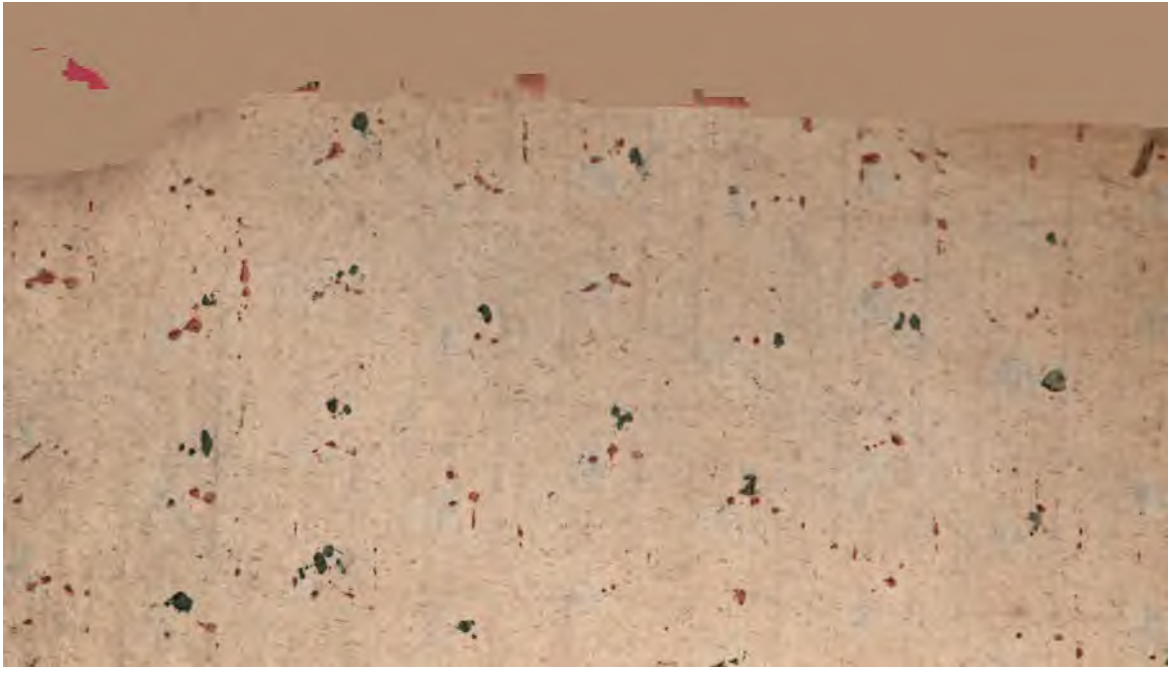
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



1817
ES SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE





OEUVRES

DE

MACHIAVEL,

TOME TROISIEME.

OEUVRES
DE
MACHIAVEL.

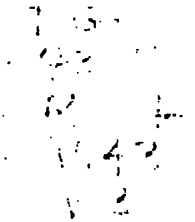
TOME TROISIEME,

Contenant l'*Art de la Guerre.*

NOUVELLE EDITION,

Augmentée de l'ANTI-MACHIAVEL,
& autres Pieces.

A LA HAIE,
AUX DÉPENS DE LA COMPAGNIE,
M. DCC. XLIII.



69 3598-020

PRÉFACE
DE
NICOLAS MACHIAVEL
Sur le Livre
DE L'ART DE LA GUERRE,
Addreſſé à
LAURENT STROZZI,
Gentilhomme Florentin.

BIEN des gens ſont perſuadez qu'il n'y a rien qui ſoit ſi oppoſé, que la vie militaire & la vie ci-

civile. C'eſt pour cela que nous voyons tous les jours, qu'un homme, qui prend le parti des armes, commence d'abord à changer d'habits, de manieres, de mœurs, & de langage même, ne gardant rien qui ait l'apparence de ſa prémiere vie; car, un homme, qui veut être diſpoſé à éxécuter promptement quelque expédition vigoureuſe, ne croit pouvoir le faire aiſément dans un habit de Ville; & il ne faut pas eſpérer de trouver de la politeſſe & des manieres honnêtes

chez

chez des gens qui croyent que cela ne convient qu'à des efféminés, & qu'il n'y a rien de plus diſproportionné à la valeur: ainſi, n'attendez pas un extérieur & des diſcours ordinaires de la part d'un homme, qui croit qu'il doit épouvanter tout le monde avec ſa barbe & ſes blaſphêmes. C'eſt donc cette conduite qui perſuade qu'un Soldat eſt extrêmement différent d'un autre homme.

Mais, ſi nous tournons les yeux du côté des Anciens, nous trouverons que ces con-

ditions ſont extrêmement liées entr'elles par mille rapports, & que, par conſéquent, ceux qui ſont engagés dans ces différentes manieres de vivre doivent être fort unis entr'eux; car, tous les Arts qu'on a introduits dans la Société pour le bien public; tous les Ordres établis pour maintenir le ſervice de Dieu & la ſoûmiſſion aux loix; ſeroient des choſes entièrement inutiles, ſi la République étoit ſans défenſe: & quand les armes ſont en bon état, elles peuvent mê-

même tenir en ſeureté un Peuple, dont les autres loix ne ſeroient pas d'ailleurs fort bonnes. Au contraire, les meilleurs reglemens du Monde ne tardent guères à être renverſés, s'ils ne ſont pas ſoûtenus, comme il faut, par la force des armes; à peu près comme les appartemens d'un ſuperbe Palais, quand ils ſeroient enrichis d'or & de pierreries, ne laiſſeroient pas de périr en peu de tems, ſi rien ne les tenoit à couvert de la pluie, & de toutes les injures de l'Air.

Si donc, dans tous les autres Ordres qui compoſent un Etat, les Anciens ont cherché, avec beaucoup de ſoin, tous les moyens imaginables pour retenir les hommes dans les devoirs de la fidélité, de l'amour de la paix, & du reſpect pour les choſes ſacrées, ils redoubloient leurs ſoins, pour que leurs Guerriers ſurpaſſaſſent le reſte des hommes dans ces bonnes diſpoſitions. En effet, de qui une République doit-elle éxiger une fidélité plus incorruptible, que de la part d'un hom-

homme qui lui jure de mourir pour elle? Quelles ſortes de gens doivent davantage aimer la paix, que ceux qui ſont ſi expoſés en tems de guerre? Enfin, qui eſt-ce qui doit reſpecter & aimer la Divinité, ſi ce n'eſt celui, qui, ſe trouvant tous les jours en mille hazards, a plus de beſoin de la protection céleſte, que les autres hommes? Les Légiſlateurs, & les Généraux d'Armées, s'appliquans à la conſidération de cette néceſſité, où les Gens de Guerre ſe trouvent, de s'attirer,

autant qu'ils peuvent, la faveur divine, ils ont fait enſorte que la vie des ſoldats fût en édification aux Peuples, & leur pût ſervir de modèle pour régler leur conduite.

MAIS, la diſcipline militaire étant tombée dans la derniere corruption, & étant devenue comme l'Antipode de celle des Anciens, la profeſſion des armes n'eſt plus que l'objet de l'averſion des honnêtes gens, qui fuyent ceux qui y ſont engagés comme des gens indignes d'a-

d'avoir part à la ſociété & au commerce des autres hommes. Cependant, après une grande lecture, & un véritable éxamen de la choſe, je ſuis perſuadé qu'il n'eſt pas impoſſible de ramener l'uſage des Anciens, & de faire revivre dans le cœur de nos gens quelques mouvemens de la valeur de nos Ancêtres. C'eſt ce qui m'a fait réſoudre d'écrire ſur l'Art de la Guerre, afin de ſatisfaire ceux qui aiment les grandes actions des Anciens, & afin de ne paſſer pas dans une conti-

nuelle oiſiveté le repos dont je jouïs à preſent. Et bien que ce ſoit un deſſein hardi, d'écrire ſur une matière que perſonne n'a traitée de propos délibéré, je ne croi pourtant pas qu'il ſoit blâmable de prévenir les gens par un ſimple diſcours, pendant que d'autres ont eu la témérité de le faire par leurs actions; car, les fautes, que je peux commettre dans l'éxécution de ce projet, peuvent bien être rectifiées, ſans faire tort à perſonne: mais, dans la pratique & dans les éxécutions mi-

militaires, ſi l'on ſe trompe, ce ne peut être qu'au préjudice d'un Etat.

Vous donc, Monsieur, après avoir éxaminé cet Ouvrage, ayez la bonté d'en déclarer la juſte valeur; car, je vous le conſacre, afin de vous donner des marques de ma reconnoiſſance, quoiqu'il ne ſoit pas en mon pouvoir de m'acquitter de ce que je vous dois, & afin de ſatisfaire aux juſtes devoirs, dont on honnore ceux qui ſe diſtinguent par leur naiſſance, leurs richeſſes, leur eſprit,

& leurs largeſſes. Je ſçai que vous avez peu d'égaux en opulence & en qualité ; que le nombre de ceux qui vous égalent du côté de l'eſprit eſt encore plus petit ; & que perſonne n'approche de vous à l'égard de la libéralité.

REMAR-

REMARQUES, OU AVIS, DU TRADUCTEUR.

QUOIQUE *la maniere de faire la Guerre ſoit extrémement différente aujourd'hui de celle qui étoit en uſage du tems de l'Auteur, ſon Livre ne laiſſe pas d'être d'une très grande utilité : prémierement, parcequ'un*

Génie du prémier ordre ne peut rien produire qui ne porte ſon caractère ; que, d'ailleurs, il y a des principes généraux qui ſont de tous les tems ; & qu'enfin, outre le plaiſir de voir la différence des tems, cette oppoſition peut donner d'utiles ouvertures aux habiles gens, & particulierement à ceux qui s'appliquent au Métier des Armes. Il y a encore dans cet Ouvrage un grand nombre de réfléxions, qui plairont ſans doute beaucoup aux connoiſſeurs ; &, ſur la fin du ſecond Livre, l'Auteur fait une eſpece d'Epiſode, dans laquelle il traite, en habile homme, des cauſes qui font la rareté, ou la quantité, des Grands Capitaines.

DANS

Dans cette Traduction, j'ai, autant que j'ai pû, accommodé les termes de l'Auteur aux nôtres, ſans changer ſa penſée. Par éxemple, il appelle Batailles *ce que nous appellons* Bataillons; *&, au contraire, il appelle* Bataillons *ce que nous appellons* Régimens. *Mais, il faut ſavoir qu'il regle ces ſortes de Corps, qu'il appelle* Bataillons, *ou groſſes* Batailles, *ſur le pied des* Légions Romaines, *qui étoient d'environ ſix-mille hommes, entre leſquels il y avoit trois-cens Chevaux; ce qui n'eſt pas de l'uſage de nos Régimens d'aujourd'hui, qui ne ſont compoſés que d'une ſorte de Milice, & dont le nombre n'eſt point fixe,*

Génie du prémier ordre ne peut rien produire qui ne porte ſon caractère ; que, d'ailleurs, il y a des principes généraux qui ſont de tous les tems ; & qu'enfin, outre le plaiſir de voir la différence des tems, cette oppoſition peut donner d'utiles ouvertures aux habiles gens, & particulierement à ceux qui s'appliquent au Métier des Armes. Il y a encore dans cet Ouvrage un grand nombre de réfléxions, qui plairont ſans doute beaucoup aux connoiſſeurs ; &, ſur la fin du ſecond Livre, l'Auteur fait une eſpece d'Epiſode, dans laquelle il traite, en habile homme, des cauſes qui font la rareté, ou la quantité, des Grands Capitaines.

DANS

Dans cette Traduction, j'ai, autant que j'ai pû, accommodé les termes de l'Auteur aux nôtres, ſans changer ſa penſée. Par éxemple, il appelle Batailles *ce que nous appellons* Bataillons; *&, au contraire, il appelle* Bataillons *ce que nous appellons* Régimens. *Mais, il faut ſavoir qu'il regle ces ſortes de Corps, qu'il appelle* Bataillons, *ou* groſſes Batailles, *ſur le pied des* Légions Romaines, *qui étoient d'environ ſix-mille hommes, entre leſquels il y avoit trois-cens Chevaux; ce qui n'eſt pas de l'uſage de nos Régimens d'aujourd'hui, qui ne ſont compoſés que d'une ſorte de Milice, & dont le nombre n'eſt point fixe,*

fixe, comme étoit celui des Légions.

CEPENDANT, *j'ai gardé les noms anciens des choſes dont nous n'avons plus l'uſage : tel eſt le terme d'*Ecuyers, *pour ſignifier des Soldats qui portent un* Ecu, *ou un* Bouclier ; *& le mot de* Vélites, *qui ſignifioient des Fantaſſins armés à la légere, & qui ne gardoient point de rang dans le combat. J'ai encore exprimé par le terme de* Caporal *celui de* Chef de Dixaine *de l'Auteur. Quand il l'applique à la* Cavalerie, *je l'explique par le mot de* Brigadier. *Je me ſers auſſi du terme de* Muſique militaire, *quoique ce ne ſoit pas nôtre maniere de parler, mais je n'ai pû en trouver une*

une plus propre, pour exprimer tout ce que l'Auteur entend par celui de Son, *qui comprend les* Tambours, *les* Fifres, *les* Trompettes, *&c.*

A L'EGARD *des noms des Païs, je les ai laiſſés comme ils étoient dans mon Original; ainſi, je n'ai point changé le* Péloponeſe *en* Morée, *ni les* Illyriens *en* Eſclavons: *je ſuis même allé plus loin que* Machiavel *ſur cet article; car, il appelle du nom de* François *les anciens* Gaulois, *juſqu'à ceux qui habitoient cette partie de l'*Italie, *qu'on appelle aujourd'hui la* Lombardie. *Comme il eſt le ſeul qui en ait uſé de cette maniere, j'ai crû être en droit de pouvoir redonner l'ancien nom à des*

des Gens, qui ne me paroiſſoient pas devoir être mis ſi fort à la mode.

Je n'ai point voulu, non plus, employer quelques mots, & quelques phraſes latines, qui ſont dans le Texte Italien; comme Tergiductor, Aggredi Urbem Coronâ, &c: *cela déplait trop en nôtre Langue, qui ne tolere aucune licence, pendant que des Langues étrangeres ont une indulgence charmante pour leurs Auteurs, qui ont le privilege de placer les mots au commencement ou à la fin de la période, comme il leur plait; de faire des parentheſes; de donner, ſi bon leur ſemble, des tours équivoques; d'employer de vieux mots, quand même ils ſeroient in-*

intel-

intelligibles ; de repéter, tant qu'ils veulent, les mêmes termes ; & de prendre enfin toutes les commoditez qu'ils jugent à propos, ſoit en vers, ſoit en proſe. Ce ſont-là des prérogatives dont les François ne jouïſſent point ; & un homme qui écriroit les meilleures choſes du monde en nôtre Langue dans un ſtile auſſi antique, que celui de Bocace *&* Petrarque, *par éxemple, il ſe rendroit auſſi ridicule, que s'il alloit à la Cour avec une Fraize, une grande Barbe, & un Chapeau pointu. Cependant, tous les Italiens admirent encore aujourd'hui ces deux anciens Auteurs, quoiqu'ils n'en entendent plus le Langage.*

J'ai encore à avertir le lecteur, que

que le terme de Braccio, *ſi fréquent dans l'Original, eſt une meſure de deux pieds de Roi, ou environ; c'eſt-à-dire, de 24. pouces. Chaque pouce contient douze lignes, qui ſont chacune de la largeur d'un grain d'orge, à peu près. Par la* Toiſe, *j'entens une meſure de ſix pieds. J'appelle ſouvent cette meſure de deux pieds,* un Pas, *ceux que l'on faut d'ordinaire étant de cette étendue.*

A L'EGARD du terme de Claſſe *des anciens Romains, il ne veut dire autre choſe, que des Compagnies réglées, compoſées de ceux qui étoient capables de porter les armes, & qu'on éxerçoit à cela. On ſe ſert aujourd'hui de ce terme en France, pour*

pour ſignifier les Compagnies de Matelots qu'on éleve & qu'on engage à ſervir ſur les Flottes du Roi de France, quand il lui plait. Le terme de Ciſtre *ſignifie une eſpece de Harpe. Ces mots de* Créneaux & Venteaux, *& ce qu'ils ſignifient, ne ſont plus en uſage à preſent. L'expérience de la violence du Canon a fait ſuccéder à cet uſage celui des* Embraſures *& des* Gabions. *Cette même expérience eſt cauſe auſſi qu'on ne ſe ſert plus de mille machines, d'*Arbalettes &c, *que j'ai crû, par conſéquent, ne devoir, ni nommer, ni expliquer, comme étant abſolument inutiles aujourd'hui.*

Enfin, la Phalange, *qu'on appel-*

pelloit Macédonienne, *étoit un gros* Bataillon quarré, *armé de Piques & de Boucliers, dont l'Ordonnance étoit fort preſſée. Il contenoit d'ordinaire huit-mille-hommes.*

NI-

NICOLAS MACHIAVEL

AU

LECTEUR.

POUR bien entendre l'Ordonnance d'une Bataille, celle d'une Armée, & la maniere de camper, je croi qu'il eſt néceſſaire de vous en donner des Deſſeins & des Plans, qui ſe rapportent aux endroits où il en eſt parlé. Mais, devant que d'aller plus avant, il eſt à propos de vous marquer ici les différens Caractères avec leſquels je deſigne les Fantaſſins, les Cavaliers, & toutes les autres parties qui compoſent un Corps d'Armée.

Ex-

Explication des Caractères des FIGURES.

o. Repréſente *les Ecuyers.*
d. *Les Piquiers ordinaires*
e. *Les Piquiers extraordinaires.*
x. *Les Caporaux des Ecuyers.*
*. *Les Caporaux des Piquiers.*
r. *Les Vélites ordinaires.*
t. *Les Vélites extraordinaires.*
C. *Les Capitaines d'un Bataillon.*
B. *Le Commandant d'un Bataillon.*
P. *Le Colonel ou Commandant d'un Regiment.*
G. *Le Général de l'Armée.*
z. *Les Enjeignes.*
s. *Le Son, ou la Muſique militaire.*
g. *Les Gendarmes, ou Cavalerie peſamment armée.*
Q. *Leurs Capitaines.*
y. *Les Chevaux Légers.*
I. *Leurs Capitaines.*
OO. *L'Artillerie.*

Les Figures ſont au nombre de huit.

DE

DE L'ART DE LA GUERRE.

LIVRE PRÉMIER.

ETANT persuadé qu'après la mort on peut donner des louanges à qui l'on veut, sans encourir de blâme, parce-qu'il ne reste plus aucun soupçon de flatterie, je ne ferai point de difficulté de dire du bien de Cosme Rucellai, que je ne peux jamais nommer sans verser des larmes, l'ayant toûjours connu parfait ami & bon Citoyen: car, pour ses amis, il eût tout sacrifié, jusqu'à sa propre vie; & pour sa Patrie, il n'est point d'entreprise si hardie qui

eût pû l'étonner, pourvû qu'il vît qu'il s'agiſſoit du bien de l'Etat. J'avoue qu'entre tant de Grands Hommes, que j'ai connus & fréquentez, je n'en ai jamais trouvé aucun, dont le cœur fût plus porté, que le ſien, aux grandes actions, & à la véritable gloire. Toute la plainte que cet illuſtre ami fit en mourant fut, d'être né pour mourir jeune, dans ſa propre maiſon, ſans gloire, & ſans avoir pû ſervir perſonne comme il l'eût bien ſouhaitté; car, il croyoit qu'on ne pouvoit dire autre choſe, ſinon qu'on perdoit en lui un bon ami. Cela n'empêche pas que nous, ou d'autres qui le connoiſſoient comme nous, ne puiſſions rendre témoignage de ſes bonnes qualitez, puiſque ſes actions ne parlent pas. La fortune ne lui fut cependant pas toûjours ſi contraire, qu'il n'eût l'occaſion de laiſſer quelques marques de la délicateſſe de ſon génie, comme cela paroit par quelques Ouvrages & quelques Poëſies, dont l'Amour faiſoit le ſujet. Il s'éxerçoit à cela dans ſa prémiere jeuneſſe, quoiqu'il ne fût point amoureux. C'étoit ſeulement pour n'être pas oiſif, & en attendant que la fortune le mit en chemin de faire de

plus grandes choſes. L'on peut connoitre par ces Ouvrages combien heureuſement il exprimoit ſes penſées, & quelle réputation il auroit acquiſe dans la Poëſie, s'il l'eût regardée comme la fin de ſes travaux. Ne poſſédant donc plus, pour notre malheur, un ami d'un ſi grand mérite, il me ſemble que nous ne pouvons pas mieux faire, pour adoucir notre ennui, que de nous en rafraichir ſouvent la mémoire, & de faire une recherche de tout ce qu'il a dit de plus ſpirituel, & des matieres qu'il a traitées avec le plus d'eſprit & de jugement.

ET parcequ'il n'y a rien de plus récent de lui, que la converſation qu'il eut avec le Seigneur *Fabrice Colonne*, dans laquelle ce Prince fit un long diſcours ſur les matieres de la Guerre, notre ami lui faiſant diverſes queſtions ſpirituelles, & qui marquoient beaucoup de pénétration, j'ai jugé à propos de mettre ce diſcours par écrit, ayant été moi-même de cet entretien, avec quelques-uns de nos amis, afin qu'en le liſant, ces amis, qui étoient préſens, remettent dans leur eſprit l'idée des belles qualitez du défunt, & que ceux qui n'y étoient pas ayent, en partie,

du regret de ne s'y être pas trouvez, &, en partie, apprennent mille belles choſes, non ſeulement avantageuſes pour la vie militaire, mais auſſi fort utiles pour la vie civile, & qui ont été traitées avec beaucoup d'intelligence par un Prince très prudent & très expérimenté.

JE dis donc, que le Seigneur Fabrice Colonne, revenant de Lombardie, où il avoit longtems & glorieuſement fait la Guerre pour le Roi Catholique, réſolut, en paſſant par Florence, de ſe délaſſer quelques jours dans cette Ville, pour viſiter le Grand Duc, & renouveller connoiſſance avec quelques Cavaliers dont il avoit reçu autrefois des marques d'amitié. Ce fut alors que notre défunt ami fit la réſolution de le régaler dans ſon jardin, non pas tant pour ſatisfaire ſon humeur bienfaiſante, que pour avoir l'occaſion de s'entretenir longtems avec ce Seigneur; &, par conſéquent, d'apprendre de lui mille choſes qu'on peut raiſonnablement attendre d'un ſi Grand Homme, jugeant qu'il ne pouvoit pas trouver une occaſion plus favorable pour parler à fond des choſes qui étoient le plus de ſon goût. Le Seigneur Colonne vint,

vint, ſelon le ſouhait de Monſieur Rucellai, qui le reçut avec quelques-uns de ſes meilleurs amis, entre leſquels ſe trouvérent Meſſieurs *Zanobe Bondelmonte*, *Batiſte della Palla*, *& Louis Alamanni*, tous jeunes Cavaliers chéris de lui, & ayant les mêmes inclinations: mais, parceque leurs bonnes qualitez ſont l'entretien de tous les honnêtes gens, je me diſpenſerai d'en parler ici.

LE Seigneur Colonne reçut-là toutes les marques d'honneur & de reſpect qu'il pouvoit attendre, & du lieu, & du tems. Mais, après que le feſtin fut fini, ce qui ſe fait d'ordinaire promptement chez les Grands Hommes, qui ne rempliſſent preſque jamais leur eſprit que de choſes dignes d'eux-mêmes, Monſieur Rucellai trouva à propos, pour éviter la chaleur, de mener la compagnie dans l'endroit le plus ombragé & le plus frais de ſon jardin, où tous s'étant rendus, les uns s'aſſirent ſur l'herbe, qui eſt fort fraiche en ce lieu-là, les autres ſur des ſieges placez à l'ombre de très grands arbres. Le Seigneur Colonne fit l'éloge du lieu, & s'attachant à conſidérer les arbres, il demeura un peu en ſuſpens, parcequ'il y en avoit qu'il ne connoiſ-

ſoit pas ; dont Monſieur Rucellai s'étant apperçû, lui dit, Peut-être ne connoiſſez vous pas tous ces arbres ici : mais, ne vous en étonnez pas, puiſqu'il y en a quelques-uns qui ont été plus recherchez chez les Anciens, que parmi nous ; &, après lui avoir dit le nom, & comment ſon Grand Pere s'étoit attaché à les cultiver, le Seigneur Colonne repliqua, Je me figurois bien qu'il falloit que les choſes fuſſent comme vous dites, parceque le lieu & les arbres m'ont fait ſouvenir de certains Princes du Royaume de Naples, qui ont auſſi de l'inclination pour ſe donner de ces ſortes d'ombrages. Enſuite, s'étant un peu arrêté là-deſſus, & demeuré quelque tems comme en ſuſpens, il ajoûta, Si je croyois n'offenſer perſonne, j'en dirois mon avis : mais, je ne dois pas avoir cette appréhenſion avec des amis, ſur-tout ayant plûtôt deſſein d'éxaminer les choſes, que de les blâmer. O ! que ces gens-là (ce qui ſoit dit ſans offenſer perſonne) auroient bien mieux fait de tâcher d'imiter les Anciens dans les choſes difficiles & courageuſes, que dans les délicates & les voluptueuſes, & dans celles qu'ils faiſoient en plein Soleil, & non pas à l'om-

l'ombre; & à prendre les belles manieres de la bonne & de la parfaite Antiquité, & non pas celles de la fauſſe & de la corrompue, parceque, ſi-tôt que les Romains donnérent dans ces ſortes d'inclinations, ma pauvre Patrie alla en décadence. A quoi Monſieur Rucellai répondit: (mais, pour éviter le chagrin de répéter ſouvent, *Celui-ci dit*, *l'autre répondit*, on mettra ſeulement le nom des perſonnes, ſans ajoûter autre choſe.)

RUCELLAI. Vous avez juſtement entrepris la matiere que je ſouhaittois, & je vous prie de parler ſans égards, parceque je ſuis bien aiſe auſſi de n'en point avoir à mon tour, en vous faiſant des queſtions, ou en répondant; &, ſi dans l'un ou dans l'autre je blâme ou je défens quelqu'un, ce ne ſera nullement dans la penſée de paroitre homme d'eſprit, ou de critiquer, mais pour apprendre de vous la vérité.

COLONNE. Et moi, je ſerai ravi de vous dire tout ce que je ſaurai des choſes que vous me demanderez, de la vérité deſquelles je m'en rapporterai à votre jugement. Ce ſera quelque choſe d'agréable pour moi que vous me faſſiez des queſtions, parceque j'eſpere

autant apprendre de vous dans vos demandes, comme vous pourrez apprendre de moi dans les réponſes que je vous ferai; puiſque ſouvent une perſonne, qui queſtionne avec prudence, fait faire des réfléxions, & connoitre bien des choſes, qui ne ſeroient jamais venues dans l'eſprit, ſi on n'avoit pas été interrogé.

RUCELLAI. Je veux revenir à ce que vous diſiez d'abord, que mon Grand Pere & vos Princes Napolitains auroient bien mieux fait d'imiter les Anciens dans les choſes laborieuſes, que dans les délicates; & moi, je veux défendre la partie où j'ai intérêt, vous laiſſant le ſoin de défendre l'autre. Je ne croi pas que dans ſon tems il y eût un homme, qui déteſtât, autant que mon Grand Pere, cette vie voluptueuſe, dont vous parlez, & qui eſtimât davantage la vie laborieuſe, dont vous faites l'éloge. Cependant, il voyoit bien qu'il étoit impoſſible, & à lui, & à ſes enfans, de s'y donner entièrement, parce qu'il étoit né dans un ſiecle ſi corrompu, que ſi quelqu'un avoit voulu s'éloigner des manieres ordinaires, il auroit ſans doute paſſé pour infame dans l'eſprit de tout le monde: car, un hom-

homme, qui, en plein midi & au cœur de l'Eté, ſe ſeroit roulé ſur le ſable tout nud à la grande chaleur du Soleil; ou un autre, qui, comme Diogene, ſe ſeroit au cœur de l'hiver roulé ſur la neige, auroit ſans doute paſſé pour fol. Si aujourd'hui un homme, ſelon l'uſage des Lacédémoniens, élevoit ſes enfans à la Campagne; les faiſoit dormir au ſerein; aller nuds pieds & nuë tête; ſe baigner dans l'eau froide, pour les accoûtumer à ſupporter la fatigue, & pour leur diminuer l'amour de la vie & la crainte de la mort, on ſe mocqueroit ſans doute de cet homme, & on le regarderoit plûtôt comme une bête féroce, que comme une créature douée de raiſon. Si l'on en voyoit un autre ne vivre que de légumes, & mépriſer l'or, comme faiſoit Fabrice, peu de gens en feroient état, & nul ne l'imiteroit. Ainſi, mon Grand Pere, étant épouvanté de la maniere de vivre de ces ſiecles, ſe vit pourtant obligé d'abandonner celle des Anciens, ſe contentant d'imiter l'Antiquité dans les choſes où il pourroit le faire avec moins d'éclat.

COLONNE. Vous l'avez vivement défendu à cet égard, & en vérité ce

que vous dites eſt véritable; mais, je n'entendois pas tant parler de ces manieres de vivre dures & difficiles, comme d'autres plus douces, qui ont plus de rapport aux manieres d'aujourd'hui, & que je croi que les plus conſidérables perſonnes d'un Etat pourroient fort bien ſupporter. Pour moi, il n'y a point d'éxemple qui puiſſe me faire abandonner mes chers Anciens Romains. Si l'on conſidéroit bien leur vie & l'ordre de leur République, on y verroit bien des choſes, qu'il ſeroit facile d'introduire dans un Etat qui ne ſeroit pas tout-à-fait corrompu.

RUCELLAI. Quelles ſont les choſes qui ont du rapport aux Anciens, que vous voudriez ramener aujourd'hui?

COLONNE. Reſpecter & récompenſer le mérite; ne point mépriſer la pauvreté; faire état de la maniere & des ordonnances de la diſcipline militaire; obliger les Concitoyens à s'entr'aimer, à vivre ſans factions, à préférer le bien public au particulier, & autres choſes de cette nature, qu'on pourroit aiſément accommoder aux tems préſens. Et ces manieres-là ne ſont pas difficiles à perſuader, lorſqu'on

qu'on s'y prend comme il faut, & qu'on y apporte de l'attention, parcequ'elles paroiſſent ſi conformes à la lumiere naturelle, que l'eſprit le plus commun en eſt trés capables : & ceux, qui établiront ces choſes, planteront des arbres, dont l'ombre donnera plus de plaiſir & plus de véritable bonheur, que ceux ſous leſquels nous ſommes ici.

RUCELLAI. Je ne veux point repliquer à tout ce que vous avez dit; mais, j'en veux laiſſer faire le jugement à ceux qui en ſont capables; & je m'addreſſerai à vous-même, qui êtes l'accuſateur de ceux qui n'imitent pas les Anciens dans les belles & dans les grandes actions, me figurant que par-là je ſerai plus aiſément ſatisfait dans ce que je ſouhaitte. Je voudrois donc ſavoir de vous, d'où vient que, d'un côté, vous blamez tant ceux qui n'imitent pas les Anciens, & que, de l'autre, vous, dont la Guerre eſt la profeſſion, dans laquelle vous avez acquis tant de réputation, n'imitez néanmoins en aucune maniere les Anciens dans cet Art?

COLONNE. Vous êtes juſtement venu où je vous attendois, parceque mon diſcours me devoit attirer cette queſ-

tion; & moi, je ne demandois pas mieux qu'on me la fit. Et quoique je puſſe ſortir de ce pas par une défaite aiſée, j'aime pourtant mieux approfondir la choſe, pour votre ſatisfaction, & pour la mienne, d'autant plus que nous ſommes fort dans le tems de parler de cette matiere. Les hommes, qui entreprennent une choſe, doivent employer tous leurs ſoins pour ſe trouver bien diſpoſez, dans l'occaſion, à ſe bien acquitter de ce qu'ils ont préſuppoſé devoir faire. Et parceque c'eſt ordinairement hors de la vûë du monde qu'on ſe prépare pour ce qu'on veut entreprendre, on ne peut pas accuſer perſonne de négligence, à moins que cela n'ait paru dans l'occaſion, où, lorſqu'on ne remplit pas ſon devoir, on fait voir, ou que l'on ne s'eſt pas préparé autant qu'il étoit néceſſaire, ou même qu'on n'a nullement penſé à la choſe. Et parceque je n'ai jamais eu lieu de faire voir comment je m'étois diſpoſé à remettre la Milice ſur le pied des Anciens, ſi je ne l'y ai pas miſe en effet, il me ſemble, que, ni vous, ni d'autres, n'avez juſte ſujet de m'en blâmer. Je croi que cela ſeul ſuffiroit pour me juſtifier de vôtre accuſation.

RUCELLAI. Cela ſuffiroit en effet, pourvû que je fuſſe aſſeuré que vous n'avez jamais eu les moyens de réformer les abus que les Modernes ont laiſſé gliſſer dans la diſcipline militaire.

COLONNE. Mais, parceque je ſçai que vous pouvez ignorer ſi l'occaſion s'eſt préſentée, ou non; pourvû que vous ayez la patience de m'écouter, je veux vous expliquer comment il faut ſe diſpoſer d'abord; en quelle conjoncture il faut qu'on ſe trouve; quelles difficultez empêchent que les diſpoſitions ne ſervent de rien, & que l'occaſion ne ſe préſente pas; & comment cette choſe tout à la fois eſt fort aiſée & fort difficile à faire, quoique cela paroiſſe contradictoire.

RUCELLAI. Ces Meſſieurs & moi ne pouvons rien entendre de plus agréable, que tout cela; & ſi vous ne vous laſſez point de parler, nous ne nous laſſerons jamais de vous entendre. Mais, parceque ce diſcours doit être long, je vous ſupplie, au nom de mes amis & de moi, que vous ne trouviez pas mauvais ſi nous vous interrompons quelquefois par quelques queſtions importunes.

COLONNE. Je ſerai très ſatisfait, Monſieur, que vous & ces jeunes Meſſieurs me faſſiez des queſtions, parceque je croi que la jeuneſſe vous donne plus d'inclination pour ce qui regarde la Guerre, & plus de déférence à ce que je vous dirai. Il y a bien des gens, qui, pour avoir les cheveux blancs & le ſang glacé dans les veines, ſont en partie ennemis de la Guerre, & en partie auſſi ils ſont incorrigibles, s'imaginant que c'eſt le ſiecle, & non les mauvaiſes coûtumes, qui font vivre les hommes comme ils vivent. Mais, à mon égard, demandez moi en aſſeurance, & ſans ſcrupule, tout ce que vous voudrez; ce que je vous prie de faire, tant parceque cela me ſervira un peu à prendre haleine, que parceque je ſerai bien aiſe de ne vous laiſſer aucun doute dans l'eſprit. Je veux commencer par ce que vous venez de me dire, d'où vient que, faiſant profeſſion des armes, je n'imitois les Anciens en rien? A quoi je répons, que la Guerre étant un Art, duquel les hommes ne peuvent pas vivre honnêtement en tout tems, il n'y a que les Monarchies, ou les Républiques, qui en puiſſent faire un métier; & quand

l'un

l'un ou l'autre de ces Etats ſera bien gouverné, il ne permettra jamais à ſes Sujets d'en faire leur unique profeſſion. Et aucun homme de bien ne peut jamais la regarder comme telle, parceque jamais l'on ne ſera conſidéré comme un homme de bien, lorſque, pour tirer en tout tems du profit d'une choſe, l'on ſera contraint d'être raviſſeur, violent, fourbe, & avoir pluſieurs qualitez, qui empêchent d'être honnête homme. Cependant, tous ceux qui ſe font un métier de la Guerre, tant grands que petits, ne peuvent pas faire autrement, parce qu'elles n'apporte rien pendant la Paix. Ainſi, ils ſont contraints d'agir, comme ſi on n'étoit point en Paix; ou de faire ſi bien leur main en tems de Guerre, qu'ils ayent de quoi ſubſiſter lorſqu'elle eſt terminée. L'une & l'autre de ces manieres n'entre point dans l'eſprit d'un homme de bien, parceque, pour pouvoir vivre de ce métier en tout tems, il faut, dans l'occaſion, piller & faire mille violences, autant aux amis qu'aux ennemis; &, pour éviter la Paix, il n'eſt point de fourberie que les Chefs n'imaginent, & ne faſſent à leur Supérieurs, pour allonger la Guerre. Si, nonobſtant cela,

cela, la Paix revient ſouvent, il faut que ces Chefs, n'ayant plus, ni leurs gages, ni la liberté de vivre licentieuſement, arborent enfin l'étendart de la bonne avanture, &, comme des bandits, aillent ſans aucune humanité, ſaccager des Provinces entieres. Ne vous ſouvient-il point du tems que l'Italie étant remplie de ſoldats ſans paye, parceque la Guerre étoit finie, ces gens firent pluſieurs brigades, qu'ils appelloient des *Compagnies*, & alloient rançonnant les Bourgs & les Villages, & ravageant la Campagne, ſans qu'on y pût apporter de remede ? N'avez-vous point lû que les ſoldats carthaginois, ſous la conduite de Mathon & de Spendion, deux Chefs qu'ils ſe donnérent tumultuairement, firent aux Carthaginois mêmes, après la prémiere Guerre qu'ils eurent contre les Romains, une autre Guerre plus dangereuſe, que celle-là qu'ils venoient de terminer avec Rome ? Du tems de nos Peres, François Sforce, afin de pouvoir vivre en Grand Seigneur en tems de Paix, non ſeulement trompa les Milanois, qui le tenoient à leur ſolde; mais, il leur ôta auſſi la liberté, & devint leur Souverain. Tous les autres Guer-

Guerriers d'Italie, qui ont fait de la Guerre leur métier, reſſemblent à ce Général; &, s'ils n'ont pas eu l'addreſſe de devenir tous comme les Ducs de Milan, ils n'en méritent que le blâme, puiſque, ſans parvenir à quelque choſe de ſi conſidérable, tous ceux, qui liront leurs vies, verront bien qu'ils n'ont pas eu l'intention plus droite. Sforce, pere de François, contraignit la Reine Jeanne de ſe jetter entre les bras du Roi d'Arragon, l'ayant tout d'un coup abandonnée & laiſſée ſans défenſe au milieu de ſes ennemis; le tout ſeulement pour ſatisfaire la paſſion qu'il avoit, ou de lui ravir la Couronne, ou du moins d'extorquer d'elle de grands tréſors. Braccio employa les mêmes artifices pour s'emparer du Royaume de Naples; &, s'il n'eût été défait & tué auprès d'Aquila, il réüſſiſſoit dans la trame qu'il avoit formée. Tous ces deſordres ne venoient que de ce que ces gens-là ne s'étoient jamais propoſé d'autre métier, que celui des armes. N'avez-vous pas ici un Proverbe, qui fortifie ma penſée? Car, vous dites, *La Guerre fait les voleurs, mais la Paix les fait pendre*, parce qu'ils ne peuvent pas gagner leur vie à un autre emploi, & qu'ils

qu'ils ne trouvent perſonne qui les faſſe ſubſiſter dans celui qu'ils ont choiſi. D'ailleurs, n'ayant pas aſſez de vertu pour ſe reduire à une honnête ſervitude, la néceſſité les contraint de violer les loix, & ceux qui ſont établis pour les maintenir contraints de punir ceux qui les violent.

RUCELLAI. Vous nous mettez bien bas cette profeſſion des armes : & moi, je me l'étois figurée comme la plus noble & la plus excellente qui fût au monde, enſorte que je ne peux pas être content ſi vous ne la relevez davantage; parceque, ſi ce que vous dites eſt vrai, je ne ſçai pas ſur quel fondement on publiera tant la gloire des Céſars, des Pompées, des Scipions, des Marcellus, & de tant d'autres Capitaines Romains, dont on parle comme d'autant de Divinitez.

COLONNE. Je n'ai pas encore achevé de dire tout ce que j'ai propoſé d'abord, qui ſont deux choſes. L'une, qu'un homme de bien ne peut pas s'attacher à cette profeſſion comme à ſon unique métier; l'autre, qu'une République, ou une Monarchie bien gouvernée, n'a jamais permis que ſes Sujets s'y appliquaſſent comme à leur

ſeule profeſſion. Sur le prémier article j'ai dit tout ce que j'avois à dire; reſte à parler du ſecond, où je répons à votre derniere queſtion, en vous diſant, que Céſar, Pompée, & preſque tous ces autres Capitaines, qui furent à Rome après la derniere Guerre de Carthage, acquirent de la réputation, non comme des gens de bien, mais comme des gens d'une grande valeur; & ceux, qui avoient vécu avant eux, acquirent la gloire, non ſeulement de Grands Guerriers, mais auſſi de gens de probité. Et cela n'eſt venu que de ce que ceux-ci ne s'attachérent pas à la Guerre comme à leur propre métier, au contraire des autres qui la regardérent comme telle. Et tant que la République ne ſe trouva point dans la corruption, jamais on ne vit aucun de ſes Citoyens, quelque puiſſant qu'il fut, ſe prévaloir de la ſcience de la Guerre au milieu de la Paix, en violant les loix, pillant les Provinces, tyranniſant l'Etat, en un mot, ſe prévalant de la force; & jamais les petites gens n'eurent la penſée de violer leur ſerment, en ſuivant la révolte de quelques Particuliers; en mépriſant les ordres du Sénat; ou en faiſant des violences, pour pou-

pouvoir vivre en tout tems du métier de la Guerre: mais les Chefs, ſe contentant de l'honneur du triomphe, récommençoient avec joie à vivre en Particuliers. Leurs Inférieurs quittoient les armes plus volontiers qu'ils ne les avoient priſes, & chacun retournoit à ſon occupation ordinaire; ainſi, jamais on n'en vit aucun qui ſe propoſât de ſubſiſter toute ſa vie, & de guerre, & de pillage. L'on vit une preuve claire de cela dans la perſonne de Regulus, lequel, commandant les armes romaines en Afrique, & ayant preſque ſoûmis les Carthaginois, demanda au Sénat la permiſſion de retourner chez lui, pour rétablir ſes héritages, que les ouvriers avoient gâtez, d'où il paroit plus clair que le jour, que ſi ce Capitaine avoit regardé la Guerre comme ſon métier, il auroit penſé à y faire ſa maiſon; &, pouvant piller tant de riches Païs, il n'auroit pas demandé congé d'aller conſerver ſes héritages, ayant pû en un ſeul jour gagner beaucoup plus qu'ils ne valoient. Mais, parceque les honnêtes gens, qui ne regardent point la Guerre comme leur métier, n'en veulent tirer autre avantage, que la fatigue, les périls, & la gloire,

re, lorſqu'ils s'en voyent comblez, ils demandent avec inſtance de retourner chez eux, & de vivre comme ils vivoient auparavant. Pour ce qui eſt maintenant des ſimples ſoldats, il eſt clair qu'ils gardoient la même conduite, quittant cet éxercice avec joie: car, quand ils n'étoient point ſous les armes, ils prenoient parti volontiers; & lorſqu'ils étoient engagez, ne demandoient pas mieux que d'avoir leur congé. L'on voit bien des preuves de ceci, & ſur-tout, ſi l'on remarque, qu'entre les principaux privileges que le Peuple Romain accordoit à ceux à qui il donnoit le droit de Bourgeoiſie, celui-ci tenoit un des prémiers rangs, qu'ils n'iroient point à la Guerre contre leur volonté. Rome donc, pendant qu'elle fut bien gouvernée, (ce qui dura juſqu'au tems des Gracques) n'eut aucun ſoldat qui fit de la Guerre ſon métier; & c'eſt pour cela qu'elle en avoit ſi peu de fripons, qui, de plus, étoient ſéverement châtiez par les loix. Il faut donc qu'un Etat bien gouverné, en tems de Paix, regarde les armes comme un éxercice; & qu'en tems de Guerre, il les mette en uſage pour la néceſſité & pour la gloi-

gloire, ſans permettre que d'autres que le Public les regardent comme un véritable métier, & c'eſt ce que Rome a bien obſervé; car, tout Citoyen, qui dans cet éxercice ſe propoſe une autre fin, n'eſt pas homme de bien; & tout Etat, qui ſe gouverne autrement, n'eſt pas bien gouverné.

RUCELLAI. Je ſuis ſatisfait de tout ce que vous avez dit juſqu'à preſent. Je trouve fort juſte la concluſion que vous en avez tirée; &, à l'égard d'une République, je la croi véritable; mais, quant à un Roi, je ne ſçai pas pourquoi il ne devroit point avoir auprès de lui des gens, qui s'attachaſſent particulièrement au métier des armes.

COLONNE. Un Royaume réglé par de bonnes loix doit encore plus éviter d'avoir de telles gens, parce qu'eux ſeuls ſont les corrupteurs de leur Roi, & toûjours les miniſtres de la Tyrannie. Et, ſur-tout, ne m'alléguez point les Monarchies d'aujourd'hui, parceque je vous nierai d'abord qu'elles ſoient bien gouvernées. Les Royaumes bien réglez ne donnent point l'autorité ſouveraine à leurs Rois, ſi-non dans les Armées, parceque c'eſt-là ſeulement où une prompte délibération eſt néceſſaire;

ſaire ; &, pour cela, il faut qu'il n'y ait qu'une ſeule autorité. Dans les autres affaires, le Roi ne doit rien faire ſans le conſentement de l'Etat. C'eſt pourquoi les Sujets ont à craindre qu'il n'y ait auprès de lui des gens, qui, en tems de Paix, ſouhaittent la Guerre, par la raiſon qu'ils ne pourroient pas ſubſiſter ſans elle. Mais, je ne veux pas être ſi éxact, ni chercher un Royaume, dont le gouvernement ſoit parfait. Contentons-nous de le préſuppoſer ſemblable à ceux que nous voyons aujourd'hui. Dans cette diſpoſition même, les Rois doivent tenir pour ſuſpects ceux qui n'ont point d'autre métier que la Guerre, parceque le nerf & la force des Armées, c'eſt ſans doute l'Infanterie : de maniere que, ſi un Roi ne fait pas enſorte que ſes fantaſſins, en tems de Paix, ſoient contens de retourner chez eux, & de vivre de leur véritable métier, il faut abſolument qu'il ſe ruine, parcequ'il n'y a point de plus dangereuſe Infanterie, que celle qui eſt compoſée de gens, qui regardent la Guerre comme leur métier, puiſqu'il faut que vous faſſiez toûjours la Guerre, ou que vous les payiez toûjours, ou que vous vous mettiez en

péril

péril d'être dépouillé de votre autorité par eux. Or, il n'eſt pas poſſible de faire toûjours la Guerre ; encore moins de payer vos Troupes continuellement : vous voilà donc en danger d'être dépoſſédé de vos Etats. Mes chers Romains, comme j'ai dit, pendant qu'ils furent gens de bien & ſages, ne permirent jamais à leurs Citoyens de ſe faire de la Guerre un métier, encore qu'ils euſſent pû les entretenir en tout tems, parcequ'ils avoient toûjours la Guerre ; mais, pour éviter les accidens qui auroient pû leur ſurvenir de la continuation d'un tel éxercice, puiſque les tems ne changeoient point, ils changeoient au moins les gens, & diſpoſoient ſi bien les tems de leurs Légions, qu'en quinze ans ils les avoient toutes renouvellées ; & ainſi ils ne prenoient que des hommes dans la fleur de leur âge, qui eſt depuis dix-huit ans juſques à trente-cinq, dans lequel la viteſſe du pied, la vigueur du bras, & la vivacité de l'œil, répondent fort bien l'un à l'autre, & ils ſe donnoient bien de garde de leur laiſſer diminuer les forces, & croitre la malice, comme cela arriva depuis dans les tems corrompus : car Auguſte, & enſuite Tibere,

bere, ayant plus de ſoin d'augmenter & de conſerver leur pouvoir, que de s'attacher au bien public, commencérent à deſarmer le Peuple Romain, pour en être plus aiſément maitres, & à tenir toûjours les Armées ſur les frontieres de l'Empire : & parce qu'ils crûrent que ce n'étoit pas encore aſſez que cela, pour tenir le Peuple & le Sénat en bride, ils mirent ſur pied une Armée, qu'on appelloit les *Troupes Prétoriennes*, ou les Gardes de l'Empereur, qu'on tenoit toûjours près des murailles de la Ville, & qui en étoit comme la Citadelle pour la commander. Enſuite, parce qu'alors ils commencérent à donner pleine liberté à tous ceux qui étoient dans leurs Armées de faire de la Guerre leur métier, ces gens devinrent auſſi-tôt inſolens, formidables au Sénat, & maitres des Empereurs mêmes, dont pluſieurs furent aſſaſſinez par les mutineries de ces Troupes-là, qui donnoient & ôtoient l'Empire à qui bon leur ſembloit. Quelquefois même l'on a vû des tems où il y avoit pluſieurs Empereurs à la fois; l'un étant proclamé par une Armée, l'autre par une autre. Ces deſordres produiſirent bien-tôt la

diviſion de l'Empire, & enſuite ſa ruine. Les Rois donc, ayant deſſein de vivre en repos de ce côté-là, doivent avoir leur Infanterie compoſée de gens, qui, en tems de Guerre, y aillent volontiers, & qui plus volontiers encore s'en retournent chez eux en tems de Paix; ce qui arrivera infailliblement lorſqu'ils n'enrolleront que des gens qui ſachent bien vivre d'autre choſe que de la Guerre. Ainſi, il eſt à ſouhaitter, qu'au retour de la Paix les Princes reprennent le gouvernement de leurs Etats; les Gentils-hommes, le ſoin de leurs Terres; les Soldats retournent à faire leurs métiers; & qu'en général tous faſſent volontiers la Guerre pour avoir la Paix, & ne ſe plaiſent point à troubler la Paix pour avoir la Guerre.

RUCELLAI. Véritablement tout votre diſcours me paroit bien ſenſé. Cependant, comme j'ai eu juſqu'à preſent des penſées bien différentes, je n'ai pas encore l'eſprit dégagé de toute difficulté, parceque je vois pluſieurs perſonnes vivre en tems de Paix des fruits de la Guerre, comme ſont les gens de votre ſorte, qui ont des penſions, & des Princes, & des Républiques.

ques. Je vois, outre cela, preſque tous les ſoldats demeurer à la garde des Places fortes, enſorte qu'il me ſemble que chacun trouve ſon emploi, même en tems de Paix.

COLONNE. Je ne peux croire que vous ſoyez perſuadé de cette penſée, qu'en tems de Paix chacun trouve ſon emploi, parceque, quand même on n'auroit pas d'autre choſe à vous dire, le petit nombre, qui reſte à garder les Places dont vous parlez, ſeroit une réponſe qui renverſeroit votre objection. Quelle proportion y a-t-il de l'Infanterie qu'on garde en tems de Paix, à celle qui eſt néceſſaire en tems de Guerre ? Car, on ſait que les Places, qu'on garde en tems de Paix, ont beſoin de l'être bien davantage dans la Guerre, à quoi il faut ajoûter le nombre des ſoldats qui tiennent la campagne, qui ſont en grande quantité, mais qu'on licentie tous lorſqu'on a la Paix. Touchant ceux qui gardent les Etats, le Pape Jule, & votre Etat, ont ſervi d'éxemple à tout le monde, pour faire voir combien on doit craindre des gens qui ne veulent ſe mêler d'autre métier, que de celui des armes; & à cauſe de leur inſolence, vous a-

vez été contraints de les licentier, & de mettre des Suiſſes en leur place, comme étant d'une Nation élevée ſous les loix, & étant enrollez par une République dans les formes & ſelon les bons reglemens de l'Art militaire: ainſi, ne nous dites plus, que dans la Paix chacun trouve ſon emploi. Mais, pour les Troupes, qui, en effet, demeurent en tems de Paix avec leur ſolde ordinaire, il eſt vrai que c'eſt une difficulté qui paroit plus forte. Néanmoins, en éxaminant bien tout, la réponſe eſt facile, parceque cet uſage de conſerver des gens armez en tems de Paix eſt mauvais, & tient du ſiecle de la corruption. La raiſon de cela, c'eſt que ces gens font de la Guerre leur métier, d'où il naitroit mille inconvéniens dans les Etats où ils ſe trouvent, s'ils étoient en aſſez grand nombre; mais, étant peu de gens, & ne pouvant ſeuls former un Corps d'Armée, ils ne ſont pas en état de faire ſi ſouvent du deſordre. Cependant, ils en ont fait quelquefois, comme je l'ai remarqué de François & de Sforce ſon pere, auſſi bien que de Bracio de Perouſe: enſorte que cette coûtume de conſerver des gens ſous les armes ne me plait pas,

étant

étant du ſiecle de la corruption & ſujette à de grands inconvéniens.

RUCELLAI. Voudriez-vous que l'on s'en paſſât tout-à-fait? Ou, en cas qu'on en conſervât, comment les voudriez-vous tenir?

COLONNE. Comme des Troupes d'ordonnance, non pas comme celles du Roi de France, parce qu'elles ſont dangereuſes, & inſolentes autant que les notres; mais, comme celles des Anciens, qui faiſoient de la Cavalerie de leurs Sujets, & qui, en tems de Paix, les renvoyoient chez eux vivre de leur métier, comme je le ferai voir plus amplement devant que de finir ce diſcours. Si donc cette ſorte de Troupes, même en tems de Paix, ſubſiſte encore de ſon prémier éxercice, c'eſt un deſordre dans le Gouvernement. Or, touchant les penſions qu'on nous conſerve à nous autres Généraux, je vous dirai que c'eſt encore une fort grande corruption, parcequ'une République prudemment gouvernée ne doit donner de penſions à perſonne; mais, elle doit prendre des Généraux entre ſes propres Citoyens, & en tems de Paix leur ordonner de retourner à leurs prémiers emplois. Un Roi auſſi, qui

ſera prudent & ſage, ne doit point non plus donner de penſions, ſi ce n'eſt pour récompenſer quelque belle action, ou pour conſerver un homme à ſon ſervice, ſoit en Paix, ſoit en Guerre. Mais, parceque vous m'avez cité moi-même, je veux bien ſervir d'éxemple, & je vous dirai que je n'ai jamais fait de la Guerre mon métier, parceque ma véritable occupation eſt de bien gouverner mes Sujets, & de les défendre. Enfin, pour pouvoir bien les protéger, j'aime la Paix, & j'ai tâché de ſavoir faire la Guerre; & mon Prince ne me conſidere & ne me récompenſe pas tant pour mon ſavoir faire dans la Guerre, comme pour la conſeiller en tems de Paix. Un Roi donc, qui ſe gouverne ſagement, n'entretiendra perſonne auprès de lui, qui ne ſoit de ce caractere; parceque, s'il tient des gens près de ſa perſonne qui aiment trop la Paix, ou qui aiment trop la Guerre, ſans doute ils lui feront faire des fautes. Suivant mon deſſein, & touchant cette matiere, je ne peux pas vous dire autre choſe; & ſi cela ne vous ſuffit pas, cherchez des gens qui vous contentent mieux. Vous aurez pû connoitre de ceci quelle dif-

difficulté il y a de rétablir l'uſage ancien dans les Guerres d'aujourd'hui, quels préparatifs un homme prudent doit faire pour cela, & quelles occaſions on peut eſpérer pour les mettre en pratique. Mais, ſi ce diſcours ne vous ennuye point, il ſera plus aiſé de vous faire connoitre toutes ces choſes-là dans le détail, en comparant chaque partie des ordres anciens avec les nôtres.

RUCELLAI. Si d'abord nous ſouhaittions de vous entendre devant que vous euſſiez traité ces matieres, on peut aſſeurer que tout ce que vous en venez de dire a redoublé l'envie que nous en avions déjà. C'eſt pourquoi, en vous rendant graces de ce que vous nous avez donné juſqu'à preſent, nous vous conjurons de continuer à nous inſtruire.

COLONNE. Puis donc que vous le ſouhaittez, je veux commencer à traiter cette matiere dès le commencement, afin que vous puiſſiez mieux la comprendre; car, par ce moyen, elle pourra s'éclaircir davantage. La fin de celui qui fait la Guerre eſt de pouvoir combattre en campagne toute ſorte d'ennemis, & de pouvoir gagner

une bataille. Pour en venir à bout, il faut mettre ſur pied une Armée. Pour la mettre ſur pied, il faut trouver des gens; les armer, les dreſſer, les éxercer en petites & en groſſes troupes, les loger, & enſuite les oppoſer à l'ennemi, en allant au devant de lui, ou en l'attendant de pied ferme. Voilà tout le ſecret de la Guerre qui ſe fait en pleine campagne, qui eſt la plus néceſſaire & la plus glorieuſe. Et un homme, qui ſait bien livrer bataille, ſeroit facilement excuſé dans quelques autres fautes qu'il pourroit faire dans cette noble profeſſion: mais celui qui ignore cette belle partie de l'Art militaire ne peut jamais eſpérer de conduire une Guerre avec ſuccès, quoiqu'il ait d'ailleurs beaucoup de connoiſſance & de conduite; parceque, gagnez une bataille, vous effacez par-là toutes les fautes que vous avez faites en d'autres rencontres; &, au contraire, ſi vous la perdez, cela efface toutes les belles actions que vous aurez faites auparavant. Etant donc néceſſaire d'abord de trouver des gens, il faut venir enſuite au choix qu'on en doit faire; &, pour nous ſervir d'un terme plus hono-

ra-

norable, & plus approchant de celui des Anciens, nous les appellerons *Gens d'Elite.* Ceux, qui ont établi les regles de la Guerre, veulent qu'on prenne des gens d'un climat tempéré, afin qu'ils ayent tout enſemble de la prudence & de la force, parce qu'un Païs chaud les produit véritablement prudens, mais peu courageux, & un Païs froid les produit au contraire courageux, mais non pas prudens. Ces regles ſont bonnes pour un Prince, maitre du Monde entier; car, par-là il peut choiſir comme il lui plait. Mais, lorſqu'on veut donner une regle, il faut que chacun la puiſſe mettre en uſage, parce qu'il faut qu'un Etat prenne des gens de ſon Païs, ſoit qu'il ſoit froid, chaud, ou tempéré, parce qu'on voit par les éxemples des Anciens, qu'une bonne diſcipline fait de bons ſoldats, de quelque Païs qu'ils ſoient; car, l'art ſupplée au défaut de la nature, qui, dans cette occaſion, le cede à l'art: & lorſqu'on les choiſit en Païs étranger, cela ne peut plus s'appeller *Gens d'Elite*, parceque qu'Elite ſuppoſe qu'on a le pouvoir de prendre les meilleurs d'une Province, & de pouvoir diſtinguer entre ceux qui

ſont de bonne volonté, & ceux qui ne le ſont pas. On ne peut donc faire cette Elite que dans un Païs à ſoi, ne pouvant pas prendre ceux qu'il vous plait dans un Païs étranger, mais ſeulement ceux qu'on veut bien vous donner.

RUCELLAI. Cependant, de ceux qui veulent bien venir, on peut en prendre, & en laiſſer: &, par conſéquent, on peut appeller cela l'*Elite*.

COLONNE. Vous dites vrai, à le prendre en un ſens; mais, il faut conſidérer les défauts auxquels eſt ſujette une telle Elite, parceque bien ſouvent il arrive que ce n'eſt pas une véritable Elite. La prémiere choſe, c'eſt qu'ils ne ſont pas vos Sujets, & les Volontaires qui s'enrollent ne ſont pas les meilleurs d'une Province: au contraire, ce ſont les pires; parceque, s'il y en a de ſcandaleux, de fainéants, de réfractaires, de libertins, d'échappez de la maiſon paternelle, de blaſphémateurs, de joueurs, en un mot, de mal élevez; ce ſont ceux-là qui veulent aller à la Guerre, & tous ces défauts font une fort méchante Milice. Quand il ſe préſente de cette ſorte de gens plus que vous n'en voulez, vous pouvez

vez faire un choix; mais, le tout n'en valant rien, il eſt impoſſible d'en faire une bonne Elite. De plus, il arrive ſouvent qu'il ne s'en préſente pas la quantité que vous ſouhaittez; ainſi, étant contraint de les enroller tous, il arrive que cela ne peut plus s'appeller, faire une Elite, mais ſeulement une Levée de gens au hazard. C'eſt avec ce deſordre qu'on met des Armées ſur pied en Italie & ailleurs, excepté en Allemagne, parceque dans ces autres Païs on n'y enrolle perſonne par ordre du Prince, mais ſeulement du conſentement de ceux qui veulent bien ſervir. Penſez donc, après cela, quelles manieres des Anciens on peut introduire dans une Armée compoſée d'un tel amas de gens.

RUCELLAI. Quelle route faudroit-il donc prendre?

COLONNE. Celle que je vous ai dite; les prendre d'entre ſes Sujets, & par l'autorité du Prince.

RUCELLAI. Pourroit-on introduire l'ancienne diſcipline parmi des gens ainſi choiſis?

COLONNE Vous ne devez pas en douter, pourvû que celui qui les commanderoit fût leur Prince, ou un Sei-

gneur ordinaire, ayant le titre de Prince, ou même un Citoyen, mais fait Général pour le tems, s'agiſſant d'une République; autrement, il eſt difficile de faire quelque choſe de bon.

RUCELLAI. Pourquoi?

COLONNE. Je vous le dirai dans ſon tems; pour l'heure, qu'il vous ſuffiſe qu'on ne peut pas réüſſir par d'autres moyens.

RUCELLAI. Ayant donc à faire cette Elite dans ſon propre Païs, de quel endroit croyez-vous qu'il fût plus à propos de les prendre? Eſt-ce de la Ville, ou de la Campagne?

COLONNE. Tous ceux qui ont écrit conviennent, qu'il vaut mieux les prendre de la Campagne, les Païſans étant des gens endurcis aux incommoditez, élevez dans la fatigue, accoûtumez d'être au Soleil, de fuir l'ombre, de ſavoir manier les outils de fer, de faire un foſſé, de porter un fardeau, & d'être ſans fineſſe & ſans malice. Mais, mon avis ſeroit, que les Troupes étant compoſées de Cavalerie & d'Infanterie, on prit les Cavaliers dans les Villes, & les Fantaſſins à la Campagne.

RUCELLAI. A que âge les voudriez-vous enroller? Co-

COLONNE. Si j'avois à faire de nouvelles Troupes, je les choiſirois depuis dix-ſept ans juſqu'à quarante; & quand les Troupes ſeroient déjà formées, je ne ferois des Recrues que de ceux de dix-ſept ans.

RUCELLAI. Je ne comprens pas bien cette diſtinction.

COLONNE. Je vous l'expliquerai. Si j'avois à mettre ſur pied des Troupes dans un Etat où il n'y en auroit point, il faudroit bien que je priſſe tous ceux qui y ſeroient les plus propres, pourvû qu'ils fuſſent en âge qu'on pût les dreſſer, comme je dirai. Mais, lorſque j'aurois à faire l'Elite dans des Lieux où il y auroit déjà des Troupes ſur pied, je ne prendrois que des gens de dix-ſept ans pour en faire les Recrues, parce qu'il s'en trouveroit aſſez de plus âgez qui ſeroient déjà enrollez.

RUCELLAI. Vous voudriez donc mettre les Troupes ſur le pied qu'elles ſont dans notre Païs?

COLONNE. Fort bien. Il eſt vrai que je les armerois, je les commanderois, je les éxercerois, & je les ordonnerois, d'une maniere, qui peut-être ſeroit différente de la votre.

RUCELLAI. Vous approuvez donc nos Milices réglées ?

COLONNE. Pourquoi les blamerois-je ?

RUCELLAI. Parceque pluſieurs perſonnes ſages les ont blamées.

COLONNE. C'eſt dire une choſe contradictoire, de dire qu'un homme blame des Troupes réglées. Il peut bien paſſer pour ſage, mais c'eſt à tort.

RUCELLAI. Les mauvais ſuccès qu'elles ont toûjours eu nous attirérent cette réputation.

COLONNE. Prenez bien garde que ce ne ſoit votre défaut, & non pas celui de ces Troupes ; ce que vous pourrez appercevoir avant la fin de ce diſcours.

RUCELLAI. Vous me ferez fort grand plaiſir. Cependant, je veux vous dire les défauts qu'on trouve en elles, afin que vous puiſſiez mieux les juſtifier. Voici donc ce qu'ils diſent : ou elles ne valent rien, &, par conſéquent, ſe fiant ſur elles, on perdra l'Etat ; ou elles ſont bonnes, & partant, celui qui les commandera pourra l'uſurper. Et, pour cela, ils citent les Romains, qui, avec leurs propres Troupes, perdirent la liberté. Ils alleguent les Vénitiens,

tiens, & le Roi de France, entre leſquels ceux-là, pour ne pas obéïr à un de leurs Concitoyens, ſe ſervent de Troupes étrangeres; & le Roi a deſarmé ſes Sujets, afin d'en être mieux le maitre. Mais, ce qu'ils craignent le plus, c'eſt que ces Troupes réglées ſoient de méchantes Troupes, dont ils apportent deux raiſons: l'une, parcequ'elles ſont ſans expérience; & l'autre, parcequ'elles vont à la Guerre par force. *Car*, diſent-ils, *ce n'eſt point des Grands, dont on apprend les choſes, & par la force on ne fait jamais rien de bien.*

COLONNE. Toutes ces raiſons, que vous alléguez, ſont de gens dont les vûës ſont courtes, comme je le prouverai clairement. Et, prémierement, pour ce qui regarde leur inutilité, je vous ſoûtiens qu'on ne peut avoir de meilleures Troupes, que celle du Païs même; & l'on ne peut pas les établir autrement, que de la maniere que nous avons dite. Et, parceque cela eſt hors de conteſte, je n'y veux pas perdre beaucoup de tems, tous les éxemples de l'Hiſtoire ancienne faiſant pour nous. Mais, pour ce qu'ils alleguent le manque d'expérience, & la contrainte, je

je dis, qu'il eſt vrai que le manque d'expérience empêche d'avoir du cœur, & la contrainte fait des mécontens; mais, on leur donne, & du cœur, & de l'expérience, ſelon la maniere de les armer, de les commander, & de les éxercer, comme vous verrez par la ſuite de ce diſcours. A l'égard de la contrainte, il faut que vous ſachiez, que les gens qu'on mene à la Guerre par le commandement du Prince n'y doivent point être menez, ni tout-à-fait par force, ni tout-à-fait de leur bon gré, parceque l'entiere liberté d'aller, ou de n'aller pas, produiroit les inconvéniens que j'ai remarquez ci-deſſus: ainſi, ce ne ſeroit pas des gens d'Elite, & l'on en trouveroit peu qui vouluſſent aller. D'autre part, une entiere contrainte produiroit de méchans effets. Il faut donc prendre une route entre les deux, qui ne ſoit pas tout-à-fait volontaire, ni tout-à-fait forcée; mais, il faut que les gens, qu'on choiſit, marchent par le reſpect qu'ils ont pour le Prince, appréhendant plus d'encourir ſa diſgrace, que de s'expoſer à la fatigue & au péril; & ainſi il arrivera que ce ſera une contrainte tellement mélée de bonne volonté, qu'il n'en

n'en naitra jamais de mécontentement capable de produire de mauvais effets. Je ne dis pourtant pas qu'une telle Armée ſoit invincible, puiſqu'on a vû celles des Romains défaites tant de fois, auſſi bien que celles d'Annibal. Ainſi, il ne faut pas préſumer qu'on puiſſe faire une Armée qui ne puiſſe jamais être miſe en déroute. C'eſt pourquoi vos habiles raiſonneurs ne doivent point conclure l'inutilité d'une Armée, de ce qu'elle aura eu du pire une fois; mais, ils doivent croire, que, comme ils peuvent perdre, ils peuvent auſſi gagner, en ſe précautionnant contre ce qui les a fait perdre. Et quand ils viendroient à en faire recherche, ils trouveroient que ce n'étoit pas par la faute de cette ſorte de Milice, mais manque d'une conduite plus parfaite. Ainſi, comme je l'ai dit, ils doivent y pourvoir, non en blâmant cet ordre-là, mais en le corrigeant. Dans peu de tems je vous enſeignerai comment il s'y faut prendre. Pour ce qui eſt de l'appréhenſion qu'on a, que cette ſorte de Troupes, étant débauchées par un Général infidele, ne vienne à vous dépouiller de votre Etat, je vous répondrai, que les armes miſes à la main

des.

des Citoyens ou des Sujets, avec ordre, & ſelon la diſpoſition des loix, n'apportérent jamais aucun dommage ; au contraire, on en a tiré toûjours un grand avantage, & les Républiques ſe conſervent plus longtems en leur entier par cette ſorte de Troupes, que ſans elles. Rome demeura libre quatre cens ans, & elle étoit armée. Lacédémone s'eſt conſervée huit cens ans dans cet état. Pluſieurs autres Républiques ont été ſans armes, & ne ſont pas demeurées libres quarante ans ; car, il faut que les Républiques ſoient armées ; & quand elles ne le peuvent être de leurs propres Sujets, il faut qu'elles prennent des étrangers, qui ſont moins affectionnez au bien public, que les Sujets, & bien plus aiſez à corrompre : par conſéquent, un Citoyen puiſſant & ambitieux s'en peut mieux prévaloir, outre qu'il tire un grand avantage de ce qu'il n'a que des Peuples deſarmez à opprimer. Une République doit plus craindre deux ennemis, qu'un. Celle, qui ſe ſert d'étrangers, doit craindre tout à la fois, & l'étranger quelle paye, & le Citoyen : &, pour preuve que cette crainte eſt bien fondée, vous n'avez qu'à vous ſouvenir

de

de ce que j'ai dit tantôt de François Sforce. Pour une République qui ne ſe ſert point d'autre Milice que de ſes Sujets, elle n'a au moins que ceux-là à craindre. Mais, au lieu d'alléguer toutes les raiſons qui ſe peuvent dire ſur ce ſujet, je me ſervirai ſeulement de celle-ci: c'eſt que tous ceux, qui ont établi des Républiques ou des Monarchies, ont crû que ceux, qui les habitoient, étoient obligez à les défendre; & ſi les Vénitiens euſſent été auſſi ſages en cela comme dans tous leurs autres reglemens, ils auroient établi un cinquieme Empire dans le Monde; en quoi ils méritent d'autant plus de blâme, que leurs prémiers légiſlateurs les avoient armez. Mais, n'ayant point d'Etats en Terre ferme, ils étoient ſeulement armez ſur Mer, où ils firent leurs Guerres avec valeur, & augmentérent leur République les armes à la main: mais, quand il fallut faire la Guerre en Terre ferme pour défendre Vicence, au lieu qu'ils devoient y envoyer un de leurs Citoyens pour commander leurs Troupes, ils prirent à leurs gages, pour leur Général, le Marquis de Mantoue. Ce fut ce malheureux choix qui les empécha de s'élever

lever & de s'accroitre ; & s'ils le firent par la défiance qu'ils eurent, que, ſçachant ſeulement la Guerre de Mer, ils n'entendoient rien à celle de Terre, cette défiance n'étoit pas de gens ſages, parcequ'un Général de Mer, qui eſt accoûtumé de combattre les vents, les vagues, & les hommes, deviendra plus facilement Général de Terre, où il n'y a que des hommes à combattre, qu'un Général de Terre ne pourra devenir Général de Mer. Et mes bons amis les Romains, qui ſavoient ſe battre ſur Terre & non ſur Mer, étant obligez de faire la Guerre aux Carthaginois, qui étoient puiſſans ſur Mer, ne s'aviſérent pas de ſoudoyer des Eſpagnols ou des Grecs accoûtumez à la Mer ; mais, ils impoſérent ce ſoin à leurs Citoyens, qui commandoient d'ordinaire ſur Terre, & ils remportérent la victoire. Si, d'ailleurs, les Vénitiens prirent ce parti, pour empécher qu'un de leurs Citoyens ne s'emparât du pouvoir abſolu, ſans répéter ce que j'ai dit ci-deſſus à ce ſujet, eſt-il à croire, que ſi jamais aucun de leurs Citoyens, diſpoſant des forces maritimes, ne s'eſt rendu maitre d'une Ville ſituée dans la Mer mê-

même, ces mêmes Citoyens puſſent mieux réüſſir dans ce projet avec les Armées de Terre ? Si donc ils euſſent fait ces réfléxions, ils auroient bien connu, que ce n'eſt pas dans le tems que les Citoyens ont les armes entre leurs mains qu'il faut appréhender l'uſurpation de l'autorité ſouveraine, mais ſeulement lorſque le gouvernement eſt mauvais. Or, les Vénitiens ayant un bon gouvernement, ils n'avoient rien à craindre des armes de leurs Sujets. C'eſt pourquoi ils prirent un méchant parti, qui diminua beaucoup leur gloire & leur bonne fortune. Quand à la faute que fait le Roi de France, de n'éxercer pas ſes Peuples à la Guerre, ce que nos gens citent comme un éxemple à ſuivre, il n'eſt aucun (excepté ceux qui ſont menez par quelque paſſion particuliere) qui ne juge que c'eſt un défaut dans ce Royaume-là, & que cette ſeule négligence l'affoiblit. Mais, j'ai fait une trop grande digreſſion, & peut-être ai-je abandonné mon deſſein. Cependant, je ne l'ai fait que pour vous répondre, & pour vous faire voir qu'on ne peut point faire fond ſur d'autres Milices, que ſur celles de ſon Païs, & ces Trou-

Troupes-là ne peuvent être miſes ſur pied, que par voie d'ordonnance, n'y ayant point d'autre moyen pour établir de bonnes Armées dans un Païs, ni pour y introduire une bonne diſcipline militaire. Si vous avez bien lû les reglemens que les prémiers Rois firent à Rome, ſur-tout Servius Tullius, vous trouverez que l'établiſſement des Claſſes * n'étoit autre choſe, qu'une ordonnance pour pouvoir mettre promptement une Armée ſur pied, capable de défendre la Ville. Mais, pour revenir à nos Troupes d'Elite, je vous répete, qu'ayant à faire une Corps d'Armée tout nouveau, je les prendrois de tous âges, entre dix-ſept & quarante ans, pour pouvoir m'en ſervir tout auſſi-tôt.

RUCELLAI. Mais, dans le choix que vous en feriez, prendriez-vous donc garde aux métiers qu'ils feroient ?

COLONNE. La pluſpart des Auteurs font de la différence ; car, ils ne veulent point qu'on prenne d'oiſeleurs, de pécheurs, de cuiſiniers, de ces gens qui font un ſale commerce de femmes impu-

* *Voyez les Remarques ſur Claſſe.*

pudiques, & tous ceux dont le métier ne regarde que la volupté: mais, il veulent, qu'outre les gens qui travaillent à la Terre, on prenne encore des forgerons, des maréchaux, des charpentiers, des bouchers, des chaſſeurs, & autres ſemblables. Mais, pour moi, j'en ferois peu de différence quand il s'agiroit de juger de la bonté de l'homme par ſon métier; & ſi j'en faiſois, ce ſeroit par rapport au beſoin que j'en aurois. C'eſt pour cette raiſon que les Païſans, qui ſont accoûtumez à travailler à la Terre, ſont plus propres, que tous les autres, à la Guerre, parceque de tous les métiers celui-là eſt le plus néceſſaire de tous dans les Armées. Après les Païſans, je voudrois des forgerons, des charpentiers, des maréchaux, des tailleurs de pierre, dont il eſt beſoin d'avoir un bon nombre, parce qu'il eſt fort avantageux d'avoir un ſoldat dont on puiſſe tirer double ſervice.

RUCELLAI. Comment peut-on connoitre ceux qui ſont propres à la Guerre d'avec ceux qui ne le ſont pas?

COLONNE. Je veux d'abord vous entretenir du moyen de faire de nouvel-

les

les Levées, pour en compoſer enſuite une Armée, parce qu'il ſe trouvera en même tems l'occaſion de diſcourir du choix qu'il faut faire pour les Recrues des vieux Corps. Je dis donc, que la bonté d'un homme, dont vous voulez faire un ſoldat, ſe connoit, ou par l'expérience, lorſqu'il a fait quelque belle action, ou par conjecture. La preuve du mérite ne ſe trouve pas dans les Levées de gens qui n'ont jamais été enrollez; car, pour les vieux routiers, il s'en trouve fort peu, ou point du tout, dans les nouvelles Troupes qu'on fait. Il eſt donc néceſſaire, quand on n'a pas cette expérience, de recourir à la conjecture, qui ſe forme ſur l'âge, le métier, & la taille. Nous avons parlé des deux prémieres qualitez, il reſte à parler de la troiſieme.

Je vous dirai donc, que quelques-uns ont voulu que le ſoldat fût grand, & c'étoit la penſée de Pirrus. D'autres les choiſiſſoient ſeulement à la force du corps, comme faiſoit Céſar; & cette force du corps & du courage ſe juge de la proportion de la taille & de la bonne mine. C'eſt pourquoi ceux qui en écrivent diſent, qu'il faut qu'il ait les yeux vifs & gais, le col nerveux,

la

la poitrine large, les bras avec de gros muſcles, les doigts longs, peu de ventre, les côtes rondes, la jambe & le pied ſecs. Toutes ces parties ainſi diſpoſées marquent d'ordinaire un homme agile & fort, qui ſont les deux plus belles qualitez que puiſſe avoir un ſoldat. L'on doit ſur-tout regarder aux mœurs, & qu'il y ait en lui de la modération & de l'honnêteté; autrement, c'eſt prendre un inſtrument de deſordres, & un modèle de débauche: car, perſonne ne ſe perſuadera, que, dans une éducation mal-honnête, & dans un cœur bas & ſale, il ſe puiſſe jamais rencontrer aucune bonne qualité. Et il me ſemble qu'il n'eſt pas inutile, pour vous faire mieux entendre l'importance de ce choix, de vous dire la méthode que les Conſuls Romains, en entrant dans leurs charges, obſervoient pour faire les Légions. Dans cette Elite, ceux qu'on devoit choiſir étant mêlez de véterans & de jeunes ſoldats, à cauſe des Guerres continuelles que la République étoit obligée de ſoûtenir, l'on pouvoit choiſir les vieux par l'expérience, & les jeunes par la conjecture. Mais, il faut remarquer ceci, que cette Elite ſe fait, ou pour

s'en ſervir auſſi-tôt, ou pour les diſciplíner & s'en ſervir à l'occaſion. J'ai déjà parlé, & je parlerai encore, de tout ce qu'il faut faire pour s'en ſervir dans le beſoin après qu'ils ſont levez, parceque j'ai deſſein de vous montrer comment on peut établir une Armée dans un Païs où il n'y en a point. Or, dans ces ſortes de Païs, l'on ne peut pas faire une Elite pour s'en ſervir ſur le champ. Mais, dans les Païs où l'on a accoûtumé de faire des Armées par l'autorité du Prince, on peut bien en faire pour les employer ſur l'heure, comme cela ſe pratiquoit à Rome, & comme il ſe pratique encore aujourd'hui chez les Suiſſes, parceque dans ces Elites, s'il y en a de novices, il y en a tant d'autres qui ſont accoûtumez à la diſcipline militaire, que les novices & les diſciplinez, mêlez enſemble, font un Corps uniforme & de très bon ſervice. Nonobſtant cela, les Empereurs, après qu'ils eurent commencé à tenir des ſoldats dans des Garniſons fixes, ils y établirent des maîtres d'éxercices pour les nouveaux ſoldats, qu'ils appelloient *Apprentifs*, comme cela ſe voit dans la Vie de l'Empereur Maxime; ce qui, pendant

que

que Rome fut libre, étoit établi, non pas dans les Armées, mais dans les Villes ; & les jeunes gens étant forcez à l'éxercice dans les lieux où ils l'apprenoient, lorſqu'enſuite on les enrolloit pour aller à la Guerre, ils étoient tellement dreſſez à la faire en peinture, pour ainſi dire, qu'ils n'avoient pas de peine à la faire d'abord en campagne contre leurs plus redoutables ennemis. Or, les Empereurs ayant dans la ſuite aboli ces éxercices-là, on fut obligé d'employer les moyens que je vous ai expliquez. Mais, enfin, revenons à la maniere de faire l'Elite Romaine. Après que les Conſuls deſtinez à commander les Troupes étoient entrez dans leurs charges, comme les Armées Romaines devoient avoir pour fondement & pour nerf deux Légions de Romains Naturels, ces Généraux, en les mettant ſur pied, créoient d'abord vingt-quatre Tribuns Militaires, & ils en mettoient ſix dans chaque Légion, qui faiſoient la fonction que font aujourd'hui ceux qui commandent des Bataillons. Enſuite, ils faiſoient aſſembler tous les Romains capables de porter les armes, & mettoient les Tribuns de chaque Légion éloignez les uns des autres. Après

cela, on tiroit au ſort les Tribus du Peuple, dans leſquelles on devoit faire l'Elite; & dans la Tribu, ſur laquelle le ſort tomboit, on choiſiſſoit quatre des meilleurs hommes, deſquels les Tribuns de la prémiere Légion en choiſiſſoient un; dans les trois hommes de reſte les Tribuns de la ſeconde Légion en choiſiſſoient auſſi un; enſuite, ceux de la troiſieme Légion choiſiſſoient; & le dernier étoit pour la quatrieme Légion. Après ces quatre-là, l'on en faiſoit l'Elite de quatre autres, dont les Tribuns de la quatrieme Légion avoient le choix; enſuite, ceux de la troiſieme Légion en remontant, & la prémiere Légion recevoit celui qui reſtoit des quatre. Après, on faiſoit encore une Elite de quatre autres hommes; & c'étoit la troiſieme Légion qui avoit le choix, enſuite la quatrieme; après, la prémiere prenoit le troiſieme de ces hommes, & le dernier étoit pour le ſecond. Ainſi, l'on varioit ſucceſſivement le droit de choiſir, en telle ſorte que chacun l'avoit à ſon tour, & que les Légions étoient égales. Et, comme nous avons dit ciderſſus, on pouvoit dès l'heure même faire ſervir une telle Elite, parcequ'on

la faiſoit de gens, dont la plûpart avoient du ſervice, & les autres étoient au moins diſcliplinez: ainſi, cette Elite ſe pouvoit faire, & par expérience, & par conjecture. Mais, s'il falloit établir des Milices tout de nouveau, qui, par conſéquent, ne pourroient ſervir qu'après un tems, on ne pourroit faire cette Elite, que par conjecture, qu'on peut faire ſur l'âge & la taille, &c.

RUCELLAI. Je ne doute nullement de tout ce que vous venez de dire: mais, devant que vous traitiez quelque autre matiere, je veux vous demander une choſe, de laquelle vous m'avez fait ſouvenir, en diſant, que s'il falloit faire une Elite dans un Païs, où l'on ne trouvât perſonne qui eût porté les armes, il faudroit la faire par conjecture. Ce qui me fait vous interrompre, c'eſt que j'ai entendu blâmer en pluſieurs lieux notre Milice, & particuliérement ſur le nombre, parceque pluſieurs diſent, qu'il faudroit en prendre moins, dont on tireroit cet avantage, qu'ils ſeroient meilleurs & mieux choiſis. De plus, on ne fatigueroit pas tant de gens à la fois. On pourroit, outre cela, leur donner quelque choſe, moyen-

nant quoi ils ſeroient plus ſatisfaits & plus ſoûmis. Je voudrois donc bien ſavoir votre avis là-deſſus, ſi vous aimeriez mieux le petit nombre, que le grand, & de quelle maniere vous voudriez vous y prendre pour en faire l'Elite, ſoit pour le petit, ſoit pour le grand nombre?

COLONNE. Sans doute, les groſſes Troupes valent toûjours mieux que les petites; & même, pour dire la vérité, on ne peut pas faire de bonnes Milices dans un Païs, où l'on ne peut en avoir beaucoup; ſur quoi j'eſpere facilement faire voir la foibleſſe des raiſons de vos gens. Je dis donc en prémier lieu, que-là où il y a bien du Peuple, comme en votre Toſcane par éxemple, le petit nombre ne fait rien pour la bonne Elite; car, ſi vous les prenez ſur l'expérience, il s'en trouvera trop peu, votre Païs manquant de gens qui ayent porté les armes; & encore, parmi ce petit nombre, vous aurez peine à en trouver quelques-uns qui ayent donné des marques de leur valeur, &, par conſéquent, qui méritent d'être préférez aux autres. Il faut donc que ceux, qui voudront faire des Milices réglées dans un Païs comme le votre, ne s'at-

tachent point à l'expérience des gens, ſe contentant de les choiſir ſur les apparences. Cela étant, je voudrois bien qu'on me dit comment je devrois faire, s'il ſe préſentoit devant moi vingt jeunes hommes, tous bien tournez. Je croi qu'il eſt hors de doute, que le meilleur ſeroit de les prendre tous, de les armer, & de leur faire faire l'éxercice, puiſqu'il eſt impoſſible de connoitre les meilleurs ; &, les ayant gardez juſqu'à ce qu'ils fuſſent bien diſciplinez, alors on pourroit faire une bonne Elite, en ne prenant que les plus adroits & les plus vigoureux. Ainſi, tout bien compté, il eſt faux qu'on les eût meilleurs en n'en prenant qu'un petit nombre. Pour ce qui regarde le plus ou le moins de fatigue des gens d'un Païs, je dis, que la Milice réglée, en petit ou en grand nombre, ne leur donne aucune peine, parceque cet ordre ne détourne perſonne de ſon ouvrage, ne lie perſonne, enſorte que cela les empêche d'aller & de venir à leurs affaires, parce qu'on éxige d'eux de s'aſſembler ſeulement dans les jours où l'on ne travaille point ; ce qui ne porte aucun préjudice, ni au Païs, ni aux gens : au contraire, c'eſt un di-

vertiſſement pour les jeunes, qui, au lieu de croupir dans l'oiſiveté les jours de Fêtes dans les Lieux où ils ſe rencontrent, ils iroient ſe divertir à ces éxercices; car, comme le maniment des armes & l'éxercice militaire fait un beau ſpectacle, l'on peut dire auſſi qu'il plait beaucoup aux jeunes gens. Pour ce qu'ils diſent, qu'on pourroit payer le petit nombre, ce qui les contenteroit d'avantage, & les rendroit plus ſoûmis, je répons, que l'on ne peut pas faire une Milice réglée d'un ſi petit nombre, qu'on puiſſe les contenter en les payant continuellement. Par éxemple, ſuppoſons une Milice de cinq mille hommes, qui voudroit leur donner ce qu'on croiroit les devoir contenter, il faudroit que cela allât du moins à dix mille Ducats par mois. Mais, prémierement, cinq mille hommes ne ſuffiſent pas pour garder le Païs; de plus, cette paye lui ſeroit inſupportable; &, d'ailleurs, elle ne ſeroit pas ſuffiſante à contenter les gens, & à les mettre ſur le pied qu'on pût s'en ſervir comme l'on voudroit. Ainſi, en faiſant ce qu'ils diſent, on dépenſeroit beaucoup, & on auroit peu de gens capables de défendre un Païs, ou d'attaquer les ennene-

nemis. Si vous leur donniez une plus groſſe paye, ou que vous en priſſiez un plus grand nombre, il vous ſeroit encore plus impoſſible de les entretenir. Mais, ſi vous en preniez moins, ou que vous leur donnaſſiez une plus petite paye, vous les contenteriez encore moins, & vous en tireriez moins de ſervice. Donc, ceux qui parlent de faire des Milices réglées, & de les payer pendant que chacun a le pouvoir de demeurer chez ſoi, ceux-là nous diſent des choſes, ou impoſſibles, ou inutiles. Il faut pourtant bien les payer quand on les leve pour les mener à la Guerre. Mais, ſuppoſez qu'un tel reglement fatiguât un peu en tems de Paix ceux qu'on auroit enrollez, ce que je ne vois pas qui pût arriver, n'eſt-on pas bien dédommagé de ce petit mal par toute l'utilité qui revient à un Païs d'avoir des Milices réglées, parceque, ſans cela, on ne peut pas être en ſeureté? Je conclus donc, que ceux qui ne veulent qu'un petit nombre pour pouvoir les payer, ou pour les autres raiſons qu'ils alléguent, n'entendent rien dans cette affaire; car, j'ai encore une forte raiſon à dire: c'eſt que le nombre diminue toûjours par mille

inconvéniens qui ſurviennent aux hommes, enſorte que ſouvent votre petit nombre deviendroit à rien. Après tout, quand vos Milices réglées ſont nombreuſes, vous pouvez vous ſervir du grand nombre, ou du petit, ſelon votre beſoin. De plus, ces Milices vous ſervent, & pour la néceſſité, & pour la réputation. Or, le grand nombre vous fera bien plus reſpecter que le petit. Ajoûtez à cela, que ſi vous n'enrollez qu'un petit nombre dans un grand Païs, afin de leur apprendre l'éxercice, ils ſont ſi loin les uns des autres, que ce leur eſt une grande fatigue de s'aſſembler dans les jours deſtinez à cela; & pourtant, ſi vous ne leur faites pas faire l'éxercice, ces Milices ſont inutiles, comme nous dirons en ſon lieu.

RUCELLAI. Je ſuis content de tout ce que vous venez de répondre à ma derniere queſtion; mais, il faut, s'il vous plait, que vous réſolviez une autre difficulté. C'eſt que ces gens-là diſent, que le grand nombre de gens armez fait de la confuſion & du deſordre dans un Païs.

COLONNE. C'eſt encore-là une erreur, comme je vais vous le faire voir. Ces gens armez ne peuvent apporter

porter du deſordre, qu'en deux manieres ; ou entr'eux, ou contre les autres. Mais, il eſt aiſé de remédier à ces deux inconvéniens, pourvû que l'ordre qu'on auroit établi fût aſſez bon, pour n'y être pas lui-même un obſtacle ; parceque, touchant les deſordres qui peuvent arriver entr'eux, cet établiſſement les aſſoupit bien loin de les entretenir : car, en mettant ces gens ſur pied, vous leur donnez des armes & des Chefs. Si le Païs où vous faites vos Milices réglées eſt ſi peu aguerri, que les habitans n'ayent aucunes armes, & s'ils ſont ſi unis enſemble, qu'ils n'ayent aucuns Chefs, l'ordre que vous établirez les rendra bien plus courageux contre l'ennemi, mais non pas plus deſunis entr'eux ; parceque des gens bien gouvernez craignent les loix, ſoit qu'ils ayent les armes à la main, ou qu'ils ſoyent deſarmez ; & ils demeureront toûjours diſpoſez de la ſorte, ſi les Chefs que vous leur donnez n'y apportent du changement. Or, nous dirons tantôt comment il s'y faut prendre pour l'empécher. Mais, ſi le Païs où vous faites vos Milices eſt aguerri & partagé en factions, cet ordre ſeul eſt capable de les ruiner,

parceque ces gens-là ont des armes, & des Chefs, qu'ils ſe ſont faits eux-mêmes. Mais, leurs armes ſont inutiles pour la Guerre, & leurs Chefs ne ſont propres qu'à entretenir les querelles: au lieu que l'ordre, que nous diſons, leur donne des armes propres pour la Guerre, & des Chefs qui aſſoupiſſent les diſſenſions; car, les gens d'un Païs ainſi diviſé, ſi-tôt qu'ils ont quelques mécontentemens, s'en vont trouver leur Chef de parti, qui, pour ſe maintenir en réputation, les anime à la vengeance, & ne les porte jamais à l'accommodement, au lieu qu'un Chef établi par l'ordre public fait le contraire; enſorte que, par ce moyen, on ôte tout lieu à la meſintelligence, & l'on ramene les gens à l'union. Ainſi, les Païs, où regne la molleſſe & la meſintelligence, perdent par ces bons ordres leur poltronnerie, & conſervent l'union; & ce même bon ordre, dans les Païs où regnent les querelles & les violences, fait tourner à l'avantage & au bien public cette féroçité, qui étoit la cauſe de tant de deſordres. Pour ce qui eſt de ce qu'on dit, qu'ils ne ſont pas propres contre les étrangers, il faut ſavoir, que, ſi cela arrive, c'eſt la faute

faute des Chefs qui les commandent. Pour ne rien craindre de la part de ces Chefs-là, il faut faire enſorte qu'ils n'ayent point trop d'autorité ſur leurs gens; & cette autorité s'acquiert, ou naturellement, ou par accident. Pour ce qui regarde le prémier moyen d'acquérir de l'autorité ſur les Milices, & pour y remédier, il faut empêcher qu'un homme né dans un Païs commande les gens qu'on y aura levez; mais, il faut lui donner la conduite des Endroits où il n'a aucune relation naturelle. Pour prévenir les accidens, il faut établir les choſes enſorte que les Commandans changent tous les ans de Troupes, parceque le commandement trop continué ſur les mêmes gens fait naitre entr'eux une ſi grande intelligence, qu'elle pourroit ſe tourner aiſément au préjudice du Prince. Et, pour voir combien ces changemens ſont utiles à ceux qui les pratiquent, & préjudiciables à ceux qui les négligent, il n'y a qu'à regarder le regne des Aſſyriens, & l'Empire des Romains, où l'on voit que ce regne-là dura mille ans ſans trouble & ſans aucune Guerre civile; ce qui n'eſt venu d'autre cauſe, que de ce que l'on chan-

geoit tous les ans les Commandans de leurs Troupes. C'eſt pour une raiſon oppoſée que dans l'Empire Romain (après l'extinction de la Maiſon de Céſar) on vit naitre tant de Guerres civiles entre les Chefs des Armées, & tant de conjurations des mêmes Chefs contre les Empereurs: & ſi quelques-uns de ces Empereurs, & même de ceux qui gouvernérent l'Empire avec réputation, comme Adrian, Marc-Aurele, Sévere, & autres, euſſent eu aſſez de prudence pour introduire l'uſage de changer les Chefs dans cet Empire, ſans doute qu'ils l'euſſent rendu, & plus tranquile, & plus durable; parceque les Chefs auroient moins eu d'occaſion d'exciter des troubles, les Empereurs moins de ſujet de crainte, & le Sénat, dans les ſucceſſions vacantes, auroit eu plus de pouvoir à élire les Empereurs, &, par conſéquent, ces élections auroient été plus judicieuſes. Mais, les méchantes coûtumes ne ſe changent point, ni pour les mauvais, ni pour les bons éxemples, ſoit que cela vienne de l'ignorance, ou de la négligence des hommes.

Rucellai. Je ne ſçai ſi mes queſtions ſont cauſe que vous ayez quitté votre pré-

prémier deſſein, parceque du Chapitre de l'Elite nous ſommes paſſez à un autre diſcours; &, ſi je n'en avois d'abord fait mes excuſes, je croirois avoir donné lieu à m'en faire des reproches.

COLONNE. Ne vous mettez point en peine à cet égard, parceque tout ce diſcours étoit néceſſaire, ayant deſſein de parler de vos Milices d'ordonnance, leſquelles étant deſaprouvées de bien des gens, il faloit que je les juſtifiaſſe, pour faire valoir tout ce qui regarde l'Elite. Mais, devant que de venir aux autres parties, raiſonnons prémierement de l'Elite des gens de cheval. Chez les Anciens on la faiſoit des gens les plus riches; mais, on regardoit à l'âge & aux qualitez perſonnelles du Cavalier, & on en éliſoit trois cens pour chaque Légion; enſorte que, dans les Armées Conſulaires, le nombre des Cavaliers Romains ne paſſoit pas ſix cens.

RUCELLAI. Feriez-vous de la Cavalerie, pour lui apprendre l'éxercice chez vous, & la faire ſervir dans l'occaſion?

COLONNE. Cela eſt néceſſaire, & on ne peut faire autrement, ſi vous voulez

lez avoir des gens à vous, & non pas de ces gens qui ſont métier de ſervir tout le monde.

RUCELLAI. Comment vous y prendriez-vous pour en faire l'Elite?

COLONNE. J'imiterois les Romains. Je prendrois des plus riches; je leur donnerois des Officiers, comme on fait aujourd'hui aux autres; je les armerois, & leur apprendrois l'éxercice.

RUCELLAI. Pour ceux-là ne, faudroit-il point leur donner quelque paye?

COLONNE. Ouï bien; mais ſeulement pour nourrir le cheval, parceque les Sujets auroient lieu de ſe plaindre, ſi on les obligeoit à faire de la dépenſe. C'eſt pourquoi il faudroit leur payer le cheval & ſa nourriture.

RUCELLAI. Quelle quantité en voudriez-vous mettre ſur pied, & comment les armeriez-vous?

COLONNE. C'eſt paſſer à une autre matiere. Je vous le dirai en ſon lieu, c'eſt-à-dire, après que je vous aurai dit comment il faut armer les Fantaſſins, & comment il les faut inſtruire pour les rendre propres au combat.

Fin du prémier Livre.

DE

DE L'ART DE LA GUERRE.

LIVRE SECOND.

COLONNE. Je croi qu'il eſt néceſſaire, ſi-tôt qu'on a des ſoldats, de penſer à leur donner des armes; & quand cela eſt réſolu, il faut auſſi éxaminer de quelles armes les Anciens ſe ſervoient, & en choiſir celles qui conviennent le mieux aujourd'hui. Les Romains partageoient leur Infanterie en ſoldats peſamment armez, & en ceux qui étoient armez à la legere. Sous ces derniers étoient compris tous ceux qui tiroient de la fronde & de l'arbalette, &

& qui lançoient le javelot ; & la plûpart d'entr'eux, pour armes défenſives, avoient le caſque en tête, & une rondache au bras. Ceux-ci combattoient hors des rangs, & éloignez des gens peſamment armez, qui, de leur côté, portoient un caſque, qui deſcendoit juſques ſur les épaules, une cuiraſſe, qui avec ſes baſtes* deſcendoit juſqu'au genouil, & ils avoient les bras & les jambes couvertes de braſſarts & de jambieres, avec un écu qui étoit de la longueur de quatre pieds, & de la largeur de deux, ayant un cercle de fer au haut, pour l'affermir contre la violence des coups, & un autre au bas, pour l'empécher de s'uſer, en frottant contre terre. Pour armes offenſives, ils avoient une épée au côté gauche, longue de trois pieds, & au côté droit un poignard. Ils avoient auſſi un dard à la main, qu'ils lançoient à l'ennemi au commencement du combat. C'étoit-là toute la force des armes des Romains, avec leſquelles ils conquirent l'Univers : & quoique quelques-uns des anciens Auteurs leur donnent, outre les armes ci-deſſus, encore une ha-

* *Voyez Remarques.*

halebarde à la main, faite en quelque maniere comme un épieu, je ne ſçai pas comment, portant un bouclier, on peut avec cela manier une arme ſi peſante; car, le bouclier empêche qu'on ne la puiſſe manier à deux mains, & il eſt impoſſible de ſe ſervir d'une arme ſi peſante avec une ſeule main, outre que c'eſt une choſe inutile de combattre avec des armes à hampe dans les rangs, ſi ce n'eſt dans le prémier, où l'on a l'eſpace libre, pour donner toute l'étendue néceſſaire au mouvement de telles armes, ce qui ne peut ſe faire dans les rangs du milieu, l'ordre, dans une bataille, étant (comme je vous dirai lorſqu'il s'agira de ſon ordonnance) de ſe reſſerrer toûjours, parce qu'il y a bien moins à craindre, quoiqu'il y ait de l'inconvénient, qu'à ſe mettre trop au large, où le danger eſt tout évident. Ainſi, toutes les armes qui ont plus de quatre pieds de longueur ſont inutiles dans la mêlée, parce qu'ayant cette ſorte d'armes, (ſuppoſé que le bouclier ne vous embarraſſe pas) vous ne pouvez pas en offenſer un ennemi qui eſt ſur vous. Si vous la prenez avec une main afin de vous ſervir de vôtre bouclier, il faut

faut que vous la preniez par le milieu, & alors vous en avez tant de reſte par derriere, que ceux qui y ſont vous empêchent de la manier. Mais, afin de vous faire voir que les Romains n'avoient point cette ſorte d'armes, ou que l'ayant ils s'en ſervoient fort peu, liſez toutes les batailles qui ſont rapportées dans Tite-Live, & vous y apprendrez qu'il y eſt fort rarement parlé d'halebardes; au contraire, il dit toûjours, que, ſi-tôt qu'on avoit lancé le javelot, on mettoit l'épée à la main. Je veux donc qu'on laiſſe-là cette ſorte d'armes, & je veux m'en tenir avec les Romains à l'épée, pour armes offenſives, & au bouclier avec le reſte mentionné ci-deſſus, pour armes défenſives. Les Grecs ne s'armoient pas ſi peſamment pour la défenſe comme les Romains; mais, pour l'attaque, ils faiſoient plus de fond ſur la pique que ſur l'épée, particulièrement *la Falange*, ou Infanterie Macédonienne, laquelle étoit armée de piques qui étoient bien longues de vingt pieds; & c'eſt avec ces armes qu'ils ouvroient les rangs des ennemis, en ſe conſervant en ordre dans leurs Bataillons. Et bien que quelques Auteurs diſent, qu'ils por-

portoient encore avec cela le bouclier, c'eſt ce que j'ai peine à croire, pour les raiſons que j'ai alléguées ci-deſſus. Outre cela, je me ſouviens que dans la bataille que Paul Emile livra à Perſes, Roi de Macédoine, il n'eſt point parlé de boucliers, mais de cettte ſorte de piques, qui donnérent tant de peine aux Romains. Je me figure donc, que les *Falanges* Macédoniennes étoient à peu près ce que ſont aujourd'hui les Bataillons Suiſſes, qui ont toutes leurs forces dans leurs piques. Les Romains, outre les armes, ornoient leurs Fantaſſins de panaches; & cela ſert à rendre la vûë de Troupes plus belle aux amis, & plus terrible aux ennemis. Les armes de la Cavalerie Romaine, dans cette prémiere Antiquité, étoient un bouclier rond, avec la tête couverte, & le reſte étoit ſans défenſe. Ils avoient l'épée & une javeline longue & menue, qui étoit ferrée par un des bouts. Cette arme les empéchoit de tenir le bouclier ferme. Elle ſe rompoit même en ſe tournant & en ſe remuant, & étant ainſi découverts, ils demeuroient expoſez aux coups. Enſuite, avec le tems, ils s'armérent comme l'Infanterie, mais ils avoient le bou-

bouclier plus court & quarré, la Javeline plus ſolide & ferrée par les deux bouts, afinque, l'un ſe déferrant, ils puſſent ſe ſervir de l'autre. Avec toutes ces armes, tant à pied qu'à chevel, mes illuſtres Ancêtres conquirent tout le Monde: d'où il eſt aiſé de croire, vû le ſuccès, que leurs Armées étoient en meilleur ordre qu'aucunes qu'on eût jamais vûës. Tite-Live le marque aſſez dans ſon Hiſtoire, où, en parlant des Armées des ennemis, il dit: *Mais les Romains, par leur bravoure, par la ſorte d'armes dont ils ſe ſervoient, & par leur diſcipline, l'emportoient ſur eux.* C'eſt pourquoi j'ai plus parlé des armes des vainqueurs que de celles des vaincus. Il faut parler à cette heure ſéparément des armes d'aujourd'hui. Les Fantaſſins ont, pour armes défenſives, une cuiraſſe de fer ſur l'eſtomac, &, pour offenſives, une pique longue de dix-huit pieds, avec une épée au côté, moins pointue que ronde. Voilà comme on arme l'Infanterie à preſent pour l'ordinaire, parcequ'il y en a peu qui ayent le dos & les bras couverts, & pas un la tête; & ce petit nombre, dont on couvre les bras & la tête, porte, au lieu d'une pique,

que, une halebarde, dont la hampe eſt longue de ſix pieds, & le fer a la figure d'une hache d'armes. Ils ſont entremélez de Mouſquetaires, qui, avec la furie du feu, font ce que faiſoient anciennement les tireurs de fronde & d'arbalette. Cette maniere de s'armer a été inventée par les Peuples d'Allemagne, ſur-tout par les Suiſſes, qui, étant pauvres, & voulant vivre en liberté, étoient & ſont encore obligez de ſe défendre contre l'ambition des Princes d'Allemagne, qui, étant riches, peuvent entretenir de la Cavalerie, ce que ces Peuples-ici n'ont pas le moyen de faire; ainſi, étant à pied, & voulant ſe défendre de leurs ennemis qui étoient à cheval, il a fallu qu'ils ayent recherché chez les Anciens, & trouvé l'ordonnance & les armes propres pour ſe défendre contre l'impétuoſité de la Cavalerie. Cette néceſſité leur a fait conſerver, ou renouveller, cette ancienne méthode, ſans laquelle, comme des gens expérimentez l'aſſeurent, l'Infanterie eſt tout-à-fait inutile. C'eſt donc pour cela qu'ils ont pris les piques, armes très propres, non ſeulement pour ſoûtenir la Cavalerie, mais auſſi pour la vaincre. Et les Allemans,

en

en vertu de ces armes, ſont devenus ſi aſſeurez, que quinze ou vingt mille de leurs Fantaſſins attaqueroient quelque nombre que ce fût de Cavalerie, dont on a vû bien des preuves depuis vingt-cinq ans. Les éxemples de leur valeur, fondée ſur ces armes & ſur cette ordonnance, ont été ſi grands, que depuis que Charles VIII. paſſa en Italie, toutes les Nations les ont imitez; enſorte que par-là les Armées Eſpagnoles ont acquis une grande réputation.

RUCELLAI. Qu'elle maniere approuvez-vous le plus, ou celle-ci des Allemans, ou celle des anciens Romains?

COLONNE. C'eſt celle des Romains aſſeurément, & je vais vous dire le fort & le foible de l'une & de l'autre maniere. L'Infanterie Allemande peut ſoûtenir, & même défaire, la Cavalerie. Ils ſont plus propres pour la marche & pour ſe mettre en ordre de bataille, n'étant point chargez d'armes. D'autre côté, ils ſont expoſez à tous les coups, & de près, & de loin, n'étant point couverts d'armes défenſives. Ils ſont inutiles pour attaquer les Places, & pour tout combat où la ré-

réſiſtance eſt vigoureuſe. Au contraire, les Romains ſoûtenoient & défaiſoient la Cavalerie comme les Allemans. De plus, étant couverts d'armes défenſives, ils étoient à couvert de coups de près & de loin. Ils pouvoient bien mieux donner le choc & le ſoûtenir, ayant des boucliers. Dans la mêlée ils pouvoient ſe ſervir plus aiſément de l'épée, que les Allemans de la pique; & même, quoique ceux-ci ayent auſſi l'épée, elle ne leur ſert de rien, n'ayant point de bouclier. Les Romains pouvoient bien mieux donner l'aſſaut aux Places, ayant le corps couvert, & ſe pouvoient encore mieux couvrir avec le bouclier. Ainſi, ils n'avoient point d'autre incommodité, que la peſanteur des armes, & la fatigue de les porter, ce qu'ils ſurmontoient, en ſe formant aux incommoditez, & en s'endurciſſant à la fatigue; car, vous ſçavez que les choſes accoûtumées nous ſont bien peu de peine. De plus, l'Infanterie peut avoir affaire, ou à d'autre Infanterie, ou à la Cavalerie, & ceux qui ne peuvent qu'à peine ſoûtenir la Cavalerie auront encore à craindre de l'Infanterie mieux armée, & mieux commandée, qu'eux, & l'on

peut dire que ce ſont des Troupes qui ne ſervent ſouvent de rien. A preſent, ſi vous éxaminez l'Infanterie Allemande & celles des Romains, vous trouverez que l'Allemande eſt propre à défaire la Cavalerie; mais, en revanche, elle a un grand deſavantage quand elle a affaire à une Infanterie ordonnée comme la leur, & armée comme la Romaine: enſorte que la différence de l'une à l'autre ſera, que les Romains pourront vaincre, & l'Infanterie, & la Cavalerie; mais, les Allemans pourront ſeulement vaincre la Cavalerie.

RUCELLAI. Je voudrois bien que vous vinſſiez à quelque éxemple plus particulier, afin de mieux comprendre la choſe.

COLONNE. Je dis donc, que vous trouverez en mille endroits de l'Hiſtoire Romaine, que leur Infanterie a défait bien des fois la Cavalerie, mais jamais vous ne verrez qu'ils ayent été battus par d'autre Infanterie, quelque défaut qu'ils euſſent dans leur armes, ou quelque avantage que les ennemis euſſent dans les leurs. Car, ſi leur maniere de s'armer avoit eu quelque défaut, il faloit qu'il s'en enſuivit de deux choſes l'une; ou que, trouvant des gens mieux armez

armez qu'eux, ils ne fiſſent plus de conquêtes, ou qu'ils laiſſaſſent leur maniere pour prendre celle des étrangers; & parce qu'il n'arriva, ni l'une, ni l'autre, de ces deux choſes-là, il eſt facile de conjecturer que leur méthode étoit meilleure que celle de tous les autres. Mais, il n'eſt pas arrivé la même choſe à l'Infanterie Allemande, parce qu'ils ont eu de mauvais ſuccès toutes les fois qu'ils ont eu à combattre d'autre Infanterie auſſi ferme qu'eux, & qui ſuivoient la même ordonnance; ce qui n'eſt venu que de l'avantage que leurs ennemis ont eu par le moyen de leurs armes. Philippe Viſconti Duc de Milan, étant attaqué par dix-huit mille Suiſſes, leur oppoſa le Comte Carmignole ſon Général, qui, avec ſix mille Chevaux & peu d'Infanterie, alla à leur rencontre, & étant venu aux mains avec eux, il fut repouſſé avec grand' perte: deſorte que ce Comte, qui étoit un homme ſage, connût d'abord la force des armes de ſes ennemis, quels avantages ils avoient ſur la Cavalerie, & combien la Cavalerie étoit peu de choſe contre de l'Infanterie en telle ordonnance. Ainſi, après avoir rallié ſes gens,

il retourna à la charge contre les Suiſſes, dont étant proche, il fit mettre pied à terre à ſes Gendarmes, & les combattant de cette derniere façon, il les tailla tous en pieces, à la reſerve de trois mille, qui ſe rendirent en mettant bas les armes, parce qu'il ſe voyoient tous détruire, ſans y pouvoir apporter de remede.

RUCELLAI. D'où peut venir un ſi grand deſavantage?

COLONNE. Il n'y a pas longtems que je vous l'ai dit; mais, puiſque vous ne l'avez pas entendu, je le répéterai. L'Infanterie Suiſſe, (comme vous avez vû n'agueres) n'ayant preſque point d'armes défenſives, a pour armes offenſives l'épée & la pique; &, marchant avec ces armes, & dans ſon ordonnance, elle vient à la rencontre de l'ennemi, qui, étant auſſi bien muni d'armes défenſives, comme étoient les Gendarmes de Carmignole qu'il fit mettre pied à terre, n'a qu'à mettre l'épée à la main, en gardant bien ſes rangs, & toute la difficulté qu'il a, c'eſt de joindre les Suiſſes; car, dès qu'il les a joint, il les combat en toute ſeureté, parceque le Suiſſe ne peut ſe ſervir de la pique, qui eſt trop longue contre un en-

ennemi ſi près de lui : deſorte qu'il faut qu'il mette l'épée à la main, de laquelle il ne tire aucun avantage, étant tout découvert, & ſon ennemi armé de toutes pieces. Si donc vous éxaminez bien le fort & le foible de l'un & de l'autre, vous verrez que celui qui n'a point d'armes offenſives n'a point de reſſource, & un Corps bien armé n'aura point de peine à ſurmonter le prémier choc, & à paſſer les prémieres pointes des piques; car, les Corps de bataille marchent toûjours, (comme vous le verrez mieux lorſque je vous aurai enſeigné comment on les diſpoſe) & en marchant ils s'approchent les uns des autres ſi près, qu'il ſe prennent effectivement au corps; & ſi les piques en renverſent quelques-uns, ceux qui reſtent ſont en ſi grand nombre, qu'ils ſuffiſent pour remporter la victoire. C'eſt ce qui fit que Carmignole vainquit avec ſi peu de perte de ſon côté, & une ſi grande boucherie du côté des Suiſſes.

RUCELLAI. Faites réfléxion, que les gens de Carmignole étoient des Gendarmes, leſquels, encore qu'ils fuſſent à pied, étoient tous couverts de fer; ainſi, ils n'eurent pas de peine à faire

ce qu'ils firent. Je penſerois donc, que, pour faire la même choſe qu'eux, il faudroit armer l'Infanterie de la même maniere.

COLONNE. Si vous vous ſouveniez comment je vous ai dit que les Romains s'armoient, vous n'auriez pas cette penſée, parce qu'un Fantaſſin, qui a le caſque en tête, le corps défendu par la cuiraſſe & le bouclier, ayant, de plus, les bras & les jambes couvertes, eſt plus propre pour ſe défendre contre les piques, & paſſer au travers, que n'eſt un Gendarme qui a mis pied à terre. Je veux vous en donner quelque éxemple moderne. On avoit débarqué de Sicile dans le Royaume de Naples de l'Infanterie Eſpagnole, qu'on envoyoit à Conſalve, qui étoit aſſiégé dans Barlette par les François. Monſieur d'Aubigni leur alla au-devant avec les Gendarmes, & avec environ quatre mille Fantaſſins Suiſſes. Les Suiſſes vinrent aux mains, & avec leurs piques baſſes firent jour au travers de l'Infanterie Eſpagnole; mais ceux-ci, à l'aide de leur rondache, & par leur agilité, ſe mélerent avec les Suiſſes, enſorte qu'ils pouvoient les joindre avec l'épée: d'où s'enſuivit la défaite de ceux-ci, & la vic-

victoire des Eſpagnols. Chacun ſait combien furent tuez des mêmes Suiſſes à la bataille de Ravenne, ce qui arriva pour la même raiſon, parceque l'Infanterie Eſpagnole vint l'épée à la main ſur eux, & ils auroient été tous taillez en pieces, s'ils n'euſſent pas été ſecourus par la Cavalerie Françoiſe. Cependant, les Eſpagnols, s'étant bien reſſerrez enſemble, ſe retirérent en Lieu de ſeureté. Je conclus donc, qu'une bonne Infanterie doit, non ſeulement ſoûtenir la Cavalerie, mais elle ne doit pas non plus craindre d'autre Infanterie; ce qui ne dépend que de la maniere de l'armer & de la mettre en ordonnance, comme je l'ai déjà dit bien des fois.

RUCELLAI. Dites-nous donc comment vous les armeriez?

COLONNE. Je prendrois des armes des Romains & de celles des Allemans, & je voudrois que la moitié fût armée comme les derniers, & l'autre moitié comme les Romains. Car, ſi dans ſix mille Fantaſſins (comme je vous dirai bien-tôt) j'en avois trois mille avec les boucliers à la Romaine, & deux mille Piquiers, & mille Mouſquetaires à l'Allemande, j'en aurois aſſez; parceque

je placerois mes Piquiers de front, ou dans l'endroit où je craindrois le plus la Cavalerie, & j'épaulerois ces Piquiers de l'autre Infanterie, afin de gagner la bataille, comme je vous montrerai: car, je croi qu'une Infanterie en telle ordonnance pourroit vaincre aujourd'hui toute autre Infanterie.

RUCELLAI. Tout ce que vous avez dit juſqu'ici nous ſuffit pour l'Infanterie. Mais, pour la Cavalerie, nous voudrions bien ſavoir quelle maniere d'armer vous paroit la meilleure, ou la nôtre, ou l'ancienne.

COLONNE. Je croi que dans ce tems ici, eu égard aux ſelles qui ont des arçons, & aux étriers, inconnus aux Anciens, l'on eſt plus ferme à cheval que dans ce tems-là. Je croi même que les armes ſont plus aſſeurées; enſorte qu'à preſent un Eſcadron de Gendarmes, peſant beaucoup, eſt plus difficile à ſoûtenir, que la Cavalerie ancienne. Cependant, je ne croi pas qu'on doive faire plus de fond ſur la Cavalerie, qu'autrefois, parceque, comme je l'ai remarqué ci-devant, elle a ſouvent perdu ſon honneur dans nos jours contre l'Infanterie; & ils le perdront toûjours contre l'Infanterie, armée & ordon-

donnée comme je l'ai dit. Tigrane, Roi d'Arménie, avoit cent cinquante mille Chevaux, dont pluſieurs étoient armez de toutes pieces, comme nos Gendarmes; Lucullus, qui commandoit l'Armée Romaine, n'avoit que ſix mille Chevaux & quinze mille Fantaſſins: enſorte que Tigrane, les voyant, dit: *Voilà aſſez de Chevaux pour une Ambaſſade.* Cependant, étant venu aux mains, il fut défait; & celui qui fait l'hiſtoire de cette bataille en donne le blâme à cette Cavalerie peſamment armée, qui parut inutile, *Parce*, dit-il, *que ces gens-là ayant le viſage couvert, ils étoient peu propres à voir & à attaquer l'ennemi; & étant chargez d'armes, ils ne pouvoient pas ſe relever étant tombez, ni ſe manier eux-mêmes en aucune ſorte.* Je ſoûtiens donc, que les Etats, qui conſidéreront plus la Cavalerie que l'Infanterie, ſeront toûjours plus foibles que les autres, & plus expoſez aux pertes, comme cela s'eſt vû de nôtre tems en l'Italie, qui a été ravagée par les étrangers, non pour autre défaut, que pour avoir négligé l'Infanterie & fait trop d'état de la Cavalerie. Il faut pourtant avoir de la Cavalerie, non pour prémier, mais pour ſecond fondement de

ſon Armée, parceque la Cavalerie eſt fort propre à faire les découvertes, à courir & ravager le Païs ennemi, à fatiguer ſes Troupes & les tenir en allarme, à couper les convois, & à d'autres choſes ſemblables. Mais, pour les batailles, ou les combats, en raſe Campagne, qui ſont tout ce qu'il y a de conſidérable à la Guerre, & pourquoi on met des Armées ſur pied, la Cavalerie eſt plus propre à pourſuivre un ennemi défait, qu'à faire autre choſe dans les rencontres, où elle eſt inférieure de beaucoup à l'Infanterie.

RUCELLAI. Il me vient deux difficultez dans l'eſprit. L'une, que je ſçai que les Parthes faiſoient toutes leurs expéditions militaires avec de la Cavalerie; &, cependant, ils partagérent l'Empire du Monde avec les Romains. L'autre, que je voudrois bien que vous me diſiez comment l'Infanterie peut ſe défendre contre la Cavalerie; & d'où vient que la prémiere eſt ſi excellente, & l'autre ſi peu.

COLONNE. Je vous ai dit, ou du moins j'ai eu deſſein de vous dire, que je ne prétendois point traiter des affaires de la Guerre, qu'à l'égard de ce qui ſe paſſe en Europe; &, cela étant,

je

je ne ſuis pas obligé de vous rendre raiſon de ce qui ſe paſſe en Aſie. Cependant, j'ai à vous dire, que la maniere de combattre des Parthes étoit toute contraire à celle des Romains, parceque les Parthes combattoient tous à cheval, & dans le combat ils marchoient ſans ordre & comme des gens en déroute; & cette maniere n'étoit, ni ſtable, ni réglée. Les Romains, au contraire, étoient preſque tous à pied, & combattoient ſerrez enſemble & de pied ferme; &, ſelon que le Terrein étoit large ou étroit, ils avoient, tantôt les uns, & tantôt les autres, l'avantage chacun à leur tour: car, dans un Terrein étroit, les Romains avoient du meilleur; & dans un autre, c'étoit les Parthes qui pouvoient faire des merveilles par rapport au Païs qu'ils avoient à défendre; car, il eſt extrêmement large, étant éloigné de la Mer d'environ quatre cens lieuës. Les Rivieres ſont diſtantes l'une de l'autre de deux ou trois journées, les Villages auſſi, & les habitans ſont rares: deſorte qu'une Armée Romaine peſante & lente ne pouvoit pas y faire des courſes ſans grand péril, parceque ce Païs-là étoit défendu par de la Cavalerie légere & prompte, deſorte

qu'elle etoit un jour proche, & le lendemain a vingt lieuës. Ainſi, les Parthes pouvoient tirer de grands avantages par leur Cavalerie, comme il paroit par la défaite de Craſſus, & par les périls qu'a courus Marc-Antoine. Mais, comme je vous ai dit, je ne prétens point parler dans tout ce diſcours de ce qui regarde la Milice qui eſt hors de l'Europe; c'eſt pourquoi je m'en tiens à ce qu'en ont établi les Grecs & les Romains, & à ce que pratiquent aujourd'hui les Allemans. Mais, venons à vôtre autre queſtion, aſſavoir par quel bon ordre, ou par quelle valeur naturelle, l'Infanterie l'emporte ſur la Cavalerie? Je vous dirai d'abord, que les Cavaliers ne peuvent pas aller partout comme les Fantaſſins. Ils ſont plus lents à éxécuter les ordres, lorſqu'il en faut donner pluſieurs différens, que ne ſont les Fantaſſins: car, s'il eſt néceſſaire, en marchant avant, de retourner bride; ou, quand on a tourné le dos, de faire face; ou de faire des mouvemens lorſqu'on a fait halte; ou, en marchant, de faire ferme; il eſt ſans doute que la Cavalerie ne le fera pas ſi à point nommé, que l'Infanterie. Lorſque la Cavalerie eſt en deſordre par quel-

quelque forte attaque, quoique cette attaque ceſſe, elle ne reprendra ſes rangs qu'avec peine ; ce qui arrive fort rarement à l'Infanterie. Il arrive, outre cela, qu'un homme de courage ſera ſouvent monté ſur un méchant cheval, & un lâche aura un cheval de cœur, & cette diſproportion ſera ſans doute du deſordre. Il ne faut pas s'étonner qu'un peloton de Fantaſſins ſoûtienne le choc d'une troupe de Cavaliers, parceque le cheval étant un animal qui ſent le péril, il ne s'y jette pas volontiers; car, ſi vous regardez bien à ce qui le fait reculer, vous verrez que ce qui l'arrête eſt plus fort que ce qui le pouſſe, puiſque ce n'eſt que l'éperon qui le pouſſe, mais ce ſont les piques & les épées qui l'arrêtent : enſorte qu'on a vû, & dans notre ſiecle, & dans celui des Anciens, qu'un peloton d'Infanterie eſt en ſeureté, ou même inſurmontable à la Cavalerie. Et ſi vous m'oppoſez à cela, que la fougue, avec laquelle il vient, le rend plus furieux à tomber ſur ceux qui prétendroient le ſoûtenir, & à mépriſer davantage la pique que l'éperon, je répons, que ſi le cheval, quoiqu'en haleine, commen-

ce à voir qu'il faut ſe jetter ſur les pointes des piques, de lui-même il rallentira ſon impétuoſité, enſorte qu'il s'arrêtera tout court dès qu'il ſe ſentira piqué; ou, enfin, étant tout près, il tournera à droite ou à gauche. Mais, ſi vous en voulez faire l'expérience, pouſſez un cheval contre un mur, vous en trouverez fort peu, de quelque fougue qu'ils marchent, qui veuillent bien y donner. Céſar, ayant à combattre les Suiſſes dans les Gaules, mit pied à terre, & le fit mettre à tout le monde, faiſant éloigner les chevaux des Eſcadrons, comme étant plus propres à fuir qu'à combattre. Mais, pourtant, quoique les chevanx ayent naturellement ces défauts, un Chef, qui conduit de l'Infanterie, doit encore choiſir ſes marches par des Lieux où il y ait le plus qu'il ſe pourra d'embarras pour la Cavalerie; & difficilement arrivera-t-il que le Fantaſſin ne ſe puiſſe couvrir par la qualité du Païs. Si vous marchez en Païs de Collines, la ſituation vous met à couvert de ce que vous appréhendez. Si vous marchez en Païs uni, vous trouverez peu de Plaines qui ne vous fourniſſent quelque moyen de vous défendre de la Cavalerie, ou par

des

des buiſſons, ou par des lieux plantez; car, le moindre taillis, ou une levée, quoique petite, rallentit la fougue du cheval, & tout lieu planté de vignes & d'arbres l'embarraſſe. Dans un jour de bataille vous avez tous les mêmes avantages que dans la marche, parceque le moindre obſtacle que trouve un cheval, cela lui rallentit ſa fougue. Il faut pourtant que je vous diſe, que les Romains faiſoient tant de fond ſur leur belle ordonnance, & ſe confioient ſi fort dans la bonté de leurs armes, que, s'ils étoient en pouvoir de ſe poſter dans un Lieu aſſez fort pour ſe garder contre la Cavalerie, mais où ils n'auroient pas pû étendre leurs Bataillons, & qu'ils euſſent pû en même tems prendre un autre Poſte, où ils auroient eu plus à craindre de la Cavalerie, mais où ils auroient pû étendre & mieux diſpoſer leur Infanterie, ils ne manquoient jamais de préférer ce dernier à l'autre. Mais, puiſqu'il eſt tems de venir à l'éxercice, après avoir armé l'Infanterie, & à la moderne, & à l'antique, nous verrons quels éxercices lui faiſoient faire les Romains avant que de la mener en campagne pour donner bataille. Quoiqu'on ait fait

une

une bonne élite, & qu'elle ſoit encore mieux pourvûë de toutes ſortes d'armes, il faut pourtant, outre cela, leur apprendre l'éxercice avec beaucoup de ſoin, parceque, ſans cela, jamais on ne peut tirer bon ſervice d'un ſoldat. Il faut diviſer ces éxercices en trois. L'un, pour endurcir le corps, le rendre plus capable de ſupporter toutes ſortes d'incommoditez, & lui donner plus d'agilité & d'addreſſe. L'autre, pour apprendre aux ſoldats à bien manier les armes. Le troiſieme, pour lui apprendre à bien éxécuter le commandement à l'Armée, ſoit dans la marche, dans le combat, ou dans le campement, & lorſqu'il ſe loge. Ce ſont-là les trois principales actions que les Troupes doivent faire; car, pourvû qu'une Armée marche, campe, & combatte, en gardant ſes rangs & obſervant bien ce qu'elle a appris, le Général ne laiſſe pas d'en remporter de l'honneur, encore qu'il n'eût pas d'avantage dans la bataille. C'eſt donc pour cela que toutes les anciennes Républiques ont ſi bien pourvû à ces éxercices, & par la pratique, & par les bonnes ordonnances qu'elles faiſoient, enſorte qu'on n'en a jamais négligé la moindre partie. Les

An-

Anciens donc éxercoient leur jeuneſſe, pour leur donner la viteſſe du corps, l'addreſſe à ſauter, la force à arracher les pieux d'une paliſſade, ou à faire la lutte. Ces trois qualitez ſont preſque néceſſaires dans un ſoldat; car, la viteſſe le rend propre à prévenir l'ennemi dans la priſe d'un Poſte, à être ſur lui lorſqu'il vous croit loin, & à le pourſuivre lorſqu'il eſt une fois en déroute. L'addreſſe le rend propre à parer le coup, à ſauter un foſſé, à monter une digue. La force le rend propre à porter les armes & le bagage, & à bien donner, ou bien ſoûtenir, le choc. Mais, ſur-tout, pour leur former le corps à ſupporter de grandes fatigues, il les faut accoûtumer à porter de grands fardeaux. Cette coûtume eſt fort néceſſaire, parceque, dans les éxpéditions difficiles, il faut que le ſoldat, outre ſes armes, porte encore de quoi vivre pluſieurs jours; &, ſi on ne l'avoit formé à cette fatigue, il y ſuccomberoit, & cela ſeul ſeroit cauſe qu'on ne pourroit ſortir d'un mauvais pas, ou acquérir la gloire d'une victoire. Pour ce qui eſt de la méthode dont les Anciens ſe ſervoient pour inſtruire leur jeuneſſe à manier les armes, voi-

voici comment ils s'y prenoient. Ils vouloient que les jeunes gens ſe couvriſſent d'armes plus peſantes au double que celles qu'ils portoient à la Guerre; &, pour épée, ils leur donnoient un bâton garni de plomb, qui peſoit bien davantage. Ils leur faiſoient ficher chacun un pieu en terre, qui en ſortoit à la hauteur de ſix pieds; mais, ce pieu devoit être ſi ſolide, que les coups ne devoient, ni le rompre, ni le renverſer. Le jeune ſoldat donc s'éxerçoit contre ce pieu avec le bouclier & le bâton, comme ſi c'eût été contre l'ennemi, & tantôt il lui portoit une botte, comme pour le bleſſer à la tête ou au viſage, tantôt comme pour le prendre en flanc, quelquefois comme pour le frapper par les jambes; tantôt il reculoit, enſuite il avançoit. Et dans cet éxercice il falloit qu'il obſervât tout à la fois à ſe rendre adroit à porter le coup, & à ſe mettre à couvert de celui de l'ennemi; & comme leurs fauſſes armes étoient bien plus peſantes, cela leur faiſoit paroitre les véritables fort légeres. Les Romains vouloient que leurs ſoldats frappaſſent d'eſtoc, & non de taille; tant parceque le coup eſt plus dangereux, & le défaut des armes plus aiſé à trouver, que par-

parceque celui qui porte une eſtocade ſe découvre moins, & peut porter plus de coups, que s'il frappoit du trenchant. Ne vous étonnez pas ſi les Anciens deſcendoient dans tout ce menu détail, parceque, quand on penſe que des hommes ont à en venir aux mains, l'on ſait que le plus petit avantage eſt de grande conſéquence, & ſouvenez-vous que les Auteurs en diſent encore plus que je ne vous en enſeigne ici: car, les Anciens croyoient qu'il n'y avoit point de plus grand bonheur pour une République, que de la voir remplie de gens bien éxercez aux armes, puiſque ce n'eſt pas l'éclat de l'or & des pierreries qui fait que vos ennemis ſe ſoûmettent à vous, mais la terreur des armes. De plus, les fautes, que l'on fait ailleurs, ſe peuvent quelquefois réparer; mais non pas celles que l'on fait à la Guerre, parceque la peine s'enſuit ſur le champ. Outre cela, rien ne rend les gens plus courageux, que de ſavoir comment il faut combattre, parceque perſonne ne craint de faire mettre en pratique une choſe où il s'eſt fort éxercé. Et c'eſt pour cela que les Anciens vouloient que leurs Sujets s'éxerçaſſent dans tous les éxer-

éxercices militaires. Pour cela, ils leur faiſoient darder des javelots contre ce pieu plus peſans que les véritables, parce qu'outre l'addreſſe qu'ils acquéroient en tirant ſouvent, cette peſanteur augmentoit la force de leurs bras, & les dénouoit mieux. Ils leur apprenoient encore à tirer de l'arc & de la fronde, & ſur tout cela ils avoient établi des maitres d'éxercice; enſorte que, quand il étoit queſtion d'aller à l'Armée, ils étoient déjà ſoldats, & de cœur, & d'addreſſe. Ils n'avoient donc plus rien à apprendre, qu'à marcher dans leurs rangs, & à les garder, ſoit dans la marche, ſoit dans le combat; ce qu'ils apprenoient aiſément en ſe mêlant avec ceux, qui, ayant plus de ſervice, ſavoient mieux ce qu'il faloit faire pour cela.

RUCELLAI. Quels éxercices leur feriez-vous faire à preſent?

COLONNE. Pluſieurs de ceux dont nous venons de parler, comme de les faire courir, de les faire lutter, de les faire ſauter, de les accoûtumer à la fatigue avec des armes plus peſantes que les ordinaires, de les faire tirer de l'arc & de l'arbalette. J'y joindrois le mouſquet, qui eſt une nouvelle inven-

vention, comme vous ſavez, & qui eſt néceſſaire, & j'accoûtumerois toute la jeuneſſe d'un Etat à de tels éxercices. Mais, je m'appliquerois bien davantage à celle dont j'aurois fait l'élite pour remplir les Milices d'ordonnance, & je leur ferois faire l'éxercice tous les jours de Fête. Je voudrois auſſi qu'ils appriſſent à nager, ce qui eſt une choſe fort utile; car, on ne trouve pas toûjours des ponts pour paſſer les Rivieres, & on n'a pas toûjours les batteaux néceſſaires pour le faire, enſorte que vos gens ne ſachant pas nager, votre Armée perd de grands avantages, & de belles occaſions de faire quelque grande expédition. C'eſt pour cela que les Romains vouloient que leur jeuneſſe s'éxerçât dans le Champ de Mars, parceque le Tibre étant proche, lorſqu'ils étoient las de s'éxercer ſur terre, ils ſe rafraichiſſoient dans l'eau, & par occaſion ils s'éxerçoient à la nage. Je ferois encore comme les Anciens en éxerçant la Cavalerie, ce qui eſt fort néceſſaire; car, outre qu'ils apprenoient à manier un cheval, cet éxercice les accoûtumoit encore à être maitres d'eux-mêmes quand ils étoient montez. C'eſt donc

pour

pour cela qu'ils avoient fait dreſſer des chevaux de bois, ſur leſquels ils ſe formoient, voltigeant deſſus armez & deſarmez, ſans avantage, & à toutes mains. Ainſi, au prémier ordre du Commandant, la Cavalerie étoit en un moment toute à pied, & à un autre ordre elle étoit auſſi-tôt remontée. Or, comme ces éxercices à pied & à cheval étoient aiſez alors, à preſent auſſi un Etat, qui voudroit les faire pratiquer aux jeunes gens d'entre ſes Sujets, en viendroit aiſément à bout, comme cela ſe voit par expérience en quelques Villes du Couchant, où on le pratique comme il ſuit. Ils mettent tous leurs habitans en pluſieurs Compagnies, & à chaque Compagnie ils donnent le nom de l'eſpece d'armes dont chacune ſe ſert à la Guerre; & parce qu'ils y employent des *piques*, des *halebardes*, des *arcs*, & des *mouſquets*, ils diſent, *les Compagnies de Piquiers, d'Halebardiers, de Mouſquetaires, & d'Archers.* Il faut donc que chaque habitant déclare dans quelle Compagnie il veut prendre parti. Mais, parceque tout le monde n'eſt pas capable de porter les armes, ſoit à cauſe de la vieilleſſe, ou de quelqu'autre raiſon, ils font, parmi cet enrol-

rollement général, une élite de chaque ſorte, qu'ils appellent des Jurez, qui, aux jours de Fête, ſont obligez de s'éxercer avec cette ſorte d'armes dont ils ont pris leur dénomination, ayant tous leurs lieux d'éxercice marquez par le Public, & ceux qui ſont de la même Compagnie, mais non pas des Jurez, contribuent de leurs bourſes pour les frais qu'il faut faire dans ces éxercices. Donc, ce que ces gens-là font ne pourroins-nous pas le faire auſſi? Mais, notre peu de prudence ne nous permet pas de prendre aucun bon parti. Ces éxercices étoient cauſe que les Anciens avoient de bonne Infanterie, & qu'aujourd'hui les Nations du côté du Couchant en ont de meilleure que nous, parceque les Anciens dreſſoient leurs gens chez eux comme les Républiques, ou dans les Armées comme les Empereurs, pour les raiſons que nous avons dites ci-deſſus. Mais, pour nous, nous ne voulons pas leur apprendre l'éxercice chez nous; & en campagne nous ne pouvons le faire, parceque, n'étant pas nos Sujets, nous ne pouvons pas leur faire faire d'autre éxercice, que celui qu'ils veulent bien faire eux-mêmes. Et tout ceci

ceci a été cauſe, qu'enfin, en négligeant les éxercices & les ordres mêmes, il eſt arrivé que les Etats, & ſur-tout ceux d'Italie, ſont tombez dans une ſi grande foibleſſe. Mais, revenons à nos Milices d'ordonnance; &, pourſuivant cette matiere des éxercices, je dis, que ce n'eſt pas aſſez, pour faire de bonnes Armées, d'avoir endurci les hommes, de les avoir rendu forts, adroits, & vites; il faut encore qu'ils apprennent à garder leurs rangs, à obéïr aux commandemens des Officiers, à ſuivre le Drapeau & le Tambour même, & ſurtout à faire bien tout cela, en faiſant ferme, en faiſant retraite, en marchant avant, & en combattant, & même juſques dans la marche ordinaire; parceque, ſans cette diſcipline très diligemment obſervée & pratiquée, une Armée ne peut pas être bonne: car, rien n'eſt ſi vrai, que les gens les plus braves, mais ſans regle & ſans diſcipline, ſont plus foibles que les timides qui ſont bien diſciplinez, parceque le bon ordre donne de la confiance; & la confuſion, au contraire, abbat le courage. Mais, afin que vous compreniez mieux ce que j'ai à dire ci-après, vous devez ſavoir, que chaque Na-

Nation, dans ſes Milices, a toûjours fait des Corps principaux, qui, quoiqu'ils leur ayent impoſé différens noms, étoient pourtant compoſez à peu près du même nombre, parceque preſque tous les ont formez de ſix à huit mille hommes; & c'eſt ce que les Romains appelloient *Légion*, les Grecs *Phalange*, les Gaulois d'un terme, qui en Latin revient à celui de *Caterve*, & les Suiſſes d'aujourd'hui, qui ſont les ſeuls qui ayent retenu quelque ombre de l'ancienne ordonnance, l'appellent en leur langue d'un terme, qui, dans le nôtre, revient à celui de *Régiment*. Il eſt vrai, qu'après cela ces Peuples l'ont partagé en pluſieurs troupes, propres aux deſſeins qu'ils avoient. Il me ſemble donc que nous devons former nôtre diſcours ſur ce terme, qui eſt plus connu *; enſuite, nous donnerons à ce Corps de Milice la meilleure forme que nous pourrons, ſuivant les meilleures diſpoſitions des Anciens & des Modernes. Et, parceque les Romains partageoient leur Légion, qui étoit compoſée de cinq à ſix mille hommes, en dix *Cohortes*, je veux auſſi que

* *Voyez les Remarques.*

que nous partagions nôtre Régiment (qui ſera compoſé de ſix mille hommes de pied) en dix Bataillons, de quatre cens cinquante hommes chacun, dont il y en aura quatre cens peſamment armez & cinquante armez à la légere. De ces quatre cens il y en aura trois cens avec l'épée & le bouclier, qu'on appellera *Ecuyers* *, ou *Gens de Bouclier*; & les cent autres porteront la pique, & ſeront appellez *Piquiers ordinaires*. Les gens légerement armez porteront des mouſquets, des arbalettes, des pertuiſannes, & des rondaches, & ils conſerveront leur ancien nom de *Vélites* †: par conſéquent, les dix Bataillons feront trois mille *Ecuyers*, mille *Piquiers ordinaires*, & cinq cens *Vélites* auſſi *ordinaires*; ce qui en tout fera quatre mille cinq cens. Mais, parceque nous avons dit que nous ferions nôtre Régiment de ſix mille hommes, il faut ajoûter à tout ceci mille *Piquiers extraordinaires*, & cinq cens *Vélites* auſſi *extraordinaires*: ainſi, toute mon Infanterie ſeroit compoſée moitié *de Gens à Bouclier*, ou *Ecuyers*, & moitié de Piquiers & autres Milices. A chaque

* *Voyez les Remarques.* † *Voyez les Remarques*

que Bataillon je donnerois un Commandant, quatre Capitaines, & cinquante *Caporaux* *; &, de plus, aux *Vélites ordinaires* je donnerois un Capitaine avec cinq Caporaux. Pour les mille *Piquiers extraordinaires*, j'établirois trois Commandans, dix Capitaines, & cent Caporaux; & aux *Vélites extraordinaires*, je leur donnerois deux Commandans, cinq Capitaines, & cinquante Caporaux. Enfin, par-deſſus tout cela, je mettrois un Chef Général de tout le Régiment. Je voudrois que chaque Commandant de Bataillon eût un Drapeau & la *Muſique militaire* †. Partant un Régiment ſeroit compoſé de dix Bataillons, de trois mille Ecuyers, de mille Piquiers ordinaires, d'autant d'extraordinaires, de cinq cens Vélites auſſi ordinaires, & de cinq cens autres extraordinaires: tout cela feroit vôtre nombre de ſix mille Fantaſſins, entre leſquels il y auroit ſix cens Caporaux, quinze Commandans, avec chacun ſon Drapeau & ſa *Muſique militaire*, ſoixante-cinq Capitaines, &, par-deſſus tout cela, le Colonel avec ſon Drapeau particulier & auſſi ſa Muſique.

* *Voyez les Remarques.* † *Voyez les Remarques.*

que. Je vous ai répété volontiers toute cette ordonnance, afin que vous ne confondiez rien quand je viendrai à vous enſeigner comment il faut ranger les Armées en bataille. Je dis donc, qu'un Prince, ou une République, devroient régler de cette maniere tous leurs Sujets, dont ils voudroient faire des Milices d'ordonnance, & faire autant de Régimens dans leur Païs qu'il s'en pourroit faire; &, après qu'on les auroit établis ſelon l'ordre ci-deſſus, voulant les former au commandement, il ſuffiroit de les éxercer Bataillon après Bataillon. Et encore que le nombre de chacun de ces Bataillons ne pût pas faire la figure d'une juſte Armée, chaque ſoldat, cependant, peut apprendre tout ce qui le regarde en ſon particulier, parceque dans les Armées il y a deux ordres à obſerver. L'un, ce que chaque ſoldat doit faire dans ſon Bataillon. Et l'autre, ce que chaque Bataillon doit faire quand il eſt en Corps d'Armée; & les gens, qui ſavent bien le prémier, obſervent aiſément le ſecond: mais, on ne peut jamais obſerver ce dernier ſans ſavoir l'autre. Chaque Bataillon donc, comme j'ai déjà dit, peut apprendre lui ſeul à garder

les

les rangs & les files dans toutes ſortes de mouvemens & de lieux; &, enſuite, il apprendroit à ſe ſerrer, à entendre & à bien diſcerner ce qu'on ſonne ſur le tambour, ou autre inſtrument; car, c'eſt par-là que ſe fait le commandement pendant que l'on eſt aux mains: de ſorte qu'il faut diſcerner par le tambour (comme ſur les Galeres par le ſiflet) ce qu'on doit éxécuter, ſoit que l'on commande de faire ferme, ou de marcher avant, ou arriere; de tourner à droite, ou à gauche. Ainſi, lorſqu'on ſait tenir les files de maniere qu'elles ne tombent point dans la confuſion, ni par le Terrein, ni par le mouvement; lorſqu'on entend bien les ordres du Commandant par le moyen du tambour, & lorſqu'on fait reprendre promptement ſon Poſte, ces gens-là peuvent enſuite facilement apprendre tout ce qu'ils ſont obligez de ſavoir, lorſqu'ils ſont enſemble en aſſez grande quantité pour une juſte Armée. Mais, parcequ'une pratique générale n'eſt nullement à mépriſer, on pourroit, en tems de Paix, aſſembler une ou deux fois par an tout le Régiment, & lui donner la figure d'une Armée, en lui faiſant faire l'éxercice quelques jours,

comme s'ils avoit à donner bataille, en mettant le front, les flancs, & le Corps de réſerve, chacun dans ſon Poſte. Or, parce qu'un Général met ſon Armée en bataille, ou ſelon l'ennemi qu'il voit, ou ſelon celûi qu'il ſoupçonne, il faut dreſſer une Armée, ſelon l'une & l'autre de ces vûës, enſorte qu'elle puiſſe marcher, & dans la marche même combattre en cas de beſoin, en montrant à vos ſoldats ce qu'ils auroient à faire en cas qu'ils fuſſent attaquez par tel ou tel côté. Mais, lorſqu'on leur apprend à livrer bataille à l'ennemi qu'ils voyent, il faut leur montrer comment le combat doit commencer; où ils doivent faire retraite, s'ils ſont repouſſez; qui ſont ceux qui doivent rentrer dans les Poſtes abandonnez; à quels ordres & quelles touches d'inſtrumens militaires cela ſe doit faire; à quelles voix ils ont à obéïr; en un mot, il faut les éxercer ſi bien aux batailles & aux attaques feintes, que cela leur faſſe naître l'envie de ſe trouver aux véritables. Car, ſi une Armée eſt remplie de courage, ce n'eſt pas parce qu'elle eſt remplie de gens déterminez; mais, parce qu'elle eſt bien diſciplinée & bien commandée; par-

parceque, ſi je ſuis des prémiers à combattre, & que je ſache où je dois faire retraite lorſque j'aurai du pire, & qui doit reprendre mon Poſte, je combattrai toûjours avec courage, ſentant le ſecours ſi près de moi; ſi je ſuis du ſecond rang des combattans, je ne perderai point la tramontane pour voir les prémiers repouſſez, parceque je m'y ſerai préparé, & je l'aurai même ſouhaitté, afin d'avoir la gloire de faire remporter la victoire à mon Prince, ſans que ceux-là y contribuent. Ces éxercices ſont d'une néceſſité abſolue lorſqu'on met ſur pied une Armée toute nouvelle, & ils ſont néceſſaires dans les vieilles Troupes; car, on voit, qu'encore que les Romains ſçuſſent l'éxercice dès leur enfance, cependant leurs Généraux, devant que de ſe préſenter à l'ennemi, le leur faiſoient continuellement répéter. Et Joſephe dit dans ſon Hiſtoire, *Que les continuels éxercices, qu'on faiſoit dans les Armées Romaines, rendoient utile dans la bataille, même cette racaille, qui ne ſuit le camp que pour gagner quelque choſe, parce qu'ils ſavoient tous garder leurs rangs, & combattre ſans les perdre.* Mais, pour les Armées compo-

ſées de nouvelles Levées, ſoit que vous les ayez miſes ſur pied pour combattre auſſi-tôt, ou que vous en faſſiez des Milices d'ordonnance pour l'occaſion, ſi elles ne ſont point dreſſées à ces éxercices-là, vous n'en ferez jamais rien, ſoit en vous ſervant des Bataillons ſéparez, ou de toute l'Armée en Corps; parceque, comme il eſt impoſſible de ſe paſſer de la connoiſſance de l'éxercice, il faut entretenir ceux qui le ſavent déjà, & prendre double peine pour l'enſeigner aux autres; ainſi qu'on voit, que pluſieurs excellens Généraux ſe ſont donnez des peines exceſſives, & pour l'un, & pour l'autre.

Rucellai. Il me ſemble que ce diſcours vous a un peu éloigné de vôtre matiere, parceque, n'ayant point encore declaré les moyens de diſcipliner les Bataillons, vous vous êtes mis à traiter des Armées entieres & des batailles.

Colonne. Vous dites vrai, & ce qui en eſt cauſe, c'eſt la forte paſſion que j'ai pour ces reglemens, & le chagrin que j'ai de voir qu'on ne les met pas en pratique; cependant, ne doutez pas que je ne retourne ſous mon drapeau. Comme je vous ai déja dit, le point le plus

plus important qu'on doit obſerver dans l'éxercice des Bataillons, c'eſt de leur faire bien garder leur files; &, pour bien faire cela, il faut les éxercer ſelon l'ordre qu'on appelle de *Limaçon.* Mais, parceque je vous ai dit, que chaque Bataillon doit être compoſé de quatre cens hommes peſamment armez, je m'arrêterai ſur ce nombre. Il faut donc les mettre en quatre-vingt files, de cinq à chaque file. Enſuite, ſoit que vous marchiez vite, ou doucement, il faut les lier enſemble, & les ſéparer: mais, pour bien faire comprendre comment cela ſe fait, il faudroit plûtôt le faire voir à l'œil que le dire. Cependant, cela n'eſt pas fort néceſſaire, parceque tous ceux, qui ont un peu d'expérience, ſavent comment cela ſe pratique; ce qui n'eſt bon à autre choſe, qu'a apprendre aux ſoldats à bien tenir les files. Mais, mettons enſemble un de ces Bataillons. Je dis qu'on leur donne trois formes principales. La prémiere & la meilleure eſt de le faire épaix, en lui donnant une forme qui faſſe la valeur de deux quarrez. La ſeconde eſt de faire le quarré avec le front cornu. La troiſieme eſt de le faire avec un vuide au mi-

lieu, qu'on appelle *Place*. Le moyen de l'aſſembler ſous la prémiere forme peut être de deux ſortes. L'une, c'eſt de faire doubler les rangs; c'eſt-à-dire, que le ſecond entre dans le prémier, le quatrieme dans le troiſieme; le ſixieme dans le cinquieme, & ainſi de ſuite, enſorte qu'au lieu de quatre-vingt files, à cinq ſoldats par file, elles ſoyent reduites à quarante, de dix hommes par file. Enſuite, il faut les doubler encore une fois de la même maniere, en mettant un rang dans l'autre; & ainſi vous avez vingt rangs à vingt hommes par file. Cela fait la valeur de deux quarrez à peu près, parcequ'encore qu'il y ait autant d'hommes d'un ſens que de l'autre, cependant, ils ſe touchent par les côtez: mais, de l'autre ſens, ils ſont éloignez l'un de l'autre de la longueur au moins de quatre pieds; deſorte que votre quarré eſt plus long de l'épaule au front, que d'un flanc à l'autre. Mais, parceque nous aurons ſouvent à parler du devant, du derriere, & des côtez, de ce Bataillon, & de toute l'Armée enſemble, ſouvenez-vous que quand je dirai la tête, ou le front, je voudrai dire la partie de devant;

vant; quand je dirai l'épaule, j'entendrai le derriere; & quand je dirai les flancs, ce ſont les côtez. Les cinquante ſoldats armez à la légere, ou les *Vélites ordinaires* du Bataillon, ne ſe mêlent point dans les autres rangs; mais, ils s'étendent ſur les ailes du Bataillon, quand il eſt rangé en bataille. L'autre maniere pour ranger ces Corps-là en bataille eſt la ſuivante; & comme elle eſt la meilleure, je veux vous repréſenter au juſte de quelle maniere on doit s'y conduire. Je croi que vous vous ſouvenez de combien d'hommes & de quels Officiers le Bataillon eſt compoſé, & quelle ſorte d'armes nous lui avons données. La forme donc qu'il doit avoir, étant rangé en bataille, eſt, comme je l'ai déjà dit, de vingt files, de vingt hommes chacune; c'eſt-à-dire, de cinq files de Piquiers à la tête, & quinze d'Ecuyers pour le reſte: deux Capitaines ſeront à la tête, & deux à la queuë; le Commandant avec ſon drapeau & ſes tambours ſera entre les cinq files de Piquiers & les quinze d'Eſcuyers; les Caporaux doivent être ſur les deux flancs, un à chaque file; enſorte que chacun ait ſes dix hommes à côté de lui; les Caporaux, qui

ſeront à gauche, auront leurs hommes à leur main droite, & ceux qui ſeront à droite les auront ſur leur gauche. Les cinquante Vélites ſeront ſur les flancs & à la queue de la bataille. Si vous voulez à preſent, que, l'Infanterie allant ſa marche ordinaire, le Bataillon ſe mette dans la forme que nous venons de voir, il faut faire ainſi: Ayant reduit les Fantaſſins en quatre-vingt files, comme nous avons dit ci-deſſus, à cinq pour file, & laiſſant les Vélites, ou à la tête, ou à la queue, mais hors des rangs, il faut commander à chaque Capitaine de ſe mettre à la tête de chaque Compagnie, ayant immédiatement derriere lui cinq files de Piquiers, & le reſte d'Ecuyers; que le Commandant, avec le drapeau & le tambour, ſoit dans l'eſpace qui eſt entre les Piquiers & les Ecuyers du ſecond Capitaine, & qu'ils occupent le Terrein de trois Ecuyers: des Caporaux, vingt demeureront ſur les flancs des files du prémier Capitaine à ſa main gauche, & les vingt autres ſur les flans des files du dernier Capitaine à ſa main droite. Remarquez qu'un Caporal, qui a la conduite des Piquiers, doit porter la pique; & ceux qui ont des

E-

Ecuyers à conduire doivent avoir les mêmes armes que les Ecuyers. Les files étant donc en cet ordre, & voulant dans la marche les mettre en bataille, pour faire face, il faut que vous ordonniez que le prémier Capitaine faſſe ferme avec ſes vingt files, & que le ſecond continue ſa marche, en tournant ſur la droite; qu'il aille ſur les flancs des vingt files qui ont fait ferme, juſqu'à ce qu'il ſe rencontre ſur la même ligne du prémier Capitaine, & alors il ſera ferme comme le prémier; que le troiſieme auſſi, continuant ſa marche, tourne de même ſur la droite des rangs qui ont fait ferme, & marche juſqu'à ce qu'il ſoit en même ligne que les deux autres Capitaines; que le quatrieme faſſe encore la même choſe, en tournant auſſi ſur la droite des autres rangs, juſqu'à ce qu'il arrive ſur la même ligne que les autres Capitaines, où il ſera ferme comme eux; & que tout auſſi-tôt les deux Capitaines des deux extrémitez de la face quittent la tête du Bataillon pour aller à la queue; & alors il ſera dans l'ordre de bataille que nous vous avons démontré n'agueres. Que les Vélites s'étendent ſur ſes flancs, comme nous avons fait

dans la prémiere maniere de ranger en bataille. Or, cette prémiere maniere s'appelle *Doubler les rangs en ligne droite*; & celle-ci s'appelle *Doubler les rangs par les flancs*. La prémiere maniere eſt la plus aiſée, la ſeconde eſt plus dans les regles, & plus à propos, & vous pouvez mieux l'accommoder ſelon votre intention. Car, dans la prémiere, il faut s'aſſujettir au nombre; cinq vous produiſant dix; dix produiſant vingt, vingt quarante: enſorte qu'en doublant en ligne droite, vous ne pouvez pas faire une face de quinze, ni de vingt-cinq, ni de trente, ni de trente-cinq, mais il faut aller comme le nombre vous mene. Cependant, il arrive tous les jours dans les factions particulieres, qu'il faudra faire une tête de ſix ou huit cens Fantaſſins; enſorte que, ſi vous doubliez les rangs en ligne droite, cela vous mettroit en confuſion: c'eſt pourquoi cette ſeconde ordonnance me plait plus que la prémiere, au défaut de laquelle on peut remédier par la pratique & l'éxercice de celle-ci. (*I. Figure.*)

Je vous recommande donc, comme une choſe qui importe plus que tout

E.

la Pa

tout le reſte, d'avoir des ſoldats qui ſachent prendre leurs rangs promptement, & il faut les tenir en ces Bataillons, les y éxercer, & les faire marcher vite, ſoit avant, ſoit arriere; les faire paſſer par des Lieux difficiles, ſans perdre rangs; car, les ſoldats, qui ſavent bien faire cela, ſont des Troupes expérimentées; & quoiqu'ils n'ayent jamais vû l'ennemi en face, ils peuvent paſſer pour être agguerries. Au contraire, ceux qui ne ſavent pas obſerver tous ces ordres paſſeront toûjours pour novices. C'eſt-là la maniere de mettre les ſoldats en Corps de bataille, quand ils ſont en marche par petites files: mais, lors qu'étant ainſi diſpoſez ils viennent à être rompus par quelque accident, ou par l'ennemi, ou par le mauvais Terrein, ſi l'on veut leur faire reprendre promptement leurs rangs, c'eſt-là où ſe trouve la difficulté, & ce qu'il y a de plus important, & où il faut bien poſſéder l'éxercice, & l'avoir bien des fois pratiqué; c'eſt auſſi à quoi les Anciens s'attachoient beaucoup. Pour cela il faut faire deux choſes. La prémiere, d'avoir chaque Bataillon rempli de marques pour ſe reconnoitre. L'autre,

tre, d'obſerver toûjours cet ordre, que les mêmes Fantaſſins ayent à prendre toûjours les mêmes rangs. Par éxemple, ſi un ſoldat a commencé d'être une fois dans la ſeconde file, qu'il continue toûjours d'y être, & non ſeulement dans la même file, mais encore dans le même Poſte qu'il a commencé d'occuper; & pour cela, comme je l'ai déjà dit, il faut beaucoup de marques particulieres. Prémierement, il faut que le Drapeau ſoit tellement contremarqué, qu'en convenant avec ceux des autres Bataillons pour le principal, il puiſſe pourtant être diſtingué d'avec eux par les ſoldats qui doivent le ſuivre. Secondement, que le Commandant & les Capitaines ayent des plumes au chapeau différentes de celles des autres, & aiſées à reconnoitre; &, ce qui eſt encore de plus grande conſéquence, il faut ordonner que les Caporaux ſoyent auſſi reconnoiſſables. C'eſt ce que les Anciens obſervoient avec tant d'éxactitude, que les ſoldats n'avoient rien autre choſe marqué ſur leur caſque, que leur nombre, s'appellant Prémier, Second, Troiſieme, &c. Mais, outre cela, ils avoient encore écrit ſur leur bouclier, non ſeulement la file,

le, mais auſſi le rang même, qu'ils devoient tenir dans cette file. Tous les ſoldats donc étant ainſi contremarquez, & accoûtumez à garder chacun ces rangs-là, il ne ſera pas difficile, étant rompus, de les rallier auſſi-tôt, parceque le Drapeau étant fixe en un même lieu, les Capitaines & les Caporaux peuvent à l'œil connoitre leur Poſte, & ceux de la gauche s'étant remis à gauche, & ceux de la droite à droite, dans les diſtances qu'ils ont accoûtumé d'avoir, les ſoldats auſſi, étant réglés par leurs contremarques, peuvent incontinent reprendre leurs Poſtes, a peu près de la même maniere que ſi vous défaites un tonneau, dont vous aurez marqué les douves, il vous ſera facile de le refaire, ce qui vous ſera fort difficile ſi vous ne les marquez pas. Ces choſes-là, avec un peu de ſoin & de pratique, ſe montrent aiſément, & s'apprennent de même; & étant une fois appriſes, elles s'oublient difficilement, parceque les jeunes ſoldats ſont conduits par les vieux; &, avec le tems, tout un Païs, en faiſant l'éxercice de cette façon, deviendroit adroit au métier de la Guerre. Il faut encore leur apprendre à tourner tout d'un

d'un tems, & à faire, quand il faudra, des flancs & de la queue la tête, & de la tête les flancs ou la queue. Rien n'eſt plus facile; car, chaque ſoldat n'a qu'à ſe tourner du côté qu'il eſt commandé, & là où ils font volte face, là eſt la tête. Il eſt vrai, que, quand ils tournent par les flancs, les rangs viennent à perdre leur proportion, parce qu'un homme a plus de largeur d'un côté à l'autre que d'épaiſſeur, ce qui produit un effet tout contraire à celui qui eſt ordinaire dans une ordonnance de bataille: ainſi, il faut que ce ſoit l'uſage & le jugement qui les rajuſte. Et ce n'eſt pas-là un grand deſordre, parceque les ſoldats y remédient fort bien d'eux-mêmes. Mais, ce qui eſt de plus grande importance, & où il faut une plus grande pratique, c'eſt quand un Corps de Bataille ſe veut tourner tout d'un coup, comme ſi ce n'étoit rien qu'un Corps ſolide. C'eſt ici qu'il faut avoir bien de l'uſage & du jugement, parceque, par éxemple, ſi vous le voulez tourner ſur la gauche, il faut que l'aile gauche ne faſſe pas le moindre mouvement, & ceux, qui ſont les plus proches de ceux qui font ferme, doivent marcher

cher ſi doucement, que ceux qui ſont à l'aile droite ne ſoyent obligez de courir, parce qu'autrement tout tomberoit dans la confuſion.

MAIS, parce qu'il arrive toûjours, lorſqu'un Armée eſt en marche pour aller d'un Lieu à l'autre, que les Corps, qui ne ſont pas de front, ſont obligez de combattre, non de front, mais de flanc ou de queue, enſorte qu'un Bataillon eſt obligé de faire en un inſtant, ou de la queue, ou du flanc, la tête; ſi vous voulez que ces Bataillons gardent l'ordonnance que nous avons marquée ci-deſſus, il faut placer les Piquiers du côté qui doit être la tête, & les Caporaux, les Capitaines, & le Commandant, chacun dans ſon Poſte, à la même proportion de la prémiere ordonnance. Or, pour faire cela, lorſque vous formez votre bataille, il faut faire vos quatre-vingt files, de cinq hommes chacune, mettre tous les Piquiers ſur les vingt prémieres files, & de leurs Caporaux vous en mettrez cinq à côté des cinq prémiers rangs, & les cinq autres à côté des cinq derniers; les autres ſoixante files, qui viennent enſuite, ſont toutes d'Ecuyers, qui ſont trois cens hommes.

Il faut donc que la prémiere & la derniere file de chaque Compagnie ſoyent compoſées de leurs Caporaux; le Commandant avec le drapeau & le tambour doit être au milieu de la prémiere Compagnie des Ecuyers, & les Capitaines rangez chacun à la tête de ſa Compagnie. Tout étant en telle ordonnance, ſi vous voulez que les Piquiers tournent ſur le flanc à gauche, il faut que vous doubliez les rangs dans chaque Compagnie du côté du flanc à droite, ſi vous voulez qu'ils viennent ſur la gauche. Ainſi, tout ce Corps de Bataille marche, ayant ſur un des flancs les Piquiers, & les Caporaux à la tête & à la queue, les Capitaines étant à la tête de leurs Compagnies, & le Commandant au milieu. C'eſt donc dans cette ordonnance que le Bataillon marche. Mais, lorſque l'ennemi paroit, & qu'on veut faire du flanc la tête, tout ce qui eſt néceſſaire, c'eſt de faire faire volte face à tous les ſoldats du côté où ſont les Piquiers, & alors tout le Corps tourne avec les files, & les Caporaux de la maniere qu'on a vû ci-deſſus, parceque chacun ſe trouve dans ſon Poſte, excepté les Capitaines, qui les re-

reprennent promptement & ſans peine.

MAIS, lorſque ce même Bataillon doit combattre de la queue, il faut mettre les files d'une telle ordonnance, que, lorſqu'on les mettra en bataille, les Piquiers ſe rencontrent à la queue; &, pour en venir à bout, il n'y a qu'à faire enſorte que chaque Compagnie ait cinq files de Piquiers en queue, au lieu de les avoir en tête, ſelon l'ordonnance ordinaire; &, pour le reſte, il faut obſerver le même ordre que j'ai déjà marqué.

RUCELLAI. Je me ſouviens bien que vous avez dit, que cette maniere d'éxercice eſt pour pouvoir reduire tous ces Bataillons en Corps d'Armée, & cette pratique ſert à pouvoir les mettre en ordonnance pour cela. Mais, ſi le cas arrivoit que ces quatre cens cinquante hommes euſſent à ſe battre étant ſéparez des autres Corps, comment les diſpoſeriez-vous?

COLONNE. Le Commandant doit, en tel cas, regarder où il doit placer les Piquiers, & les y placer; ce qu'il faut entièrement éxécuter comme cideſſus, parce qu'encore que ce ſoit la maniere qu'on obſerve pour donner bataille quand on eſt joint avec les autres

tres Corps, c'eſt cependant auſſi une regle qui s'obſerve dans toutes les rencontres où il en faut venir aux mains. Mais, lorſque je vous montrerai les deux autres moyens que j'ai propoſez pour faire l'ordonnance d'un Bataillon, je ſatisferai encore mieux à vôtre queſtion, parceque ces moyens ne ſe pratiquent jamais; ou, s'ils ſe pratiquent, c'eſt quand un Bataillon eſt ſeul. (*II. Figure.*)

A PRESENT, pour ſe mettre en bataille avec deux ailes, il faut former vos quatre-vingt files de cinq hommes chacune; mettre au milieu un Capitaine, &, après lui, vingt-cinq files, qui ſoyent de deux Piquiers ſur la gauche, & de trois Ecuyers ſur la droite; &, après les cinq prémieres, vous mettrez ſur les vingt autres vingt Caporaux, tous poſtez entre les Piquiers & les Ecuyers, excepté ceux des Caporaux qui portent la pique, qu'on peut poſter avec les Piquiers. Après ces vingt-cinq files miſes en telle ordonnance il faut poſter un autre Capitaine, qui aura derriere lui quinze files d'Ecuyers. Entre ceux-ci ſera le Commandant, entre ſon drapeau & ſon tambour, qui aura encore derriere lui

118
tres
une
ren
ma
trei
pro
Bat
vôt
ne
pra
eſt

bat
vos
me
Ca
file
la
dro
vo
Ca
qui
de
qu
Ap
le

lui quinze autres files d'Ecuyers. Après le Commandant vous poſterez le troiſieme Capitaine, qui doit avoir derriere lui vingt-cinq files, dans chacune deſquelles il y aura trois Ecuyers ſur la gauche, & deux Piquiers ſur la droite; & à la queue des cinq prémieres files, poſtez ſur les vingt autres, vingt Caporaux, qui ſeront entre les Piquiers & les Ecuyers. Après ces files vous placerez le dernier Capitaine. Si donc vous voulez mettre en Corps de Bataille, qui ait deux ailes, toutes ces files ainſi diſpoſées, il faut que le prémier Capitaine avec ſes vingt-cinq files faſſe ferme. Enſuite, il faut que le ſecond Capitaine avec ſes quinze files d'Ecuyers ſe mette en mouvement, en tournant ſur la droite des vingt-cinq prémieres files, & qu'il marche juſqu'à ce qu'il arrive à la hauteur des quinze, & que-là il faſſe halte. Après cela, le Commandant, avec les quinze files d'Ecuyers qu'il a en queue, doit, en tournant ſur la droite des quinze files qui viennent de marcher, marcher auſſi lui, juſqu'à ce qu'il ſoit venu à leur tête, où il doit faire halte. Enfin, que le troiſieme Capitaine, avec ſes vingt-cinq files, & le quatrieme Capitai-

pitaine, qui étoit à leur queue, marche auſſi en tournant à droite en flanc des quinze files d'Ecuyers, qui ont marché les derniers; &, ſans faire halte à leur tête, qu'il marche juſqu'à ce que les dernieres files de ſes vingt-cinq, ſoyent en même ligne que les dernieres de ces quinze-là. Quand cela ſera fait, que le Capitaine, qui étoit à la tête des quinze prémieres files d'Ecuyers, quitte ſon Poſte, & s'en aille à la queue de l'angle à gauche. Ainſi, on aura un Corps de Bataille de vingt-cinq files fermés, à vingt Fantaſſins par file, avec deux ailes aux deux angles de la face, & chacune de ces ailes aura dix files, de cinq hommes chacune; & il reſtera entre les deux ailes un eſpace aſſez grand, pour que dix hommes de front y puiſſent tourner. A chaque angle de la queue du Bataillon il y aura encore un Capitaine. Il y aura auſſi deux files de Piquiers, & vingt Caporaux à chaque flanc. Ces deux ailes ſervent à tenir au milieu l'Artillerie, quand on en a, le bagage & les fourgons. Il faut que les Vélites ſoyent ſur les flancs à couvert des Piquiers. Mais, ſi vous voulez de cet eſpace faire une place

dans

dans le Bataillon, prenez trois files des quinze, qui ont vingt hommes par file, & les poſtez entre les angles des deux ailes, qui par-là deviendront les flancs de la place dont ils étoient avant cela les ailes. C'eſt dans cette place où ſe poſte le Commandant & la Banniere, avec l'équipage & les fourgons; mais non pas l'Artillerie, qu'on place, ou en tête, ou en flanc. Ce ſont-là les manieres d'ordonner un Bataillon, quand il a à paſſer ſeul dans des Lieux ſuſpects. Cependant, il eſt mieux de n'avoir, ni place, ni ailes, à moins que ce ne ſoit pour mettre à couvert ceux qui ne ſont pas en état de combattre. Les Suiſſes donnent encore pluſieurs formes à leurs Bataillons, entre leſquelles il y en a une en forme de croix, parce qu'ils tiennent leurs mouſquetaires à couvert du choc des ennemis dans les eſpaces que forment les bras de la croix. Mais, parceque ces ordonnances-là ſont bonnes pour combattre ſéparément, & que mon intention eſt de vous faire voir comment pluſieurs Corps enſemble combattent l'ennemi, je ne veux pas me donner la peine de vous en faire une démonſtration éxacte.

RUCELLAI. Il me ſemble avoir aſſez bien compris la méthode qu'on doit tenir pour éxercer les gens dans ces Bataillons; mais, ſi je m'en ſouviens bien, vous avez dit, qu'outre les dix Bataillons vous ajoûtiez au Régiment mille Piquiers extraordinaires, & cinq cens Vélites auſſi extraordinaires. Ne voudriez-vous pas auſſi faire faire l'éxercice à ceux-ci? (*III. Figure.*)

COLONNE. Sans doute, & avec un ſoin extrême; & pour ces Piquiers-là, je les éxercerois au moins par chaque Drapeau, dans la même ordonnance que les Bataillons, comme les autres Piquiers, parceque je prétendrois m'en ſervir plus que des Bataillons mêmes dans toutes les fonctions extraordinaires, comme à faire eſcorte, à faire pillage, & choſes ſemblables. Mais, pour les Vélites, je les éxercerois chez eux, ſans les mettre en Corps, parceque leur fonction étant de combattre ſéparez, il n'eſt pas néceſſaire qu'ils ayent aucun rapport avec les autres dans leurs éxercices. Il faut donc, comme je vous l'ai dit, & comme il me ſemble le devoir répéter; il faut, dis-je, éxercer ces gens dans les Bataillons, enſorte qu'ils ſachent garder

der leurs rangs, connoitre leurs Poſtes, ſe rallier promptement, ſi l'ennemi, ou le Terrein, les met en deſordre: car, quand on ſait bien faire tout cela, on apprend aiſément quel Poſte doit tenir un Bataillon, & ce qu'il doit faire quand il eſt en Corps d'Armée. Et toutes les fois qu'un Prince, ou une République, prendra la peine d'établir ces ordres & ces éxercices avec ſoin, ils s'appercevront bien-tôt qu'il y aura de bonnes Troupes dans leurs Païs, qu'ils ſeront plus puiſſans que leurs voiſins, & en état de donner, & non de recevoir, la loi des autres hommes. Mais, comme je vous ai dit, le peu d'ordre, dans lequel on vit, fait qu'on néglige cela; & c'eſt pour cette raiſon que nos Armées ſont ſi peu de choſe; car, quand même on auroit eu un Chef expérimenté, ou des ſoldats naturellement braves, ils ne pourroient pas y remédier.

RUCELLAI. Combien de fourgons donneriez-vous à chaque Bataillon?

COLONNE. Avant que d'en marquer le nombre, je vous dirai, que je ne voudrois pas qu'aucun Capitaine, ni Subalterne, montât à cheval; & ſi le Commandant vouloit y aller, je voudrois

drois qu'il montât un mulet, & non pas un cheval. Pour lui, je lui accorderois deux fourgons, à chaque Capitaine un, & à trois Subalternes j'en accorderois deux, parce qu'à chaque logement nous en mettons trois enſemble, comme nous dirons tantôt. Ainſi, chaque Bataillon aura trente-ſix fourgons, qui devroient porter les tentes, les utenſiles de cuiſine, les coignées, les pics pour faire les logemens, enſuite, tout ce qu'on pourroit y mettre commodément.

RUCELLAI. Je croi bien que les Officiers que vous établiſſez dans chaque Bataillon ſont à peu près néceſſaires: mais, ne ſeroit-il point à craindre que la quantité n'apportât de la confuſion?

COLONNE. Cela arriveroit s'ils n'étoient pas ſoûmis à un ſeul; mais, y étant ſoumis, ils apportent l'ordre, & l'on ne pourroit pas conduire le Bataillon ſans cela; car, une muraille qui panche de tous côtez a plus beſoin de pluſieurs petits appuis, que d'un petit nombre de gros, parceque la force de l'un ne peut pas remédier à un endroit éloigné. C'eſt pour cela qu'il eſt néceſſaire dans une Armée, en-

entre chaque dixaine de ſoldats, qu'il y en ait un de plus de force, de plus de courage, ou, au moins, de plus d'autorité, que les autres, qui, de cœur, de paroles, & d'éxemple, tienne les autres dans le devoir, & diſpoſez à combattre. Mais, pour montrer que tout ce que j'ai dit eſt néceſſaire dans un Armée, comme les Officiers, les Drapeaux, & les Tambours, c'eſt que nous avons tout cela dans les nôtres, mais pas un ne fait ſon devoir. Prémierement, les Caporaux, afin qu'ils faſſent le dû de leur charge, il faut, comme j'ai dit, qu'ils ſoyent à côté de leurs ſoldats, qu'ils logent avec eux, qu'ils aillent en faction, qu'ils ſe tiennent dans les files avec eux, parceque, lorſqu'ils ſont dans leurs Poſtes, ils ſervent de regle pour tenir les lignes droites. Ainſi, il eſt impoſſible, qu'étant rompues elles ne ſe rallient auſſi-tôt. Mais, nous ne nous en ſervons aujourd'hui que pour leur donner plus de paye qu'aux autres, & à leur faire faire quelque faction différente. C'eſt la même choſe des Enſeignes, parce qu'on les tient plûtôt pour la belle apparence, que pour aucun uſage militaire. Mais, les

Anciens s'en ſervoient comme de guides & pour être en état de ſervir aux ſoldats a ſe rallier, parceque l'Enſeigne faiſant ferme, chacun ſavoit le Poſte qu'il occupoit auprès de lui, & il y retournoit toûjours. On ſavoit encore ſi on avoit à faire un mouvement, ou à faire ferme, ſelon qu'on voyoit l'Enſeigne être en mouvement, ou être fixe. Il eſt donc néceſſaire que dans une Armée il y ait pluſieurs Corps, & que chaque Corps ait ſon Drapeau, parcequ'avec cela il a aſſez d'ame, &, par conſéquent, aſſez de vie. Ainſi, les Fantaſſins doivent ſuivre les mouvemens de l'Enſeigne, & l'Enſeigne celui du tambour: car, quand il bat juſte, il commande à l'Armée, laquelle marchant dans cette cadence, tous marchent également, &, par conſéquent, tous gardent leurs rangs. C'eſt pour cela que les Anciens avoient des *flutes*, des *fifres*, & autres eſpeces de muſique militaire parfaitement réglée; parceque, comme celui qui danſe marche ſelon les tons des inſtrumens, ce qui l'empêche de faire de faux pas, ainſi une Armée ne perd jamais ſes rangs, quand elle fait les mouvemens du tambour. C'eſt auſſi

pour

pour cela qu'ils varioient les tons, ſelon qu'ils vouloient animer, appaiſer, ou arrêter, le courage de leurs gens. Et comme les ſons étoient différens, ils leur donnoient auſſi différens noms. *Le Son Dorique* faiſoit naître la *fermeté*; le *Frigien*, la *furie:* d'où l'on dit, qu'Aléxandre étant à table, & entendant battre la *Frigienne*, il ſe ſentit ſi animé, qu'il mit les armes à la main. Il faudroit tâcher de retrouver toutes ces manieres-là; &, s'il étoit trop difficile, il ne faudroit pas au moins oublier ces ſons, qui apprendroient au ſoldat à obéïr. Chacun les peut varier & accommoder à ſon goût, pourvû qu'il forme l'oreille de ſes ſoldats à les diſtinguer. Mais, aujourd'hui, tout ce qu'on retire de ces ſons militaires, ce n'eſt rien que le bruits des fanfares.

RUCELLAI. Je voudrois ſçavoir de vous, ſi jamais vous y avez fait réfléxion, d'où vient une ſi grande lâcheté, un ſi grand deſordre, & une ſi grande négligence de l'éxercice dans ces tems-ici?

COLONNE. Je vous dirai volontiers ce que j'en penſe. Vous ſçavez qu'il y a eu d'excellens Guerriers, & en

grande quantité, en Europe; peu en Afrique; encore moins en Aſie. Cela vient de ce que ces deux dernieres parties du Monde ont été ſous une ou ſous deux Monarchies, & ont eu peu de Républiques. Mais, l'Europe n'a eu que quelques Monarchies, & beaucoup de Républiques. Or, les hommes ne deviennent habiles gens, & ne montrent leur valeur, que ſelon qu'ils ſont employez & animez par leur Prince, ou par leur République. Il faut donc que-là où il y a pluſieurs Puiſſances, il y naiſſe pluſieurs Grands Hommes, & où il y en a peu, qu'il s'y produiſe auſſi peu de braves gens. Dans l'Aſie vous avez *Ninus*, *Cyrus*, *Artaxerxes*, *Mithridate*, & peu d'autres qui leur tiennent compagnie. En Afrique, ſans parler des *Antiquitez Egyptiennes*, vous avez *Maſſiniſſe*, *Jugurta*, & les autres Généraux, produits par la République de Carthage; mais, qui ſont en fort petit nombre, eu égard à ceux de l'Europe: car, en Europe, il y a eu une infinité de Grands Hommes, dont le nombre ſeroit encore plus grand, ſi l'injure des tems n'en avoit point enſéveli pluſieurs dans l'oubli, parceque dans les Païs, où

où il y a eu plus d'Etats pour élever le mérite, ſoit par néceſſité, ou par quelque autre motif, là il s'eſt trouvé plus d'habiles gens. Il eſt donc ſorti peu d'Hommes diſtinguez d'Aſie, parceque ce Païs étant ſoûmis à un ſeul Empire, qui, la pluſpart du tems, à cauſe de ſon étendue, croupiſſoit tout-à-fait dans l'oiſiveté, il ne pouvoit s'y former des gens propres pour les grandes actions. Dans l'Afrique il eſt arrivé la même choſe, mais il y en a eu pourtant un peu plus, à cauſe de la République de Carthage; car, les Républiques produiſent plus de Grands Hommes, que les Monarchies, parceque chez elles le plus ſouvent on reconnoit le mérite; mais, dans les Monarchies, on le craint: d'où il arrive, que dans un République on éleve les Grands Hommes, & dans les Monarchies on s'en défait. En conſidérant donc l'Europe, on verra qu'elle a été remplie de Républiques & de Monarchies, leſquelles, étant en jalouſie les unes des autres, étoient obligées de ſe tenir ſur leurs gardes, & de faire cas de cette ſorte de gens qui excelloient le plus pour la Guerre. Car, en Gréce, outre le Royaume de Macédoine,

il y avoit pluſieurs Républiques, qui toutes produiſirent de très Grands Hommes. Dans l'Italie il y avoit *les Romains*, *les Samnites*, *les Toſcans*, & *la Gaule Ciſalpine*. La France & l'Allemagne étoient pleines de Républiques & de Princes. L'Eſpagne de même. Et quoiqu'en comparaiſon des Romains on ne voye pas qu'il y ait eu dans ces trois Païs-là beaucoup de gens illuſtres, cela vient de la malice des Auteurs, qui ſuivent la fortune, & ſouvent il leur ſuffit d'honorer les vainqueurs. Mais, il n'y a point de raiſon de dire, que, parmi les Samnites & les Toſcans, qui eurent la Guerre cent-cinquante ans avec les Romains devant que d'être vaincus, il n'y ait pas eu un grand nombre de braves gens. Il en eſt de même de la France & de l'Eſpagne. Mais, les belles qualitez que les Hiſtoriens ne louent point dans les Particuliers, ils les louent fort dans les Peuples entiers, lorſqu'ils élevent juſqu'aux Cieux l'opiniâtreté avec laquelle ils défendoient leur liberté. Puis donc qu'il eſt vrai, que là où il y a plus de Puiſſances, il s'y produit auſſi plus de Grands Hommes, il s'enſuit de néceſſité, que quand ces Etats viennent

à s'abolir, le mérite vient incontinent à s'y éteindre auſſi, les occaſions qui font les Grands Hommes étant moins fréquentes. C'eſt ce qui a été cauſe que, l'Empire Romain s'étant accrû, & ayant aboli toutes les Républiques & les autres Etats d'Europe & d'Afrique, & grande partie de ceux d'Aſie, il n'eſt plus reſté de porte ouverte à la vertu, que Rome ſeule. D'où il s'enſuivit, que les Grands Hommes commencérent à être rares en Europe, comme en Aſie, & le mérite vint enſuite dans une grande décadence, parce qu'étant enfermé dans l'enceinte de Rome, lorſqu'elle vint à ſe corrompre, tout le Monde tomba auſſi dans la corruption: deſorte que les Scythes n'eurent pas de peine à venir ravager cet Empire, qui, ayant éteint la vertu de tous les autres, n'eût pas la force de conſerver la ſienne. Enſuite, quoique cet Empire ſe vit démembré en pluſieurs morceaux par l'inondation de ces Barbares, la vaillance pourtant ne s'y renouvella pas, tant parce qu'on eſt longtems à reprendre les ordres, lorſqu'on eſt dans la confuſion, que parceque la maniere de vivre d'aujourd'hui, fondée ſur la Religion Chrétien-

ne, n'oblige pas les gens à se défendre comme on faisoit autrefois : car, on doit les vaincus, ou on les faisoit esclaves pour toujours ; ce qui rendoit leur vie misérable. Les Païs conquis étoient désolez, ou les habitans en étoient chassez, dépouillez de leurs biens, & envoyez vagabonds par le Monde ; ensorte qu'un Peuple surmonté en Guerre avoit à souffrir les dernières misères. Cette terreur faisant une forte impression sur l'esprit des gens, cela les rendoit très vigilans dans tous les exercices de la Guerre, & leur faisoit beaucoup respecter ceux qui y excelloient. Mais, aujourd'hui, cette terreur est presque dissipée : car, de vingt à peine en fue-t-on un, & aucun ne garde longtems la prison, parce-qu'on les délivre aisément. On ne détruit plus les Villes qui se revoltent ; on laisse les gens dans leurs biens, & le plus grand mal qu'ils ont à craindre, c'est une contribution : tellement qu'on ne veut plus se soûmettre aux ordres de la Guerre, ni en souffrir toutes les fatigues, pour éviter un péril qui n'épouvante pas beaucoup. De plus, ces Provinces d'Europe sont assujetties à un petit nombre de Souverains,

en

eu égard au tems paſſé. Car, toute la France eſt ſoûmiſe à un ſeul Roi; toute l'Eſpagne à un autre; l'Italie n'eſt pas fort partagée; deſorte que les petits Etats ſe défendent en s'appuyant ſur le plus fort, & les grands Etats ne craignent pas une derniere déſolation, par les raiſons que nous avons dites.

RUCELLAI. On a pourtant vû depuis vingt-cinq ans beaucoup de Lieux ſaccagez, & des Royaumes perdus; & cet éxemple devroit bien apprendre aux autres à vivre, & à remetre un peu ſur pied les anciens reglemens.

COLONNE. Ce que vous dites eſt vrai; mais, ſi vous remarquez bien quels Lieux ont été ſaccagez, vous verrez que ce ne ſont pas les principales Villes des Etats, mais plûtôt les dépendances: ainſi, l'on voit que Tortone fut ſaccagée, & non pas Milan; Capoue, & non pas Naples; Breſce, & non pas Veniſe; Ravenne, & non pas Rome. Ces éxemples-là ne font point changer les meſures de ceux qui ont l'autorité en main; au contraire, cela les affermit dans leur opinion, parce qu'ils eſperent ſe dédommager par les contributions qu'ils feront payer

aux autres: & c'eſt pour cela qu'ils ne veulent point ſe ſoûmettre à la peine de faire faire les éxercices militaires, qui leur ſemblent, d'un côté, peu néceſſaires, &, de l'autre, un embarras qu'ils n'entendent pas. Les autres, qui ſont dans la dépendance, & à qui de ſi terribles éxemples devroient faire peur, n'ont pas le pouvoir d'y remédier. A l'égard des Princes qui ont perdu leur Etat, il n'eſt plus tems de penſer aux moyens de le conſerver; & ceux, qui en ſont encore les maitres, ſavent, & ne ſont pas, parce qu'ils veulent, ſans ſe donner aucune peine, dépendre de la fortune, & non pas de leur valeur; car, ils voyent, qu'y ayant peu de mérite dans le monde, c'eſt la fortune qui gouverne tout; deſorte qu'ils veulent en dépendre, & non pas qu'elle dépende d'eux. Mais, pour vous montrer que tout ce que je vous ai dit eſt vrai, regardez l'Allemagne, qui, pour être remplie de différens Etats, eſt en poſſeſſion de beaucoup de valeur; & tout ce qu'on a de bon dans la Milice aujourd'hui vient de l'éxemple de ces Peuples, qui étant tous jaloux de leurs Etats, ils ſe précautionnent contre l'eſclavage, qu'on n'ap-

n'appréhende pas aſſez ailleurs; ils ſe maintennent libres, & ils ſe font reſpecter. Or, cela doit ſuffire, ſelon mon ſens, pour faire voir la cauſe de la lâcheté d'aujourd'hui. Je ne ſçai pas ſi vous êtes de mon ſentiment, ou ſi vous avez quelque doute ſur tout ce diſcours.

RUCELLAI. Aucun. Au contraire, j'entens parfaitement bien tout cela. Je ſouhaitte ſeulement, qu'en reprenant notre principal ſujet, vous me diſiez comment vous diſpoſeriez la Cavalerie avec ces Bataillons; combien vous en mettriez ſur pied; quels Officiers, & quelles armes vous leur donneriez.

COLONNE. Croyez-vous que je les aye laiſſez-là? Cependant, je vous en parlerai peu, pour deux raiſons. La prémiere, c'eſt que la force d'une Armée eſt dans l'Infanterie: la ſeconde, c'eſt que cette partie de la Milice n'eſt pas gâtée comme l'autre; car, ſi elle n'eſt pas plus forte que celle des Anciens, elle va du moins au pair. J'ai pourtant parlé ci-devant des moyens de lui faire faire l'éxercice: mais, pour ce qui regarde les armes, je n'en voudrois point d'autres, que celles

les qu'on a aujourd'hui, tant dans la Cavalerie Légere, que dans les Gendarmes. Je voudrois pourtant que les Chevaux Légers fuſſent tous Arbalettiers, avec quelques Mouſquetons entr'eux: car, quoique ces armes ſoyent preſque inutiles dans toutes les autres expéditions militaires, elles ſont fort néceſſaires ici pour épouvanter les Païſans, & les chaſſer d'un Paſſage qu'ils garderoient; car, un Mouſquetaire leur fera plus de peur que vingt autres ſoldats. A l'égard du nombre, puiſque nous avons pris à tâche d'imiter la Milice Romaine, je ne voudrois pour chaque *Régiment* *, que trois cens Chevaux, dont il faudroit qu'il y eût cent cinquante Gendarmes, & cent cinquante Chevaux Légers; & à chaque ſorte de Cavalerie je donnerois un Chef, faiſant enſuite entr'eux quinze Dixeniers par chaque Troupe, en donnant à chacune un Guidon & un Trompette. Je voudrois que chaque dixaine de Gendarmes eût cinq fourgons, & que chaque dixaine de Chevaux Légers n'en eût que deux, qui, comme ceux des Fantaſſins, ſerviſſent à tranſ-

* *Ce Terme eſt expliqué dans les Remarques.*

tranſporter les tentes, les utenſiles de cuiſine, les haches, & les pics; &, en cas qu'il y eût de la place de reſte, on y mettroit encore leur bagage. Ne vous imaginez pas que tout cet équipage ſoit un deſordre; car, cela ne ſe peut autrement, les Gendarmes ayant chacun quatre chevaux pour leur ſervice. Il eſt vrai, que c'eſt un abus, puiſque nous voyons en Allemagne un Gendarme marcher ſeul, n'ayant que ſon cheval, & vingt n'avoir qu'un ſeul fourgon, qui traine après eux ce dont ils ont beſoin. Les Cavaliers Romains en uſoient de même. Il eſt vrai que les Fantaſſins, qu'on appelloit *Triaires*, logeoient auprès d'eux, & étoient obligez de panſer & de gouverner leurs chevaux; ce que nous pourrions aiſément imiter, comme je ferai voir en parlant des logemens. Ce que les Romains donc faiſoient, & ce que font encore les Allemans, nous pouvons le faire auſſi, & même c'eſt un défaut de ne le pas faire. Cette Cavalerie ainſi établie ſe pourroit auſſi mettre en Eſcadrons dans le tems qu'on éxerceroit les Bataillons, & leur faire faire quelque ſorte d'attaque, plûtôt pour apprendre à ſe connoitre les uns les

les autres, que pour aucune néceſſité. Mais, en voici aſſez pour l'heure; il faut à preſent former une Armée pour pouvoir livrer bataille, & pouvoir ſe promettre la victoire, qui eſt la fin de ceux qui établiſſent des Milices, & qui apportent tant de ſoin à les mettre en bon état.

Fin du ſecond Livre.

DE L'ART DE LA GUERRE.

LIVRE TROISIEME.

RUCELLAI. Puiſque nous changeons de diſcours, je prétens que nous changions auſſi de faiſeurs d'objections & de demandes; car, je ne voudrois pas paſſer pour préſomptueux, défaut que j'ai toûjours blâmé chez les autres. C'eſt pourquoi je me démets de cette charge entre les mains de celui de ces Meſſieurs qui voudra l'accepter.

ZANOBE. Nous étions très contens que vous continuaſſiez; mais, puiſ-

puiſque vous ne le voulez plus, nommez au moins votre ſucceſſeur.

RUCELLAI. Je donne cette commiſſion au Seigneur Colonne lui-même.

COLONNE. Je l'accepte volontiers, & j'ordonne que nous ſuivions la coûtume de Veniſe, que le plus jeune parle le prémier, parceque c'eſt ici l'éxercice de la jeuneſſe. Je me perſuade qu'elle eſt auſſi propre à en bien parler, comme elle eſt prompte à en bien faire les éxécutions.

RUCELLAI. C'eſt donc votre tour, Seigneur Alemanni. Et comme je ſuis fort aiſe qu'il ſoit mon ſucceſſeur, je croi, Meſſieurs, que vous en ſerez auſſi fort contens. Mais, ne perdons point de tems, je vous prie, & retournons à notre ſujet.

COLONNE. Je ſuis aſſeuré, que qui voudroit faire voir la meilleure ordonnance d'une Armée pour donner bataille, il faudroit rapporter comment les Grecs & les Romains diſpoſoient leurs Troupes dans les Armées. Néanmoins, comme vous pouvez vous-mêmes vous en éclaircir chez les Auteurs, je paſſerai par-deſſus beaucoup de choſes, & je ne parlerai que de ce qu'il me ſemblera

blera qu'on doit imiter, pour donner quelque ſorte de perfection à nôtre Milice: ce qui fera, que, ſans perdre de tems, je montrerai comment une Armée peut être miſe en ordonnance pour une bataille; ce qu'elle aura à faire dans un véritable combat; & comment on la doit éxercer dans un combat ſimulé. Le plus grand défaut où tombent ceux qui mettent une Armée en bataille pour en venir aux mains, c'eſt de ne lui donner qu'une tête, de la mettre en état de ne donner qu'un choc, & de dépendre du prémier caprice de la fortune. Ce défaut vient de ne pratiquer plus la méthode des Anciens, qui conſiſtoit à faire rentrer un Bataillon dans un autre, parceque, ſans cela, on ne peut, ni ſecourir les prémiers, ni les défendre, ni prendre leur Place dans le combat; ce que les Romains faiſoient parfaitement bien. Pour donc vous enſeigner cette méthode, je vous dirai comment les Romains partageoient leurs Légions en trois. Les prémiers étoient des *gens de javelot*, qu'on mettoit à la tête de l'Armée, dans des rangs fort ſerrez & fermes; ceux qui ſuivoient, & qu'on appelloit *Princes*, étoient arrangez

gez plus largement; & les derniers de tous, qu'on appelloit *Triaires*, tenoient leurs rangs ſi ouverts, qu'en cas de beſoin ils pouvoient recevoir au milieu d'eux, & les *gens de javelot*, & les *Princes*. Outre ces trois ſortes de gens, ils avoient des Frondeurs, des Arbalettiers, & autres, armez à la légere, qui n'entroient point dans les rangs de ceux-ci, mais ils étoient poſtez à la tête de l'Armée, entre l'Infanterie & la Cavalerie. C'étoit donc ces gens armez à la légere qui attachoient le combat; &, s'ils avoient l'avantage, (ce qui arrivoit rarement) ils pouſſoient leur pointe; s'ils avoient du pire, ils faiſoient retraite ſur les flancs de l'Armée, ou dans des eſpaces ordonnez pour cela, où ils ſe mettoient avec les valets & autres non-combattans de l'Armée. Après cette retraite, les *gens de javelot* venoient aux mains, qui, s'ils ſe voyoient les moins forts, ſe retiroient doucement dans les rangs des *Princes*, & s'étant tous ralliez, ils recommençoient le combat. Si ceux-ci, quoique joints enſemble, venoient encore à être forcez, ils ſe retiroient dans les rangs des *Triaires*, & faiſant les uns & les autres un gros Corps,

ils

ils recommençoient encore le combat, dans lequel, s'ils étoient vaincus, il n'y avoit plus de reſſource; car, il n'y avoit plus dequoi remplacer & rafraichir les Troupes qui avoient eu du pire. La Cavalerie étoit ſur les angles de l'Armée en forme d'ailes, & tantôt ils combattoient contre la Cavalerie ennemie, tantôt ils ſecouroient l'Infanterie, ſelon le beſoin. Cette maniere de ſe rafraichir trois fois eſt preſque invincible, parce qu'il faut que la fortune vous abandonne trois fois, & que l'ennemi ait aſſez de bravoure pour pouvoir vous vaincre autant de fois. Les Grecs n'avoient pas dans leurs *Phalanges* cette maniere de les rafraichir, & bien qu'ils y euſſent beaucoup d'Officiers & de très bons ordres, néanmoins ils ne faiſoient de ces *Phalanges* qu'un Corps, ou une Tête. La méthode qu'ils avoient pour ſubvenir les uns aux autres n'étoit pas comme celle des Romains, faiſant r'entrer un rang dans l'autre, mais de faire r'entrer un homme en la place de l'autre; ce qu'ils éxécutoient ainſi. Quand leur Phalange étoit ordonnée en files, que nous poſerons de cinquante hommes chacune, ils venoient de la tête de cette Pha-

Phalange attaquer l'ennemi avec toutes leurs files, dont les ſix prémieres pouvoient combattre, parceque leurs piques étoient ſi longues, que le fer des piques de la ſixieme file alloit juſqu'au-delà de la prémiere. Pendant le combat donc, ſi dans la prémiere file quelqu'un tomboit mort, ou bleſſé, auſſitôt celui de la ſeconde, qui étoit derriere le défunt, rempliſſoit ſon Poſte; & le Poſte vacant de cette ſeconde file étoit rempli par un autre ſoldat, qui étoit juſtement derriere dans la troiſieme file, & ainſi ſucceſſivement; &, en un inſtant, les files derriere reparoient les pertes de celles de devant, enſorte qu'elles étoient toûjours entieres, & l'on n'y voyoit aucun Poſte dégarni de combattans, excepté dans le dernier rang, qui diminuoit toûjours, n'y ayant perſonne derriere pour le remplir. Ainſi, les pertes des prémiers rangs détruiſoient les derniers, pendant que par ce moyen les prémiers demeuroient toûjours entiers: ce qui faiſoit que ces *Phalanges*, par un tel ordre, étoient plûtôt conſumées que rompues, parceque la groſſeur de ces Corps les rendoit plus fermes. Au commencement les Romains mirent en pratique cet-

cette ordonnance, ayant mis leurs Légions ſur le pied des *Phalanges*. Depuis, cet ordre ne leur plut pas, & ils partagérent leurs Légions en pluſieurs Corps, aſſavoir, en *Cohortes*, & en *Pelotons*, parceque, comme je l'ai déjà dit, ils penſérent qu'un Corps, qui avoit plus d'une ame, avoit plus de vie; ce qui arrive, lorſqu'ayant pluſieurs parties, chacune eſt munie de ce qu'il lui faut pour la gouverner. Les *Régimens* Suiſſes gardent en ce tems tout l'ordre des *Phalanges*, tant pour ce qui regarde l'ordonnance d'être toûjours gros & entiers, que pour ſe ſoûtenir les uns les autres; & dans une journée ils poſtent leurs Bataillons ſur les flancs & à la queue les uns des autres. Ce n'eſt pas leur méthode, que l'un, faiſant retraite, entre dans les rangs de l'autre; mais, pour ſe ſoûtenir les uns autres, voyez l'ordre qu'ils obſervent. Ils poſtent un *Régiment* devant, & l'autre derriere, vers le flanc à droite; enſorte que, ſi le prémier a beſoin de ſecours, ce ſecond ici marche avant, & le ſoûtient. Ils poſtent le troiſieme *Régiment* derriere ces deux ici, mais éloignez de la portée du mouſquet. Ils font cela, afin que, ſi

les deux prémiers ſont repouſſez, ce troiſieme puiſſe marcher avant, & afin auſſi qu'ils ayent aſſez de Terrein & les uns & les autres, pour que ceux qui ſont repouſſez ne tombent point ſur ceux qui les doivent ſoûtenir; car, un gros Corps ne peut pas être reçu comme un petit; & c'eſt pour cela que les petits Corps ſi diſtincts & ſi bien partagez, qui compoſoient une Légion Romaine, pouvoient bien ſe poſter enſorte qu'ils puſſent ſe recevoir les uns les autres, & ainſi ſe ſoûtenir avec facilité. Mais, pour faire voir que cette méthode des Suiſſes n'eſt pas ſi bonne que celle de l'ancienne Rome, il n'y a qu'à ſe ſouvenir, que toutes les fois que les Légions en ſont venues aux mains avec les *Phalanges*, ces dernieres ont toûjours été défaites, parceque les armes, dont ſe ſervoient les Romains, & leur maniere de s'entre-ſoûtenir, étoient ſans comparaiſon meilleures que la groſſeur des *Phalanges*, & les armes dont elles ſe ſervoient. Si donc j'avois à former un Corps d'Armée ſur tous ces modèles, je voudrois prendre les armes & les manieres, en partie des Grecs, & en partie des Romains; c'eſt pourquoi j'ai dit, que dans

dans un *Régiment* il faudroit avoir deux mille piques, qui ſont les armes des *Phalanges* Macédoniennes, & trois mille boucliers & épées, qui ſont les armes des Romains. J'ai partagé le Régiment en dix Bataillons, comme les Romains partageoient la Légion en dix *Cohortes.* J'ai diſpoſé les gens armez à la légere comme leurs *Vélites*, pour attacher le combat. Et parceque les armes étant ainſi mêlées, elles tiennent de l'une & de l'autre Nation, je veux qu'elles en tiennent encore dans l'ordonnance. J'ai donc établi, pour cet effet, que tout Bataillon aura à ſa tête cinq rangs de *Piquiers*, & le reſte d'*Ecuyers*, afin que la tête puiſſe ſoûtenir le choc de la Cavalerie, & pénétrer facilement dans les Bataillons des ennemis; car, ayant des *Piquiers* comme eux, cela me ſervira à les ſoûtenir d'abord, & ces *Ecuyers* à les vaincre. Si vous remarquez bien la force de toutes ces armes, vous verrez qu'elles feront toutes fort bien leur effet: prémierement, parceque les piques ſont bonnes contre la Cavalerie, qui, lorſqu'elle donne ſur l'Infanterie, eſt dans le commencement d'un bon ſervice, mais ſeulement devant que

l'on combatte de près, parceque dans la mêlée elle eſt inutile. C'eſt ce qui fait que les Suiſſes, pour éviter cet inconvénient, mettent un rang d'Halebardiers après trois rangs de Piquiers, afin de leur donner de l'eſpace, parcequ'ils en manquent beaucoup; mais, cette méthode ne donne pas encore aſſez de Terrein pour le mouvement de la pique. Poſtons donc nos Piquiers à la tête, que nous épaulerons de nos Ecuyers. Les prémiers ſoûtiendront le choc de la Cavalerie, & lorſque le combat s'attache, ils ouvrent & incommodent l'Infanterie: mais, dans la mêlée, lorſque les Piquiers ſeront inutiles, nous ferons ſuccéder les Ecuyers avec leurs épées, qui peuvent aiſément ſe manier dans les lieux les plus ſerrez.

ALAMANNI. Nous ſouhaittons avec paſſion d'entendre à preſent comment vous conduirez l'Armée dans un jour de bataille avec ces armes & cette ordonnance.

COLONNE. Et moi, je ne prétens pas vous montrer autre choſe pour l'heure, que ceci. Vous devez prémierement ſavoir, qu'une Armée Romaine ordinaire, qu'on appelloit *Armée*

mée Conſulaire, n'étoit compoſée que de deux Légions de Citoyens Romains, qui faiſoient en tout ſix cens Chevaux & onze mille Fantaſſins. Ils avoient, outre cela, un pareil nombre de Troupes auxiliaires, que leurs Confédérez leur envoyoient, qu'ils partageoient en deux *Corps*, dont l'un s'appelloit *l'Aile droite*, & l'autre l'*Aile gauche*. Jamais ils ne ſouffroient que l'Infanterie des Confédérez ſurpaſſât en nombre celle de leurs Légions; mais, pour la Cavalerie, ils étoient fort aiſes que le nombre en fût plus grand que le leur. Avec une telle Armée, qui n'avoit que vingt-deux mille Fantaſſins, & environ deux mille Chevaux de ſervice, un Conſul Romain entreprenoit tout ce qui ſe pouvoit préſenter alors. Mais, quand les forces de leurs ennemis étoient trop grandes, les deux Conſuls s'uniſſoient avec leurs Armées. Il faut que vous ſçachiez encore, que, dans les trois principales choſes que font les Armées, qui ſont, *marcher*, *camper*, *& combattre*, ils mettoient toûjours les Légions au milieu, parce qu'ils vouloient que les forces, auxquelles ils avoient le plus de confiance, fuſſent toûjours unies, comme je vous mon-

trerai en parlant de ces trois choſes-là. Cette Infanterie auxiliaire, étant éxercée & conduite comme les Légions, rendoit autant de ſervice qu'elles. Quand on ſait comment les Romains diſpoſoient une Légion dans l'Armée pour une bataille, on ſait comment ils diſpoſoient toute l'Armée même. Et puiſque j'ai dit qu'ils faiſoient trois Corps de leurs Légions, & de quelle maniere ces Corps donnoient retraite les uns aux autres, je vous ai repréſenté par-là toute l'ordonnance d'une Armée dans un jour de bataille.

Si donc je veux donner bataille ſur le mõdèle des Romains, comme ils avoient deux *Légions*, je prendrai auſſi deux *Régimens*; & quand je les aurai rangez en bataille, on comprendra aiſément toute l'ordonnance d'une Armée; car, lorſqu'on mettra plus de gens, il n'y aura qu'à faire les rangs plus forts. Je ne penſe pas qu'il ſoit néceſſaire que je répete ici combien un Régiment a de gens; comment il eſt partagé en dix Bataillons; quels Officiers il y a dans chacun; quelles ſont leurs armes, & ce que c'eſt que les *Piquiers* & les *Vélites ordinaires & extraordi-*

dinaires, parceque je viens de vous les expliquer diſtinctement, en vous priant de vous en ſouvenir comme de choſe néceſſaire à entendre tout le reſte: c'eſt pourquoi j'y viendrai ſans répéter le ſurplus. On range donc les dix Bataillons d'un Régiment à gauche, & les dix autres du ſecond Régiment à droite. Les Bataillons du Régiment, qui eſt ſur la gauche, doivent être rangez ainſi : poſtez cinq Bataillons à la tête ſur les flancs l'un de l'autre, enſorte qu'il y ait huit pieds d'eſpace entre eux; que de front ils occupent un Terrein qui ait la longueur de quarante-ſept toiſes, & qu'ils en ayent de hauteur treize & deux pieds. Derriere ces cinq Bataillons j'en poſterois trois autres, éloignez en ligne droite des prémiers de la même étendue de treize toiſes & deux pieds. Deux de ces derniers ſeroient juſtement vis à vis les extrémitez des autres, & le troiſieme tiendroit le Terrein entre deux; ainſi, ces trois ici occuperoient, & de front, & de hauteur, autant de Terrein que les cinq autres. Mais, au lieu que les prémiers ne ſont éloignez entre eux que de la longueur de huit pieds, ceux-ci le ſeroient d'onze toiſes. En-

ſuite, je poſterois les deux derniers Bataillons derriere les trois en ligne droite, mais dans la diſtance de la longueur de treize toiſes & deux pieds; & je poſterois ceux-ci vis à vis les extrémitez des autres, enſorte que le Terrein, qui reſteroit entre ces deux ici, ſeroit de la longueur de quinze toiſes & deux pieds. Tous ces Bataillons donc, ainſi poſtez, occuperoient un Terrein de quarante-ſept toiſes de front, & de ſoixante-ſix & quatre pieds de hauteur. J'étendrois *les Piquiers extraordinaires* en flanc, à gauche de ces Bataillons, mais éloignez d'eux de ſix toiſes & quatre pieds; & j'en ferois cent-quarante files, de ſept hommes chaque file, enſorte qu'ils couvriroient tout le flanc gauche de ces Bataillons, rangez comme je viens de dire. Il reſteroit de ces *Piquiers* quarante files pour garder le bagage & le train qui ſeroit à la queue de l'Armée, en diſtribuant *les Dixeniers* & *les Capitaines* dans leurs Poſtes. Pour les trois *Commandans*, j'en mettrois un à la tête, l'autre au milieu, & le troiſieme dans la derniere file. Mais, pour revenir à la tête de l'Armée, je vous dirai, que je placerois auprès *des Piquiers*

quiers extraordinaires les *Vélites extraordinaires*, qui ſont cinq cens ; & je leur donnerois un Terrein de treize toiſes & deux pieds. Sur le flanc, à gauche de ces Vélites, je placerois les Gendarmes, à qui je donnerois un Terrein de ſoixante & quinze toiſes. Derriere eux je poſterois les Chevaux Légers, à qui je donnerois le même Terrein qu'aux Gendarmes. Je laiſſerois les *Vélites* ordinaires auprès de leurs Bataillons, & ils ſeroient poſtez dans le Terrein que j'ai laiſſé entre chacun deſdits Bataillons, deſquels ils ſeroient comme les valets, à moins que je ne les miſſe à couvert ſous les Piquiers extraordinaires; ce que quelquefois je pourrois faire, & quelquefois non, ſuivant l'avantage que j'en pourrois tirer. Pour le *Colonel*, je le poſterois dans le Terrein qui eſt entre le prémier & le ſecond rang des Bataillons, ou bien à la tête, & dans le Terrein qui eſt entre le dernier des cinq prémiers Bataillons & les Piquiers extraordinaires, ſelon que j'y trouverois plus ou moins mon compte. Je mettrois auprès de ſa perſonne trente ou ſoixante hommes choiſis, qui euſſent aſſez de jugement pour bien éxécuter un ordre, aſſez de valeur

pour bien ſoûtenir un choc. Je voudrois qu'avec cela il fût entre le drapeau & le tambour. Voilà l'ordonnance dans laquelle je mettrois un *Régiment* ſur la main gauche, & ce ſeroit juſtement la moitié de l'Armée, qui occuperoit en tout quatre-vingt-quinze toiſes & deux pieds de front: & pour la hauteur, ce que j'ai dit ci-deſſus, en ne comptant point le Terrein qu'occuperoit cette partie des Piquiers extraordinaires, deſtinez pour garder le bagage & les gens ſans défenſe, ce qui feroit en tout environ trente-trois toiſes & deux pieds. Je poſterois l'autre Régiment ſur la droite dans la même ordonnance que le prémier, laiſſant de Terrein entre les deux la largeur de dix toiſes; & à la tête de cet eſpace je mettrois quelques pieces d'Artillerie, derriere leſquelles je poſterois le Général de l'Armée, ayant autour de lui, avec l'Enſeigne générale & ſes inſtrumens de Muſique militaire, au moins deux cens hommes choiſis, & la plûpart à pied, entre leſquels il faudroit qu'il y en eût dix, ou plus, propres à éxécuter toutes ſortes de commandemens. Je voudrois que ce Général fût à cheval, & armé d'une ma-

maniere qu'il pût être pied à terre & monté, toutes les fois que l'un ou l'autre ſeroit néceſſaire. Il ſuffiroit d'avoir dans l'Armée, pour battre les Villes, dix pieces de canon du poid d'environ trente-ſix livres de balle, dont je me ſervirois en campagne, plus pour garder mes retranchemens, que pour livrer bataille. Pour le reſte de l'Artillerie, il ſuffiroit qu'il fût d'environ huit livres de balle; & pour celle-ci, je la placerois à la tête de toute l'Armée, ſi le Terrein n'étoit pas aſſez aventageux pour la placer en flanc, dans quelque ſituation aſſez ſeure pour qu'elle ne reçût point d'échec de la contre-batterie de l'ennemi. (*Figure IV & V.*)

CETTE ordonnance d'Armée ainſi établie peut, en combattant, ſuivre l'ordre des *Phalanges* & celui des *Légions*; car, vous avez les Piquiers à la tête, & tous les Fantaſſins ſont poſtez de maniere dans les files, que ceux de derriere peuvent remplacer ceux de devant, comme dans les *Phalanges*. D'autre côté, s'ils reçoivent un choc aſſez furieux pour rompre leurs rangs, & pour être obligez de faire retraite, ils peuvent la faire dans les intervalles

des ſeconds Bataillons, &, refaiſant de nouveaux Corps, ſoûtenir l'ennemi & le combattre. Si cela ne ſuffiſoit pas, ils pourroient encore faire retraite une ſeconde fois comme la prémiere, & combattre une troiſieme fois; enſorte que, ſelon cette méthode, on peut reprendre ſes forces, & ſelon la maniere grecque, & ſelon la romaine. Pour ce qui regarde la force de cette Armée, elle ne peut pas être plus grande que ſuivant cette ordonnance; car, les deux ailes ſont bien munies d'Officiers & de Soldats, n'y ayant rien de foible que la queue, qui eſt compoſée de gens inutiles, encore ſont-ils bien appuyez des Piquiers extraordinaires. Et de quelque côté que l'ennemi attaque une Armée qui ſera dans une telle ordonnance, il la trouvera toûjours en très bonne défenſe, ne pouvant pas l'attaquer en queue, parceque vous n'aurez pas un ennemi aſſez puiſſant pour pouvoir vous attaquer de tous les côtez avec d'égales forces; &, ſi cela étoit, je ne vous conſeillerois pas de tenir la campagne contre lui. Mais, n'étant que le tiers plus fort, & même en auſſi bonne ordonnance que vous, s'il s'af-

foi-

foiblit pour vous attaquer en plusieurs endroits, & que vous veniez à le rompre en un seul, tout le reste ira mal pour lui. A l'égard de la Cavalerie, quand vôtre ennemi y seroit plus fort que vous, vous n'avez rien à craindre, parceque les rangs de Piquiers, qui vous environnent comme une ceinture, vous mettent à couvert de la furie des chevaux, quand même les vôtres auroient plié. De plus, les Officiers sont placez au large pour pouvoir commander & obéïr, & le Terrein, qui est entre chaque Bataillon, & entre chaque rang, non seulement peut servir à s'entredonner retraite les uns aux autres, mais aussi à laisser aller & venir ceux qui portent les ordres du Général. Or, je vous ai dit que les Romains composoient leur Armée d'environ vingt-quatre mille hommes: il en faut donc faire à present de même; & comme les Troupes auxiliaires se conformoient, & pour l'ordonnance, & pour le combat, à ce que pratiquoient les Légions, il faut aussi que les Troupes, que vous joindrez à vos deux Régimens, en prennent la forme & l'ordonnance. Vous ayant déjà proposé un éxemple de toutes ces choses-

ſes-là, il eſt aiſé de l'imiter, parce-qu'en augmentant l'Armée de deux Régimens, ou doublant le nombre de ſoldats, vous n'aurez qu'à doubler les rangs, ou à mettre dix Bataillons ſur la gauche, au lieu de cinq, ce qui en produira vingt de front; ou bien vous étendrez & groſſirez les rangs, ſuivant que le Terrein, ou l'ennemi vous y obligent.

ALAMANNI. En vérité, Monſieur, je m'imagine en telle ſorte cette Armée, qu'il me ſemble que je la vois déjà, & je brûle d'envie de la voir attaquer l'ennemi. Mais, ce qui me chagrineroit, ſeroit, ſi vous ſuiviez la méthode de Fabius Maximus, en tenant l'ennemi en ſuſpens par des remiſes, & en différant le combat, parceque je ne pourrois pas m'empêcher de dire plus de mal de vous, que le Peuple Romain n'en diſoit de ce Grand Homme.

COLONNE. Ne craignez rien de ce côté-là; & n'entendez-vous pas déjà l'Artillerie? Nos gens ont tiré, mais ils n'ont pas fait grand mal à l'ennemi; & les *Vélites* extraordinaires avec la Cavalerie courent déjà ſur lui, & ils l'attaquent de tous côtez avec le plus

plus de furie & le plus de bruit qu'ils peuvent. Son Artillerie a déjà fait une décharge, mais elle a paſſé par-deſſus la tête de nos gens; &, pour l'empêcher d'en faire d'autres, voilà nos *Vélites* & nos Chevaux Légers qui s'en ſont emparez. Les ennemis, d'autre côté, ont avancé pour la défendre, enſorte que, ni la leur, ni la nôtre, ne peuvent plus faire aucun effet. Voyez avec quelle valeur & dans quel bel ordre nos gens combattent. Ils ont acquis cette habitude par l'éxercice, & la confiance qu'ils ont dans nôtre Armée leur donne du courage. Voyez marcher cette Armée avec ſes Gendarmes en flanc, ſans précipitation, & dans une belle ordonnance, afin de joindre l'ennemi de près. Obſervez, que nôtre Artillerie, pour laiſſer le Terrein libre à nos Gendarmes, a pris celui que les *Vélites* occupoient. Voyez comment le Général anime ſes ſoldats en leur montrant la victoire aſſeurée. Remarquez, que les Chevaux Légers & les Vélites ont étendu leurs rangs, & ſont retournez ſur les flancs de l'Armée, pour voir s'ils ne pourroient point endommager l'ennemi en le prenant en flanc. Or, voici

voici à preſent les deux Armées aux mains. Voyez avec qu'elle fermeté les nôtres ont ſoûtenu le choc des ennemis, & ſans faire de bruit; voyez comment le Général commande aux Gendarmes de ſoûtenir ſans donner, & de ne s'éloigner point des files de l'Infanterie; voyez comment nos Chevaux Légers ſont tombez ſur une Troupe de Mouſquetaires ennemis, qui vouloient les prendre en flanc; voyez en même tems comment la Cavalerie ennemie les a ſecourus, enſorte qu'étant envelopez entre les deux Cavaleries, ils ne peuvent plus tirer, & font retraite derriere leurs Bataillons. Obſervez bien avec quelle furie nos Piquiers attaquent les ennemis. Nôtre Infanterie & la leur ſont ſi proches, que les uns & les autres ne peuvent plus ſe ſervir de leurs piques; deſorte que, ſuivant les ordres que nous avons établis, nos Piquiers ſe retirent les uns après les autres au milieu des Ecuyers. Remarquez cependant comment un gros Eſcadron de Gendarmes ennemis a chaſſé les nôtres du flanc à gauche, & comment, ſuivant les regles, ils ont fait retraite ſous les Piquiers extraordinaires. Par ce moyen ils ſe ſont ralliés,

liés, & ont encore tourné tête à l'ennemi, le repouſſant, & en tuant une partie. Pendant cela tous les Piquiers ordinaires des prémiers Bataillons ſe ſont mis à couvert entre nos Ecuyers, & leur laiſſent ſoûtenir le combat: mais, regardez avec quelle vigueur & quelle aſſeurance ils expédient leurs ennemis, & combien ils ſe poſſedent. Ne voyez-vous pas combien les rangs ſe reſſerrent en combattant, enſorte qu'à peine ont-ils aſſez d'eſpace pour bien manier l'épée? Voyez avec quelle furie les ennemis ſe démenent; car, étant armez de la pique & de l'épée, l'une ne leur ſert de rien à cauſe de ſa longueur, ni l'autre non plus, parceque leurs ennemis ſont trop couverts: deſorte qu'ils tombent morts ou bleſſez, ou ils prennent la fuite. Voyez comme ils fuyent du côté droit; ils fuyent encore du côté gauche. Enfin, nous avons vaincu fort heureuſement: mais, il y auroit bien plus de plaiſir à vaincre en effet ſur le champ de bataille. Vous voyez qu'on n'a eu que faire des Bataillons du ſecond & du troiſieme rang, & que la tête de nôtre Armée a été aſſez forte pour remporter la victoire. Là-deſſus je n'ai autre choſe

ſe à vous dire, ſi-non de voir s'il vous reſte quelque difficulté.

ALAMANNI. Vous avez gagné cette bataille avec une telle furie, que j'en demeure en admiration, & ſi étonné, que je ne croi pas pouvoir bien vous dire s'il me reſte encore quelque doute dans l'eſprit. Cependant, en me confiant en vôtre prudence, je prendrai la hardieſſe de vous dire ma penſée. Dites-moi, s'il vous plait, d'abord, pourquoi n'avez-vous fait qu'une décharge de vôtre Artillerie? Et pourquoi l'avez-vous fait incontinent retirer à couvert de l'Armée, la laiſſant-là toûjours ſans en dire un ſeul mot? Il me ſemble encore que vous avez bien-tôt fait ceſſer celle de l'ennemi, & que vous l'avez fait donner où il vous a plû; ce qui peut fort bien être. Cependant, s'il arrivoit, comme je croi qu'il arrive ſouvent, qu'elle donnât dans nos rangs, quel remede y apporteriez-vous? Mais, puiſque j'ai entamé cette matiere d'Artillerie, je veux m'éclaircir de toutes les difficultez qui la regardent, afin de n'y plus revenir. J'ai entendu bien des gens ſe moquer des armes & des ordonnances d'Armées des Anciens, diſant,

ſant, *Qu'aujourd'hui ils feroient peu de choſe, ou même rien du tout, eu égard à la violence de l'Artillerie; parceque cela rompt les rangs, & ne trouve point d'armes à l'épreuve.* Deſorte qu'ils croyent que c'eſt une folie d'ordonner qu'on ſe fatigue à porter des armes, avec leſquelles on ne peut pas être à couvert.

COLONNE. Vôtre difficulté a beſoin d'une longue réponſe, car elle contient beaucoup de chefs. Il eſt vrai que je n'ai fait faire qu'une déchargé à l'Artillerie, encore ai-je balancé ſi je la ferois. La raiſon de cela, c'eſt qu'il eſt de plus grande conſéquence de parer les coups, que de frapper l'ennemi. Vous devez ſavoir, que, pour que l'Artillerie ne vous endommage point, il faut, ou être hors de la portée, ou ſe mettre derriere un parapet, ou un retranchement. Il n'y a que cela qui la puiſſe arrêter; mais encore faut-il que l'un & l'autre ſoit de grande réſiſtance. Les Généraux, qui ont réſolu de donner bataille, ne ſe cacheront pas, ni derriere une muraille, ni derriere un retranchement. Ils ne demeureront pas non plus hors de la portée du canon. Il faut donc, puiſ-

qu'ils

qu'ils ne peuvent pas trouver les moyens de ſe mettre à couvert, qu'ils trouvent au moins ceux de n'être pas tant endommagez; & le ſeul moyen pour cela eſt de donner deſſus l'Artillerie le plûtôt qu'on peut, & au grand galop, ſans ſe mettre en pelotons, parceque, quand vous uſez de cette diligence, l'ennemi ne peut pas redoubler les décharges, & lorſqu'on marche éloignés les uns des autres, il ne peut pas emporter beaucoup de gens. Mais, cela ne ſe peut faire par une troupe qui marche en ordonnance, parceque, ſi elle va vite, elle rompt ſes rangs; ſi elle marche fort ouverte, elle épargne la peine à l'ennemi de l'ouvrir. C'eſt donc pour cela que j'ai rangé l'Armée en telle ſorte, qu'elle pût faire l'un & l'autre, parce qu'ayant poſté mille *Vélites* ſur les ailes, j'ai commandé, qu'auſſi-tôt que nôtre Artillerie auroit fait ſa décharge, ils allaſſent s'emparer de celle de l'ennemi. C'eſt ce qui eſt cauſe que je n'ai pas fait faire d'autre décharge, depeur de donner du tems à l'ennemi; car, il m'étoit impoſſible de prendre du tems, & de l'ôter aux autres tout à la fois: ainſi, je n'ai point fait faire de

de ſeconde décharge, afin que le canon de l'ennemi n'eût pas le tems de faire la prémiere, puiſque, ſi vous voulez rendre une batterie des ennemis inutile, il n'y a point d'autre remede, que de courir deſſus. Car, ſi l'ennemi l'abandonne, vous vous en emparez; s'il la veut défendre, il faut qu'elle demeure derriere, où, étant embarraſſée par les deux partis, elle ne peut tirer. Ces ſeules raiſons pourroient ſuffire ſans rapporter des éxemples; mais, puiſque j'en trouve chez les Anciens, je veux vous les faire remarquer. Ventidius voulant combattre les Parthes, dont la plus grande force conſiſtoit dans leurs arcs & leurs flêches, il les laiſſa venir fort proche de ſes retranchemens avant que d'en faire ſortir ſon Armée; ce qu'il fit ſeulement pour les embarraſſer promptement, & ne leur pas laiſſer lieu de tirer. Céſar rapporte, qu'en France, donnant bataille aux ennemis, il en fut attaqué avec une telle violence, *que les Romains ne pûrent pas darder leurs javelots, ſelon leur coûtume.* Donc, pour faire qu'une choſe qui tire de loin ne vous endommage point, le ſeul remede eſt de l'embarraſſer avec

avec toute la promptitude poſſible. Un autre motif qui me pouſſoit encore à donner ſur l'ennemi ſans faire faire de décharge à l'Artillerie, & dont vous rirez peut-être, quoique je ne croye pas qu'on doive le mépriſer, c'eſt qu'il n'y a rien qui mette tant de deſordre dans une Armée, que de lui offuſquer la vûë. C'eſt de-là que tant de belles Armées ont été miſes en déroute pour avoir été empêchées de ſe ſervir de leurs yeux, ou par la pouſſiere, ou par le Soleil. Il n'y a rien, après cela, qui vous offuſque davantage, que la fumée du canon; c'eſt pourquoi je croirois qu'il y auroit plus de prudence à laiſſer l'ennemi s'aveugler de lui-même, que de vouloir, étant vous-même aveuglé, aller à ſa rencontre. Je ne tirerois donc point mon canon; ou ſi je le faiſois, pour n'être pas blâmé à cauſe du cas qu'on en fait, je le poſterois ſur les ailes de l'Armée, afin que, pendant qu'il tireroit, il n'en offuſquât point la tête, ce qui ſeroit d'une grande importance pour mes gens. Et, pour vous montrer combien il eſt avantageux d'aveugler l'ennemi, je vous rapporterai l'exemple d'Epaminondas, qui, pour of-

offuſquer la vûë de l'Armée ennemie qui lui venoit livrer bataille, fit courir ſes Chevaux Légers à la tête de leur Armée, afin qu'élevant la pouſſiere ils lui embarraſſaſſent la vûë; ce qui lui fit remporter la victoire. Pour ce qu'il vous ſemble que j'ai conduit la décharge du canon de l'ennemi où j'ai trouvé à propos, en la faiſant paſſer par-deſſus la tête à nos Fantaſſins, je vous répondrai, qu'il y a bien plus de coups, ſans comparaiſon, tirez en l'air par une groſſe Artillerie, que de ceux qui donnent à travers l'Infanterie, parcequ'elle eſt d'ordinaire ſi baſſe, & ces machines ſont ſi lourdes à manier, que, quelque peu que vous les hauſſiez, les coups paſſent par-deſſus la tête de l'ennemi; & pour peu que vous les baiſſiez, les coups en portent à terre & ne viennent pas juſqu'à lui. L'inégalité du Terrein couvre encore beaucoup; car, il ne faut que les moindres brouſſailles, ou les plus petites élévations entre la Batterie & vous, pour en rompre les coups. Mais, pour la Cavalerie, ſur-tout les Gendarmes, qui doivent être bien plus ſerrez que les Chevaux Légers, & qui ſont plus élevez que les Fantaſſins, &, par

par conſéquent plus expoſez, on peut, pendant que le canon joue, les tenir à la queue de l'Armée. Il eſt vrai, que les Mouſquetaires & la petite Artillerie font plus de mal que les gros canons. Le meilleur remede, qu'il y ait pour cela, eſt de venir promptement aux mains; & ſi, dans le prémier feu, il en tombe quelques-uns, il faut toûjours qu'il en meure; & une Armée ne doit pas appréhender la perte de quelques particuliers, mais la générale. En quoi il faut imiter les Suiſſes, qui n'ont jamais refuſé de bataille par l'appréhenſion de l'Artillerie; même ils puniſſent de mort ceux qui, par cette crainte, quittent leur rang, ou donnent quelque marque extérieure de peur. Après donc la prémiere décharge j'ai fait retirer mon Artillerie dans l'Armée, afin que les Bataillons euſſent le Terrein plus libre. Je n'en ai plus parlé, comme étant choſe inutile après que le combat eſt attaché. Vous m'avez encore objecté, qu'eu égard à la violence de ces machines, pluſieurs eſtiment que les armes & l'ordre des Anciens ſont inutiles; & il ſemble, de la maniere dont vous parlez, que les Modernes ayent

ayent trouvé des moyens & des armes, qui les en mettent à couvert. Si vous ſavez ce ſecret, vous m'obligerez de me l'apprendre, parceque juſqu'à preſent je n'en vois aucun, & je ne croi pas qu'on en puiſſe trouver : ainſi, je voudrois demander à ces cenſeurs pourquoi nos Fantaſſins portent le corcelet, & nos Gendarmes ſont tout habillez de fer. Et puiſqu'ils blâment l'armure ancienne comme inutile par rapport à l'Artillerie, pourquoi ne blâment-ils pas auſſi la nôtre ? Je voudrois bien encore ſavoir pourquoi les Suiſſes, ſuivant les ordres anciens, font un Corps de Bataille ſerré, de ſix ou huit mille Fantaſſins, & pourquoi tout le monde les a imitez en cela, puiſque cette maniere n'eſt pas moins expoſée à la fureur du canon, que les autres qu'on tient de l'Antiquité. Je croi qu'ils auroient peine à répondre. Mais, ſi vous en demandiez l'avis à des gens qui entendiſſent le métier, ils vous diroient, qu'encore que ces armures ne les couvrent pas contre l'Artillerie, elles les défendent des arbalettes, des piques, des épées, des pierres, & de tout autre coup qui vient de l'ennemi. Ils vous répon-

droient encore, qu'ils vont ſerrez comme les Suiſſes, pour faire un plus rude choc à l'Infanterie ennemie, pour mieux ſoûtenir celui de la Cavalerie, & pour n'être pas ſi aiſément rompus par les ennemis. Ainſi, l'on voit que les ſoldats ont bien d'autres choſes à craindre que l'Artillerie; & c'eſt de ces choſes-là qu'ils ſe défendent par les regles & avec l'armure des Anciens. Il s'enſuit de-là, que plus une Armée eſt bien fournie de toutes ſortes d'armes, & plus elle tient ſes rangs ſerrez & forts, moins elle a lieu de craindre. Ainſi, celui qui eſt de cette opinion doit être peu expérimenté, ou bien il a fait peu de réfléxion à la choſe; car, ſi nous voyons que la moindre partie de la méthode des Anciens qu'on pratique aujourd'hui, qui eſt de porter la pique & de faire des Bataillons comme les Suiſſes, nous apporte un ſi grand avantage, & donne à nos Armées tant de force, pourquoi ne croirons-nous pas que tout le reſte ſeroit auſſi fort utile? De plus, ſi la violence de l'Artillerie ne nous fait pas appréhender de nous ranger en Bataillons ſerrez comme les Suiſſes, en quelle occaſion devons-nous la redouter davantage, puiſ-

puiſqu'il n'y a point d'ordonnance qui nous la doive faire tant craindre, que celle qui range les gens en troupes ſi ſerrées? Outre cela, lorſqu'on aſſiege une Place, le canon des ennemis ne fait point perdre la tramontane aux aſſiégeans. C'eſt cependant-là qu'il peut vous endommager avec plus de ſeureté pour lui, puiſque vous ne pouvez pas l'embarraſſer, étant défendu d'un rempart; & tout ce que vous pouvez faire, c'eſt de le démonter avec bien du tems, pendant lequel il a tout le loiſir de redoubler ſes coups. Doit-on, après cela, en faire beaucoup de cas dans une campagne, où l'on peut aiſément le rendre inutile? Je peux donc tirer cette concluſion, *Que l'Artillerie n'eſt pas une raiſon ſuffiſante pour empêcher qu'on ne ſe ſerve des manieres des Anciens, & qu'on ne donne encore des preuves de l'ancienne valeur.* Et ſi je n'avois point déjà parlé de ces *Machines* *, je m'y étendrois davantage; mais, je m'en rapporte à ce que j'en ai déjà dit.

ALAMANNI. Nous pouvons tous fa-

* *C'eſt dans ſes* Diſcours Politiques ſur la prémiere Décade de Tite-Live.

facilement comprendre vos raiſonnemens ſur l'Artillerie; &, enfin, il me ſemble que vous avez prouvé que le meilleur remede contre elle eſt de l'embarraſſer promptement, lorſqu'on eſt en campagne, & qu'on a une Armée en tête. Sur cela il me vient une difficulté, qui eſt, que l'ennemi pourroit la poſter à côté de ſon Armée, enſorte qu'elle vous endommageroit, & ſeroit ſi bien défendue par ces mêmes côtez, qu'il ſeroit difficile de l'embarraſſer. Si je m'en ſouviens bien, lorſque vous avez rangé vôtre Armée en bataille, vous avez donné huit pieds d'intervalle entre chaque Bataillon, & quarante pieds entre les Bataillons & les *Piquiers extraordinaires.* Si l'ennemi rangeoit ſon Armée comme la vôtre, & qu'il poſtât ſon Artillerie bien avant dans ces intervalles, je croi que de-là elle vous endommageroit beaucoup ſans courir aucun riſque, parce qu'on ne pourroit pas paſſer au travers de toutes les forces ennemies pour l'embarraſſer.

COLONNE. L'objection que vous faites eſt pleine de bon-ſens & de prudence, & je ferai mon poſſible pour la réſoudre, ou pour y trouver le remede.

de. Je vous ai dit, que les Bataillons, en marchant, ou en combattant, ſont toûjours en mouvement, & naturellement ils viennent toûjours à ſe reſſerrer, enſorte que, ſi vous faites les intervalles, où vous poſtez l'Artillerie, étroits, en peu de tems ils ſe retréciſſent encore ſi fort, que le canon ne pourra plus jouer; ſi vous faites ces eſpaces larges, pour éviter un péril, vous tombez dans un plus grand: car, par ces intervalles vous donnez moyen à l'ennemi d'embarraſſer vôtre Artillerie, ou de vous rompre. Mais, il faut que vous ſçachiez qu'il eſt impoſſible de tenir l'Artillerie entre les Bataillons, particulierement les gros canons, parce qu'ils vont d'un côté, & tirent de l'autre; enſorte qu'ayant à marcher & à tirer, il faut, devant qu'ils puiſſent faire leur décharge, qu'on les tourne, ce qu'on ne peut faire qu'avec un ſi grand Terrein, que cinquante affûts de canon mettroient en deſordre toute une Armée. Il faut donc tenir l'Artillerie hors des Bataillons, & c'eſt-là où l'on peut l'attaquer de la maniere que nous avons dite. Mais, ſuppoſons qu'on la pût tenir entre les Bataillons, & qu'on pût trou-

ver un moyen, qu'en les faiſant reſſerrer, ils n'en empéchaſſent point l'effet, ni que l'eſpace ne fût point aſſez ouvert pour donner entrée à l'ennemi, je dis, qu'il eſt aiſé de remédier aux deſordres que cette Artillerie pourroit faire, en ouvrant vôtre Armée vis à vis d'elle, enſorte que les coups paſſaſſent par cette ouverture ſans effet. Et cela eſt très facile, parceque, ſi l'ennemi veut que ſon Artillerie ſoit en ſeureté, il faut qu'il la poſte en queue ſur la fin des eſpaçes; &, s'il ne veut pas que ſes propres gens en ſoient endommagés, il faut qu'elle tire en ligne droite, deſorte qu'en ouvrant vôtre Armée à l'oppoſite, vous donnez le paſſage libre à tous ſes coups. Car, voici une regle générale, qu'il faut faire paſſage à tout ce qu'on ne peut pas ſoûtenir, ainſi que faiſoient les Anciens aux éléphans & aux chariots armez de faulx. Je penſe, & même je ſuis ſeur, que vous trouvez que j'ai accommodé & gagné la bataille comme il m'a plû. Cependant, je vous réïtere encore, ſi tout ce que j'ai dit juſqu'ici ne ſuffit pas, qu'il ſeroit impoſſible qu'une Armée, miſe dans l'ordonnance, & fournie d'armes comme

j'ai

j'ai fait, ne défit pas du prémier choc une autre Armée, diſpoſée comme on fait ordinairement aujourd'hui; car, la pluſpart ne font qu'une face, ne donnent point de boucliers, & laiſſent leurs ſoldats tellement découverts, qu'ils ne peuvent ſe défendre d'un ennemi proche; & ils les mettent en ordonnance de bataille d'une telle ſorte, qu'ils ſe prennent en flanc les uns les autres. Ils ne donnent point de face, ni de hauteur, à leurs Corps d'Armées. Ils les poſtent directement l'un derriere l'autre, ſans leur donner moyen de ſe recevoir dans les rangs les uns des autres; de ſorte que, faiſant retraite, ils la font en deſordre, & en état d'être bien-tôt rompus. Et encore qu'ils donnent trois noms à ces Corps d'Armées, qu'ils partagent en trois, appellant l'un l'*Avant-garde*, l'autre *la Bataille*, & l'autre l'*Arriere-garde*, néanmoins ils n'en tirent d'autre uſage, que dans la marche, & pour diſtinguer les logemens: mais, dans un jour de bataille, ils les obligent tous à attaquer tout à la fois, & à s'expoſer tous enſemble au prémier caprice de la fortune.

ALAMANNI. J'ai remarqué encore, que dans vôtre bataille vôtre Cavalerie a été repouſſée par celle de l'ennemi; ainſi, elle a été contrainte de faire retraite à couvert des *Piquiers extraordinaires*, par le ſecours deſquels elle a ſoûtenu & repouſſé l'ennemi à ſon tour. Je penſe bien que les Piquiers peuvent ſoûtenir la Cavalerie dans un Bataillon gros & ſolide comme ceux des Suiſſes: mais, dans vôtre Armée, vous avez ſeulement en face vingt rangs de Piquiers, & en flanc ſept, enſorte que je ne peux comprendre comment ils peuvent ſoûtenir.

COLONNE. Encore que je vous aye dit, que dans les Phalanges Macédoniennes ſix rangs de Piquiers agiſſoient tout à la fois, il faut pourtant que vous ſachiez qu'un Régiment de Suiſſes, en eut-il mille de ces rangs, il n'en peut employer que quatre, ou cinq au plus, à la fois, parceque les piques ne ſont longues que dix-huit pieds. Les mains en occupent trois, ainſi le prémier rang n'a de libres que quinze pieds de ſes piques. Le ſecond rang, outre ce qu'il occupe de

ſes

ſes mains, en employe trois pieds à traverſer le Terrein qui eſt entre une file & l'autre; il ne lui en reſte donc que douze de libres pour le combat. Le troiſieme rang, pour les mêmes raiſons, n'a que neuf pieds de libres; le quatrieme, que ſix; & le cinquieme ſeulement trois. Les autres rangs ne ſervent de rien pour endommager l'ennemi, mais ſeulement pour remplacer les prémiers rangs, comme nous avons déjà dit, & à ſervir de ſoûtien & de contre-fort aux cinq prémiers. Si donc leurs cinq prémieres files mettent bien la Cavalerie à la raiſon, pourquoi les cinq nôtres ne le feront-elles pas? Car, elles ont auſſi derriere elles d'autres rangs qui les ſoûtiennent, & qui les appuyent, quoiqu'ils n'ayent pas de piques comme les prémiers. Or, quand même les rangs des *Piquiers extraordinaires*, qui ſont poſtez ſur les flancs, vous paroitroient trop minces, on les pourroient reduire en un quarré, & les poſter en flanc aux deux Corps que j'ai placez à la queue de l'Armée; & de ce Poſte ils pourroient ſecourir également, & la tête, & la queue, de l'Armée, & don-

ner retraite à la Cavalerie, en cas de beſoin.

ALAMANNI. Vous ſerviriez-vous toûjours de cette méthode-là toutes les fois que vous voudriez donner bataille?

COLONNE. Nullement; car, ſelon la diverſité du Terrein & de la force des ennemis, vous devez auſſi diverſifier l'ordonnance de vôtre Armée, comme j'en donnerai quelque éxemple avant que de finir ce diſcours. Mais, j'ai rangé l'Armée de cette maniere, non pas tant parceque c'eſt la plus avantageuſe, quoiqu'elle le ſoit beaucoup, parce qu'afin qu'elle vous ſerve de regle & de modele, pour pouvoir donner la forme & l'ordonnance à d'autres. Chaque ſcience a ſes maximes générales, qui lui ſervent en partie de fondement & de principes. Je vous répete encore une choſe, c'eſt que jamais vous ne rangiez d'Armée en bataille d'une maniere, que ceux qui combattent à la tête ne puiſſent pas être ſecourus par ceux qui ſont poſtez à la queue, parceque celui qui fait cette faute rend la pluſpart de ſon Armée inutile; & quoiqu'elle ait beaucoup

coup de valeur, il ne peut pas remporter la victoire pour cela.

ALAMANNI. Il vient de me naitre là-deſſus une difficulté. J'ai vû que dans l'ordonnance de vôtre Armée vous avez fait la tête de *cinq Bataillons*, le milieu de *trois*, & la queue de *deux*. Et moi, je croirois qu'il ſeroit mieux de faire tout le contraire, parceque je croi qu'une Armée ſeroit bien plus difficile à rompre, ſi celui qui lui donneroit le prémier choc, plus il iroit avant, plus il trouveroit d'épaiſſeur, & de réſiſtance : & pour vôtre ordonnance, il ſemble, que plus on y entre, moins on y trouve de force.

COLONNE. Si vous vous êtiez ſouvenu que les *Triaires*, qui ſont le troiſieme Corps d'une Légion Romaine, ne faiſoient que ſix cens hommes, vôtre difficulté vous auroit paru moins forte, en conſidérant qu'on les mettoit dans le dernier Poſte; car, vous auriez vû que c'eſt ſur cet éxemple que j'ai mis deux Bataillons dans cette *Arriere-garde*, qui ſont pourtant au nombre de neuf cens : deſorte que, ſi j'ai manqué avec les Romains, c'eſt pourtant en faiſant le *Corps de Réſerve* en-

core plus fort qu'ils ne faiſoient. Mais, quoique cet illuſtre éxemple dût ſuffire pour vous répondre, il vaut mieux encore vous en ajoûter la raiſon, qui eſt celle-ci : La *tête de l'Armée* doit être toûjours forte & ſolide, parce-qu'elle doit ſoûtenir le plus grand choc des ennemis, & qu'elle n'a point d'amis à recevoir dans ſes rangs; ainſi, il faut qu'elle ſoit munie de quantité de ſoldats; car, le petit nombre la rendroit foible, en lui donnant trop peu de front, ou en rendant les rangs trop clairs. Mais, le *ſecond Corps* doit avoir les eſpaces larges, &, par conſéquent, ne doit pas avoir tant de gens, parceque dans le beſoin il doit d'abord recevoir les amis, avant que de ſoûtenir les ennemis ; car, ſi vous mettiez plus de gens dans ce *ſecond Corps*, ou même autant que dans le *prémier*, vous ne pourriez laiſſer dans le *ſecond* des eſpaces pour recevoir le *prémier*, ce qui cauſeroit un grand deſordre : ou, en les y laiſſant, il paſſeroit les allignemens, ce qui rendroit la figure de l'Armée imparfaite. Ce que vous dites encore n'eſt pas vrai, Que plus l'ennemi entre dans ce *Régi-*

giment-ici, plus il le trouve foible, parce qu'il ne peut jamais paſſer aſſez avant pour venir au combat avec le *ſecond Corps*, ſi le *prémier* n'eſt joint avec lui; ainſi, l'on trouvera le milieu du *Régiment* plus vigoureux & non pas plus foible, parce qu'on ſera obligé de combattre avec le *prémier* & le *ſecond Corps* à la fois. Il en arriveroit de même, ſi l'ennemi paſſoit aſſez avant pour combattre avec *le troiſieme Corps*, parce qu'il n'auroit pas ſeulement affaire à deux *Corps de Troupes fraiches*, mais auſſi à tout le *Régiment*. Et parceque le *dernier Corps* doit recevoir bien plus de gens, que les deux *prémiers*, il faut auſſi que les eſpaces ſoient bien plus larges, &, par conſéquent, que celui qui reçoit ſoit en plus petit nombre.

ALAMANNI. J'approuve ce que vous me dites; mais, répondez-moi encore à ceci. Si les cinq *prémiers Bataillons* font retraite dans les *trois ſeconds*, & enſuite les *huit* dans les *deux troiſiemes*, il ne ſemble pas poſſible, que les *huit* reduits enſemble, & enſuite les *dix*, puiſſent n'occuper que le même Terrein que les *cinq* occupoient d'abord.

COLONNE. La prémiere choſe que je vous réponds, c'eſt que ce n'eſt pas le même Terrein; car, les *cinq Bataillons* ont quatre eſpaces entre eux, qu'ils prennent en faiſant retraite entre les *trois*, ou entre les *deux*. Il y a encore le Terrein entre les *deux Régimens*; & encore celui qui eſt entre les *Bataillons* & les *Piquiers extraordinaires*, tous leſquels Terreins joints enſemble font une grande étendue. Ajoûtez à cela, que le Terrein qu'occupent les Bataillons, quand chacun tient ſon rang, eſt bien différent de celui qu'ils occupent quand ils ſont un peu en deſordre, parce qu'ils ſe ſerrent ou s'élargiſſent toûjours. Ils s'élargiſſent, quand la peur les a ſaiſis juſqu'à leur faire prendre la fuite. Ils ſe reſſerrent, lorſqu'ils ont peur, mais d'une maniere à leur faire chercher la défenſe & non la fuite; &, en ce cas-là ils ſe reſſerrent & ne s'élargiſſent jamais. Ajoûtez-y encore, que les cinq rangs des Piquiers qui ſont à la tête, après avoir attaché le combat, ſont retraite, à travers les Bataillons, à la queue de l'Armée, afin de laiſſer place aux *Epées* pour combattre; & pendant que ces Piquiers marchent vers la queue,

ils

ils peuvent être employez où le Général trouve à propos; au lieu que, depuis qu'on en eſt aux mains, ils ſeroient tout-à-fait inutiles: & c'eſt pour cela que les eſpaces d'entre les rangs peuvent fort bien recevoir tout ce qu'il faut. Enfin, ſi ces eſpaces-là ne ſuffiſoient pas, les côtez, qui font les flancs de l'Armée, ſont des hommes, & non pas des murailles; ainſi, en les faiſant ouvrir & s'élargir, ils peuvent faire un Terrein aſſez grand pour recevoir tout.

ALAMANNI. Voulez-vous que les *Piquiers extraordinaires*, que vous avez poſtez ſur les flancs, faſſent ferme pendant que les prémiers Bataillons font retraite dans les ſeconds, & qu'ainſi ils deviennent comme les deux ailes de l'Armée? Ou bien, voulez-vous qu'ils faſſent retraite comme les autres? Ce qui étant, je ne vois pas comment cela pourroit ſe faire, n'ayant point derriere eux de Bataillons avec des files ouvertes pour les recevoir.

COLONNE. Si l'ennemi ne les combat point quand il force les Bataillons à faire retraite, ces Piquiers-là peuvent faire ferme dans leurs rangs, & prendre

dre l'ennemi en flanc après que les prémiers Bataillons auroient fait leur retraite. Mais, s'il combattoit auſſi les Piquiers, comme il y a apparence, puiſqu'il eſt aſſez fort pour obliger des Bataillons à la retraite; en tel cas, ils devroient auſſi faire retraite, ce qui leur eſt facile, encore qu'ils n'ayent perſonne derriere eux pour les recevoir: car, du milieu en avant ils peuvent *doubler leurs rangs* en ligne directe, ainſi que nous l'avons expliqué lorſque nous avons parlé du moyen de *doubler les rangs*. Que ſi l'on veut les doubler en faiſant retraite de la tête à la queue, il faut ſuivre une autre méthode que celle que je vous ai enſeignée, parceque je vous dis que la ſeconde file devoit entrer dans la prémiere, & la quatrieme dans la troiſieme, &c: &, dans ce cas ici, il ne faudroit pas commencer à la tête, mais à la queue, afin que, les rangs venant à ſe doubler, on n'avançât pas, mais que l'on fit retraite. Afin de répondre à tout ce que vous pourriez répliquer ſur cette bataille, je vous répete encore, que j'ai rangé cette Armée en bataille pour deux raiſons. La

pré-

prémiere, pour vous montrer comment on doit les ranger en général, lorſqu'il eſt queſtion d'en venir aux mains; la ſeconde, pour vous apprendre à leur faire faire l'éxercice. Pour l'ordonnance, je croi que vous la comprenez fort bien; & pour l'éxercice, je vous dis, que, le plus qu'il eſt poſſible, il faut diſpoſer de cette maniere-là tous le Corps enſemble, afin que les Commandans apprennent à bien mettre en bonne ordonnance leurs Bataillons; car, c'eſt aux Soldats à bien garder leurs rangs, & aux Commandans à bien tenir leurs Bataillons en ordonnance d'Armée, & à bien éxécuter le commandement du Général. Il faut donc qu'ils ſachent joindre un Bataillon à l'autre, & prendre leur Poſte tout d'un coup; &, pour cela, il faut que le Drapeau de chaque Bataillon ait ſon nombre écrit en lieu viſible, tant pour pouvoir mieux commander ces Bataillons-là, que pour que le Général & les Soldats les reconnoiſſent mieux. Il faut auſſi que les *Régimens* ayent leur nombre marqué dans leur principale *Enſeigne*, & qu'ainſi l'on ſache de quel nombre eſt le *Régiment* poſ-

poſté *à l'aile droite*, ou *à l'aile gauche*; de quel nombre ſont les Bataillons poſtez *à la tête*, ou dans le *ſecond Corps*, &c. Il faut encore que ces nombres ſervent d'échelons pour monter aux charges. Par éxemple, le plus bas *Officier* ſera un *Caporal*; celui qui le ſuivra ſera le *Capitaine des cinquante Vélites*; au-deſſus ſeront les *Capitaines des Bataillons*; enſuite ſera le *Commandant du dernier Bataillon*; & puis le *Commandant du neuvieme*, juſqu'au prémier, qui doit tenir rang immédiatement après le *Colonel*, ou celui qui commande l'un de nos *Régimens*; & il faudroit faire enſorte qu'on ne parvint jamais à cette charge-là ſans avoir paſſé par tous les dégrez. Mais, parcequ'outre ces deux *Colonels* il y a trois *Commandans* des *Piquiers extraordinaires*, & les deux des *Vélites* auſſi *extraordinaires*, je voudrois que ceux-ci fuſſent de même rang que le *Commandant du dernier Bataillon*; & je ſerois bien aiſe d'avoir ſix *Officiers* de pareil grade, afin qu'ils euſſent tous de l'émulation à qui parviendroit au commandement du neuvieme Bataillon. Chacun donc de tous ces Commandans, ſachant en quel endroit

droit ſeroit poſté ſon Bataillon, il s'enſuivroit de néceſſité, que, l'*Enſeigne générale* étant arborée, dès la prémiere fanfare toute l'Armée occuperoit tous ſes Poſtes. Et c'eſt-là le prémier éxercice à quoi il faut accoûtumer une Armée, qui eſt de ſe ranger promptement en bataille; &, pour y parvenir promptement, il faut tous les jours, & même pluſieurs fois le jour, la rompre & la remettre.

ALAMANNI. Quelle marque voudriez-vous qu'euſſent les Enſeignes, outre celle du nombre?

COLONNE. Je voudrois que l'Enſeigne du Général eût l'écuſſon de ſon Prince; toutes les autres pourroient bien avoir le même écuſſon, mais en variant le champ, ou ajoûtant quelque marque, comme il plairoit au Prince de qui dépendroit l'Armée: car, tout cela importe peu, pourvû qu'il produiſe l'effet qu'on en attend, qui eſt de ſe reconnoitre les uns les autres. Mais, revenons à l'autre éxercice auquel il faut accoûtumer une Armée, qui eſt de la mettre en mouvement, &, en marchant ſelon les regles, avoir ſoin qu'elle conſerve bien ſon ordonnance. Le troi-

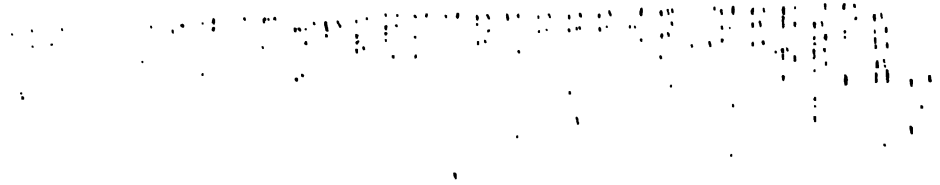
troiſieme éxercice, qu'elle a à faire, eſt d'apprendre à ſe conduire comme elle doit faire un jour de bataille; faire décharger le canon, & le faire retirer; faire mettre en mouvement les *Velites extraordinaires*, & les retirer après qu'ils auront éxécuté l'ordre de donner une *fauſſe-allarme*; commander que les *prémiers Bataillons*, comme s'ils étoient repouſſez, *faſſent retraite entre les ſeconds*, & tous enſemble *entre les troiſiemes*; & de-là les faire tous retourner chacun à leur Poſte. Il faudroit tellement les dreſſer à cela, que chacun connût ce qu'il doit faire, & s'en formât l'habitude, parce qu'une choſe qu'on ſait fort bien, & dont on a l'habitude, s'éxécute promptement. Le quatrieme éxercice eſt de leur apprendre à connoitre, par le ſon du *tambour* & de la *trompette*, & par le mouvement du *drapeau*, les commandemens de leurs Officiers; car, on ſait aſſez qu'ils entendront bien ſans aucun éxercice les commandemens de la voix. Mais, parceque l'importance de ce commandement vient de la différence des *ſons*, je vous dirai quels étoient ceux qu'employoient les Anciens. Les La-

Lacédémoniens, au rapport de *Thucidide*, employoient la *flûte* dans leurs Armées, parce qu'ils croyoient que cette muſique étoit plus propre à faire avancer leur Armée avec gravité, & non avec précipitation. Pour la même raiſon, les Carthaginois, dans la prémiere attaque, employoient le *ciſtre* *. *Abiatte*, Roi de Lydie, employoit la *flûte* & le *ciſtre*: mais, Alexandre & les Romains employoient les *cors* & les *trompettes*, penſant que ces inſtrumens avoient plus de vertu pour réveiller le courage des ſoldats, & les faire combattre avec plus de vigueur. Cependant, comme, en armant nos gens, nous avons pris des manieres grecques & des romaines, pour ce qui regarde la *muſique militaire*, nous garderons auſſi les uſages de ces deux Nations. C'eſt pourquoi je mettrois des *trompettes* auprès du Général, étant un ſon, non ſeulement propre à animer l'Armée, mais auſſi à ſe faire entendre au travers du bruit, plus qu'aucun autre. Toutes les autres *muſiques* qui ſeroient auprès des Commandans des Ba-

* *Voyez les Remarques*, ou l'*Avis du Traducteur.*

Bataillons & autres, je voudrois qu'elles ne fuſſent compoſées que de petits *tambours* & de *flûtes*, qu'on feroit jouer comme dans les feſtins, & non pas comme on fait à preſent. Le Général donc avec ſes *trompettes* feroit entendre, quand il faudroit faire halte, quand il faudroit marcher avant ou faire retraite, quand il faudroit tirer le canon, quand il faudroit faire avancer les *Vélites extraordinaires*; &, avec la variété de ſes fanfares, il feroit faire à l'Armée tous les mouvemens qu'elle doit faire. Il faudroit enſuite que ces *trompettes* fuſſent ſuivies des *tambours*; & comme cet éxercice eſt aſſez de conſéquence, il faudroit y bien dreſſer l'Armée. Pour la Cavalerie, il faut auſſi des *trompettes*, mais plus petites, & qui ſonnaſſent autrement que celles du Général. Voilà tout ce qui m'eſt venu dans l'eſprit ſur la maniere d'ordonner une Armée, & de lui faire faire l'éxercice.

ALAMANNI. Je vous prie de trouver bon que je vous demande pourquoi vous avez ordonné que la *Cavalerie Légere* & les *Vélites extraordinaires*, en attaquant, euſſent à ſe jetter ſur l'en-



cours des Officiers, & que ſouvent les choſes ont été changées au fort du combat par l'ordre du Général ; ce qui ne ſeroit pas arrivé, ſi les bruits continuels avoient étouffé ſa voix.

Fin du troiſieme Livre.

DE

DE L'ART DE LA GUERRE.

LIVRE QUATRIEME.

ALAMANNI. Puiſque, pendant que j'ai été de jour, il s'eſt gagné une ſi glorieuſe bataille, je croi qu'il eſt à propos de ne plus tenter la fortune, connoiſſant, comme je fais, ſa légereté & ſon inconſtance. Je veux donc me démettre de la *Dictature*, & que Monſieur *Bondelmonte* entre à preſent dans la charge de *Faiſeur de Queſtions*, puiſque, ſelon l'ordre établi, cet office regarde le plus jeune. Je me perſuade qu'il ne refuſera pas cet honneur,

ou, pour mieux dire, ce travail, tant pour m'obliger, que parce qu'il eſt naturellement plus hardi que moi; & cela ne lui fera point de peine d'entrer dans une lice, où il peut vaincre & être vaincu.

BONDELMONTE. Je prendrai le poſte que vous me donnerez, quoique j'euſſe plus de plaiſir à n'être qu'auditeur, parceque vos demandes m'ont bien plus ſatisfait, que n'auroient fait celles qui me ſont venues dans l'eſprit pendant que j'écoutois vos diſcours. Mais, Monſieur, je penſe qu'il vaut mieux que le Seigneur *Colonne* ne perde pas ſon tems, le priant de nous pardonner, ſi nous l'avons ennuyé avec nos cérémonies.

COLONNE. Bien loin de m'ennuyer, cela me fait plaiſir; car, ce changement de perſonnages me fait connoitre la différence de vos eſprits, & celle de vos inclinations. Mais, trouvez-vous qu'il faille encore ajoûter quelque choſe à la matiere que nous venons de traiter?

BONDELMONTE. Je ſouhaitte de ſavoir deux choſes avant de paſſer à un autre ſujet. La prémiere, ſi l'on ne peut ranger une Armée en bataille d'une

d'une autre maniere ? La ſeconde, à quoi doit principalement regarder un Général devant que d'en venir aux mains ; &, s'il ſurvenoit quelque accident pendant la mêlée, quels remedes il y faudroit apporter ?

COLONNE. Je ferai mes efforts pour vous ſatisfaire. Je ne répondrai point diſtinctement à vos queſtions, parceque, pendant que je répondrai à l'une, il arrivera ſouvent qu'il faudra répondre à l'autre. Je vous ai dit, que je vous donnois un *Ordre de Bataille*, afin que ſur celui-là vous puiſſiez former & prendre les meſures à quoi le Terrein & l'ennemi vous obligent, parce qu'on dépend ſouvent de l'un & de l'autre. Mais, ſouvenez-vous, ſurtout, de ne pas trop donner de front à vôtre Armée, ſi elle n'eſt très forte & très nombreuſe ; car, autrement, il vaut mieux lui donner plus de hauteur, & moins de face. Sur-tout, quand vous avez peu de monde en comparaiſon de l'ennemi, il faut que vous cherchiez quelque expédient, comme de ranger vôtre Armée enſorte qu'elle ſoit flanquée d'une *Riviere*, ou d'un *Marais*, afin que vous ne puiſſiez pas être environné de l'ennemi ; ou bien,

il faut vous munir de bonnes *Trenchées* ſur les flancs, comme fit Céſar en France. Dans un tel cas, prenez pour maxime de vous étendre, ou de vous reſſerrer de front, ſelon la quantité de vos gens, ou de celle de l'ennemi, qui étant moindre que vous, tâchez de l'attirer dans les *Plaines*, afin, non-ſeulement de pouvoir l'environner, mais auſſi pour donner plus d'étendue à la face de vôtre Armée, & ſur-tout en cas que vos gens ſoient bien diſciplinez, parceque dans les Lieux ſerrez & rudes vôtre nombre ne vous ſert de rien, ne pouvant pas donner à vos rangs toute l'étendue qu'ils pourroient avoir. C'eſt pour cela que les Romains cherchoient toûjours les *Plaines*, & évitoient les *Montagnes*. Mais, il faut faire tout le contraire, ſi vous avez peu de monde & mal diſcipliné; car, en ce cas, vous devez chercher un Terrein, où la petite quantité ſoit à couvert, & où le peu d'expérience ne vous apporte aucun préjudice. Prenez auſſi, autant qu'il vous ſera poſſible, le Poſte le plus élevé, afin de pouvoir plus facilement fondre ſur l'ennemi. Ne vous poſtez pourtant pas dans un panchant rude, ni au pied d'une émi-

nen-

nence, ſur laquelle l'Armée ennemie pourroit venir; & à cauſe de l'Artillerie, cette éminence vous nuiroit beaucoup, car l'ennemi pourroit vous endommager extrêmement, ſans que vous puſſiez y apporter remede; & pour vous, vous ne pourriez lui faire aucun mal, étant embarraſſé par vos propres gens. Celui qui range ſon Armée doit encore avoir égard au Soleil & au Vent, afin que l'un & l'autre ne vous donne pas en face; car, ils offuſquent la vûë, l'un par le trop de lumiere, & l'autre par la pouſſiere. Outre cela, le Vent diminue la force des coups qu'on tire à l'ennemi; & pour le Soleil, il ne ſuffit pas qu'il ne vous nuiſe point dans le commencement du combat, il faut ſe précautionner, enſorte qu'en continuant cela n'arrive pas. C'eſt pour cela qu'en rangeant vôtre Armée en bataille, il faudroit tâcher qu'elle l'eût dans les épaules; car, il ſe paſſeroit bien du tems devant qu'il fût venu à darder ſes rayons dans les yeux. Ce ſtratagême fut pratiqué par *Annibal* à la journée de *Cannes*, & par *Marius* contre les *Cimbres*. Si vous êtes moins fort en Cavalerie que l'ennemi, poſtez

vôtre Armée entre des *vignes*, des *arbres*, & autres embarras, comme firent les Eſpagnols, lorſqu'ils rompirent les François à *Cirignuola* dans le Royaume de Naples. Même on a vû ſouvent que les mêmes Troupes, en changeant ſeulement d'ordonnance & de ſituation, ont vaincu leurs vainqueurs, comme les *Carthaginois*, qui, après avoir été vaincus bien des fois par *Regulus*, furent enſuite vainqueurs par le conſeil de *Xantippe* Lacédémonien, qui leur fit prendre les *Plaines*, où ils battirent les Romains par la force de leur Cavalerie & de leurs éléphans. J'ai remarqué, par les éxemples des Anciens, que lorſque l'ennemi a fait un côté de ſon Armée plus fort que l'autre, on ne lui a oppoſé que le plus foible, en oppoſant, par conſéquent, au côté le plus foible de l'ennemi celui de l'Armée qui étoit le plus fort, à qui l'on commandoit de ſoûtenir ſeulement les ennemis, ſans repouſſer le choc, & au plus foible on lui ordonnoit de céder & de faire retraite dans le dernier Corps de l'Armée. Ceci cauſe deux grands deſordres à l'ennemi. Le prémiér, c'eſt que le Corps le plus conſidéra-

dérable de ſes Troupes ſe trouve par-là tout environné des autres : le ſecond, c'eſt que, s'imaginant avoir eu la victoire à bon marché, il arrivera ſouvent qu'il ſe débandera ; ce qui le perdra auſſi-tôt. *Scipion* étant en Eſpagne contre *Aſdrubal* Chef des Carthaginois, & ſachant qu'*Aſdrubal* n'ignoroit pas que c'étoit la coûtume des Romains de poſter leurs Légions au milieu, qui faiſoit ainſi la plus forte partie de l'Armée, & que, par conſéquent, *Aſdrubal* ſuivroit la même méthode ; quand le jour de la bataille fut venu, *Scipion* changea de batterie, & forma ſes ailes de ſes Légions, faiſant le Corps de Bataille de ſes moindres Troupes. Enſuite, venant aux mains, il fit marcher incontinent ſes moindres Troupes, mais lentement, pendant que les ailes de l'Armée avancérent avec promptitude ; enſorte que ce ne fut que les ailes de l'une & de l'autre Armée qui combattirent, & les *Corps de Bataille*, étant trop éloignez, ne ſe joignirent point. Ainſi, tout ce que *Scipion* avoit de plus fort combattit ce qu'*Aſdrubal* avoit de plus foible, ce qui fit gagner la bataille aux Romains. Ce ſtratagê-

lui tourner le dos & qu'il appréhendoit la valeur de Marcellus. Quelques-uns, pour faire rompre les rangs aux ennemis, ont commandé aux gens légerement armez de commencer & lier le combat, & auſſi-tôt de ſe retirer dans les rangs; puis, quand les deux Corps de Bataille ſont bien échauffez l'un contre l'autre, on les fait derechef ſortir des rangs, & donner en flanc à l'ennemi; ce qui les mettoit en deſordre, & enſuite en déroute. Si un Général ſe trouve foible en Cavalerie, il peut, outre les expédiens dont j'ai déjà parlé, poſter un Corps de Piquiers derriere ſes Chevaux, & au milieu du combat les faire ouvrir pour donner paſſage aux Piquiers; ce qui lui donnera l'avantage. Pluſieurs ont dreſſé des Fantaſſins légerement armez à combattre entre les Chevaux, ce qui leur a été d'un fort grand ſecours. Entre tous ceux qui ont rangé des Armées pour donner bataille, il n'en eſt point de plus eſtimez, que Scipion & Annibal, lorſqu'ils combattirent en Afrique; & parceque l'Armée d'Annibal étoit compoſée de Carthaginois & de Troupes auxiliaires de tou-

tes eſpeces, il poſta à la tête quatre-vingt éléphans; enſuite, il poſta les Troupes auxiliaires, & derriere eux les Carthaginois; &, enfin, les derniers de tous furent les Italiens, ſur qui il faiſoit peu de fond. & il diſpoſa tout cela ainſi, afin que ſes *Troupes auxiliaires* ayant en tête l'ennemi, & derriere les *Carthaginois*, elles ne puſſent pas prendre la fuite; deſorte qu'étant par-là contraints de combattre, il eſpéroit qu'elles vaincroient, ou, au moins, qu'elles laſſeroient les Romains, qui, après cela, ne ſeroient pas mal-aiſez à défaire entièrement par le moyen de ſes bonnes Troupes fraîches & vaillantes. D'autre côté, *Scipion* poſta les *Gens de Javelot*, les *Princes*, & les *Triaires*, dans l'ordonnance accoûtumée, qui eſt de pouvoir *s'entredonner retraite dans les rangs les uns des autres.* Il fit la tête de ſon Armée pleine d'intervalles. Mais, afin que cela ne parût pas, il les fit remplir de *Vélites*, à qui il commanda, que, ſi-tôt que les *éléphans* viendroient, ils ſe retiraſſent, & que, par les eſpaces ordinaires, ils entraſſent entre les *Légions*, & leur laiſſaſſent le chemin ouvert: ainſi, il en

en rendit l'effet inutile; puis, étant venu aux mains, il battit *Annibal.*

BONDELMONTE. En m'alléguant cette bataille, vous m'avez fait ſouvenir que *Scipion* ne fit point retirer *les Gens de Javelot* dans *les rangs des Princes*; mais, les ayant partagez, il les fit retirer *ſur les ailes de l'Armée*, afin qu'ils fiſſent place aux *Princes* lorſqu'il les fit avancer. C'eſt pourquoi je voudrois bien que vous me diſiez la raiſon qui l'obligea de ne pas ſuivre l'ordre accoûtumé.

COLONNE. Je vous le dirai. *Annibal* avoit mis toute la force de ſon Armée dans le ſecond Corps. *Scipion* donc, pour lui en oppoſer un autre auſſi fort, n'en fit qu'un des *Princes* & des *Triaires*; ainſi, le Terrein d'entre les *rangs des Princes* étant occupé par les *Triaires*, il n'y en reſtoit plus pour les *Gens de Javelot*: & c'eſt pour cela que, les ayant partagez en deux, il les fit retirer *ſur les ailes de l'Armée*, & non pas *entre les rangs des Princes*. Mais, remarquez bien, que cette méthode d'ouvrir le prémier Corps pour laiſſer paſſer le ſecond ne ſe peut pratiquer, que lorſqu'on a l'avantage,

parce qu'alors on le peut faire en ſeureté, comme fit Scipion. Mais, ayant du deſſous, vous ne pouvez le faire, ſi-non avec un danger éminent; c'eſt pourquoi il faut toûjours avoir derriere vous des Corps diſpoſez à vous recevoir entre leurs rangs. Mais, revenons à nôtre ſujet. Les Anciens *Aſiatiques*, entre les autres moyens qu'ils avoient trouvé pour endommager leurs ennemis, ſe ſervoient d'ordinaire de *chariots*, qui avoient des *faulx* attachées aux côtez; enſorte qu'ils étoient bons, non ſeulement pour faire paſſage au travers des rangs par leur impétuoſité, mais auſſi pour tuer des ennemis avec leurs faulx. On ſe défendoit contre cette invention en trois manieres. Ou on les ſoûtenoit par l'*épaiſſeur des rangs*; ou on les laiſſoit paſſer *au travers des Bataillons*, comme les éléphans; ou bien, par quelque artifice, on leur faiſoit une vigoureuſe réſiſtance, comme fit Sylla contre Archelaüs, qui avoit aſſez de cette eſpece de chariots, contre leſquels Sylla fit planter bien des pieux en terre derriere les prémiers rangs, enſorte qu'étant arrêtez par-là, ils perdoient toute leur im-

impétuoſité. Il faut auſſi remarquer la nouvelle méthode qu'obſerva Sylla contre ce Prince dans la diſpoſition de ſon Armée ; car, il poſta les *Vélites* & la Cavalerie dans l'Arriere-garde, & tous les gens peſamment armez à la tête de l'Armée, laiſſant entr'eux aſſez d'intervalle pour pouvoir faire avancer ceux de derriere, en cas que la néceſſité y obligeât. Ayant donc commencé le combat, & fait paſſer ſa Cavalerie au travers des eſpaces qu'il avoit laiſſé dans les prémiers rangs, il remporta la victoire par ce moyen-là. Qui veut mettre ſon ennemi en deſordre au milieu du combat, il faut faire naitre quelque choſe qui l'étourdiſſe, ou en faiſant courir le bruit qu'il vient un renfort, ou en lui faiſant voir quelque choſe qui frappe la vûë ; ainſi les ennemis, ſurpris de ce ſpectacle, perdent la tramontane, & enſuite ſont bien-tôt battus. Ce fut de ces ſortes de ſtratagêmes que ſe ſervirent Minutius Ruffus, & Accilius Flabrio, Conſuls Romains. Cajus Sulpitius fit monter pluſieurs goujâts & valets d'Armée ſur des mulets, & il les équippa de telle maniere, qu'il ſembloit que

ce fuſſent des Gendarmes; enſuite, il les fit paroitre ſur une éminence, pendant qu'il étoit aux priſes avec les Gaulois; ce qui les lui fit vaincre. La même choſe arriva à Marius contre les Allemans. Puis donc qu'au milieu du combat une fauſſe attaque rapporte un grand avantage, ſans doute que les véritables feront encore beaucoup mieux, ſur-tout, ſi, ſans que l'ennemi le prévit, on pouvoit tout d'un coup lui donner en flanc ou en queue: ce que vous ferez difficilement ſi le Terrein n'eſt pas diſpoſé pour cela; car, ſi c'eſt une Plaine, vous ne pouvez pas cacher une partie de vôtre monde, comme il faut faire en telles attaques; mais, en Païs boiſé ou montueux, &, par conſequent, propre aux embuſcades, vous pouvez bien couvrir une partie de vos gens, qui, tout d'un coup, & à l'improviſte, donneront ſur l'ennemi; &, toutes les fois que cela arrivera, vous en tirerez toûjours un grand avantage. Il eſt quelquefois de grande conſéquence, au ſoir du combat, de faire courir le bruit que le Général des ennemis eſt mort, ou que l'autre partie de vôtre Armée les a battus; ce qui a quelque-

fois fait remporter la victoire à celui qui s'eſt ſervi de cette ruſe. Il eſt aiſé de mettre en deſordre la Cavalerie, ou par des ſpectacles, ou par des cris, extraordinaires, ce que fit Créſus, qui oppoſa ſes chameaux aux chevaux de ſon ennemi; & Pirrus oppoſa auſſi les éléphans à la Cavalerie Romaine; ce qui l'épouvanta & la mit en déroute. De nôtre tems, les Turcs défirent le Sophi de Perſe & le Sultan de Syrie avec le ſeul bruit de la mouſquetterie; ce qui mit une telle épouvante dans la Cavalerie de ces gens-là, que celle du Turc en eut bon marché. Les Eſpagnols, pour battre Amilcar, mirent à la tête de leur Armée des chariots pleins d'étoupe, tirez par des bœufs; &, étant aux mains, ils y mirent le feu. Ainſi, les bœufs, voulant ſe ſauver du feu, donnérent dans l'Armée d'Amilcar, & la rompirent. Comme nous l'avons déjà dit, on a accoûtumé de ſurprendre l'ennemi par embuſcades dans un Païs propre pour cela: mais, dans un Terrein large & ouvert, quelques-uns ſe ſont aviſez de faire pluſieurs trenchées, & les ont couvertes légerement de brouſſailles & de

de terre, en laiſſant des entre-deux de terre ſolide, pour pouvoir faire retraite quand le combat étoit échauffé; ainſi l'ennemi, les pourſuivant, s'eſt quelquefois perdu par-là. Si, au milieu du combat, il vous ſurvient quelque accident capable de ſurprendre vos gens, la prudence veut qu'on le cache, ou même, s'il ſe peut, qu'on en tire avantage, comme firent Tullius Hoſtilius & Sylla, qui voyant que, pendant qu'on étoit aux mains, une partie de leur Armée étoit paſſée du côté de l'ennemi, & s'appercevant que cette nouveauté étonnoit leurs gens, ils firent promptement courir le bruit que cela ſe faiſoit par leur ordre; ainſi, bien loin que le reſte de leur Armées en fût épouvantée, au contraire, cela en augmenta tellement le courage, qu'ils en remportérent la victoire. Le même Sylla ayant envoyé quelques Troupes à une expédition, où ils furent tuez; afin d'empécher que ſon Armée n'en prit l'allarme, il dit, qu'il les avoit envoyez exprès à la boucherie, parce qu'il ſoupçonnoit leur fidélité. Sartorius, donnant bataille en Eſpagne, tua un de ſes gens, qui lui rap-

rapportoit la nouvelle de la mort d'un des Chefs de l'Armée; ce qu'il fit pour empêcher cet homme de répandre ce bruit parmi les Troupes, qui auroit pû leur faire prendre l'épouvante. Rien n'eſt ſi difficile, que d'arrêter une Armée qui a pris la fuite, & de la ramener au combat. Il faut, dans cette conjoncture, faire cette diſtinction: ou elle eſt toute entiere en déroute, en tel cas il eſt impoſſible de la rallier; ou il n'y en a qu'une partie, & alors il y a quelque remede. Pluſieurs Généraux Romains, allant à la tête des fuyards, les ont arrêtez, en leur faiſant honte de leur lâcheté; c'eſt ce que fit *Sylla*, qui, voyant qu'une partie de ſes *Légions* avoit déjà tourné le dos étant preſſée de près par *Mithridate*, alla à leur tête l'épée à la main, criant: *Si quelqu'un vous demande des nouvelles de vôtre Général, dites, Nous l'avons laiſſé les armes à la main en Beotie.* Le Conſul *Attilius* oppoſa aux fuyards ceux qui faiſoient ferme, & leur dit, *qu'ils ſeroient tuez, & par les amis, & par les ennemis, s'ils ne retournoient au combat.* *Philippe de Macédoine*, apprenant que ſes ſoldats, épouvan-

vantez par les *Scybtes*, prenoient la fuite, poſta de la Cavalerie affidée derriere ſes Troupes, avec ordre de tuer tous les fuyards ; ce qui fit, qu'aimant mieux mourir en combattant qu'en fuyant, ils remportérent la victoire. Pluſieurs Romains ont ſouvent, au milieu du combat, arraché un drapeau des mains de leurs gens, & l'ont jetté au milieu des ennemis, en propoſant récompenſe à celui qui le retireroit ; & ils faiſoient cela, non pas tant pour empêcher la fuite, comme pour animer davantage leurs gens, & leur faire faire un plus grand effort. Je croi qu'il ſera aſſez à propos d'ajoûter à ce diſcours ce qui ſurvient après le combat, puiſque ce ſont des choſes qui ne ſont pas longues à déduire, ni qu'on doive mépriſer ; & que, d'ailleurs, elles ont du rapport à tout ceci. Je dis, qu'on perd, ou que l'on gagne, les batailles. Quand on a remporté la victoire, il faut avec une diligence extrême pouſſer ſa pointe, comme faiſoit Céſar, & non pas comme fit Annibal, qui, s'étant arrêté après avoir défait les Romains à la journée de Cannes, en perdit l'Empire de Rome. Pour Céſar, jamais

mais il ne ſe repoſoit après la victoire; au contraire, il pourſuivoit & combattoit l'ennemi déjà vaincu avec plus de violence & de furie, qu'il ne l'avoit fait en l'attaquant. Mais, lorſqu'on a perdu la bataille, il faut qu'un Général voye s'il peut retirer quelque avantage de ſa défaite: ſur-tout, s'il lui eſt reſté une partie de ſon Armée, il peut lui naitre quelque belle occaſion de la négligence de ſon ennemi, qui, après la victoire, tombe le plus ſouvent dans une certaine confiance, qui vous donne lieu de le battre à ſon tour. C'eſt de cette maniere que Marius défit les Carthaginois, qui, ayant tué les deux Scipions & défait leurs Armées, comptérent pour rien le reſte des gens qui étoient demeurez avec Marius. Car, il eſt vrai, qu'il n'y a rien qui donne plus lieu à prendre une heureuſe revanche de ſa perte, que lorſque l'ennemi eſt perſuadé que vous n'oſeriez plus rien entreprendre, les hommes étant plus aiſez à ſurprendre par les choſes qu'ils craignent le moins. Enfin, un Général, ne pouvant pas réüſſir par cette voie, doit au moins faire enſorte que ſa perte ſoit le moins préju-

judiciable qu'il ſe pourra; &, pour y parvenir, il faut tâcher que l'ennemi ne puiſſe vous pourſuivre aiſément, ou bien il faut lui donner lieu de s'arrêter. Au prémier cas, quelques Généraux, s'apperçevant que la bataille étoit perdue pour eux, ont commandé à leurs Lieutenants de ſe retirer par différens Endroits, en leur donnant à tous un Quartier d'aſſemblée; d'où il arrivoit que l'ennemi, appréhendant de partager ſon Armée, laiſſoit ſauver les fuyards, ou la plus grande partie d'entr'eux. Au ſecond cas, pluſieurs ont envoyé le meilleur de leur butin au devant de l'ennemi, afin qu'étant occupé au pillage il leur donnât plus de tems pour s'échapper. Titus Dimius uſa d'un grand artifice pour cacher la perte qu'il avoit faite dans le combat; car, ayant combattu juſqu'à la nuit avec grand' perte de ſes gens, il les fit enterrer pendant l'obſcurité: ainſi, au matin, les ennemis voyant tant de corps morts des leurs & ſi peu de ceux des Romains, croyant avoir eu du deſavantage, ils prirent la fuite. Je croi avoir ſatisfait en bonne partie à vôtre demande, quoiqu'avec quelque con-

confuſion. Il eſt vrai, que touchant la forme des Armées il me reſte encore à vous dire, que quelques Généraux en ont ſouvent fait la tête en angle, s'imaginant que cette figure pouvoit plus aiſément ouvrir l'ennemi. Les autres, au contraire, donnoient à la tête de leur Armée la figure de ciſeaux ouverts, afin qu'en recevant l'ennemi dans cet angle ils puſſent l'enfermer & l'attaquer de tous côtez. Sur cela je veux que vous preniez cette maxime, que le meilleur moyen de rendre inutile le deſſein de l'ennemi, c'eſt de faire de vous-même ce qu'il prétend vous faire faire de force; car, le faiſant de cette maniere-là, c'eſt avec ordre, à vôtre avantage, & à ſon préjudice; mais, ſi vous étiez contraint de le faire, alors ce ſeroit vôtre perte. Pour appuyer cette maxime, je ne vous alleguerai rien de ce qui a déjà été dit. Vôtre ennemi marche ſur vous en *Pointe* pour ouvrir vos rangs; ſi vous allez en forme de *Ciſeaux* ouverts, vous le mettez en deſordre, & vous gardez vôtre ordonnance. *Annibal* poſta ſes *éléphans* à la tête de ſon Armée pour faire ouverture dans celle de Scipion; *Scipion*, au contraire, marcha

cha à lui avec ſon Armée toute ouverte, & cela lui donna la victoire, en rendant inutile le deſſein de ſon ennemi. *Aſdrubal* poſta ſes meilleures Troupes dans ſon Corps de Bataille, afin de repouſſer les Troupes de Scipion; & Scipion commanda que les ſiennes fiſſent retraite d'elles-mêmes; ce qui lui donna la victoire. Quand ces ſortes de ſtratagêmes ſont prévûs, celui contre qui on les machine en tire toûjours avantage. Il me ſemble qu'il me reſte encore à vous dire quelles maximes doit obſerver un Général devant que d'entrer au combat: ſur quoi j'ai à vous dire, prémierement, qu'il ne faut jamais livrer bataille, que lorſqu'on voit ſon avantage, ou qu'on y eſt contraint. L'avantage conſiſte dans la bonté de ſon Poſte, à avoir des Troupes mieux diſciplinées, ou en plus grand nombre, ou plus braves, que celles de l'ennemi. On eſt dans la néceſſité de combattre, lorſqu'on voit que ſon Armée, en ne le faiſant pas, ne laiſſera pas d'être diſſipée par le manque de paye, ou par celui de vivres, ou bien, ſi vous ſçavez que l'ennemi attend un renfort. Dans ces conjonctures il faut toûjours li-

livrer bataille, quoiqu'à nôtre deſavantage, parce qu'il vaut bien mieux tenter la fortune, quand il y a encore eſpérance qu'elle peut vous être favorable, qu'en ne la tentant point, voir vôtre perte aſſeurée; & c'eſt une auſſi groſſe faute à un Général de ne pas combattre dans ces occaſions, que d'avoir eu celle de vaincre & l'avoir ignorée, ou, l'ayant connue, l'avoir laiſſé paſſer par lâcheté. Quelquefois l'ennemi vous donne de lui-même de l'avantage ſur lui, quelquefois vôtre prudence vous le procure. Pluſieurs Armées ont été battues aux paſſages des Rivieres par un ennemi adroit, qui a laiſſé avancer tous les ſoldats juſqu'au milieu de l'eau, & enſuite les a attaquez de tous côtez, comme fit Céſar aux Suiſſes, qui tua le quart de tout leur monde, parcequ'il avoit eu l'adreſſe de mettre une Riviere entr'eux & lui. Quelquefois vôtre ennemi ſe trouve las pour vous avoir pourſuivi inconſidérément; prévalez-vous de cet avantage ſi vous êtes frais & repoſé. De plus, ſi l'ennemi vous préſente bataille de bon matin, laiſſez-le bien des heures ſe morfondre ſous le har-

harnois, & quand vous voyez la prémiere ardeur ralentie, ſortez de vos retranchemens & le combattez. Voilà la maniere dont *Scipion* & *Metellus* combattirent en Eſpagne, l'un contre *Aſdrubal*, & l'autre contre *Sertorius*. Si l'ennemi eſt diminué de forces, ou pour avoir partagé ſes Troupes, comme firent les *Scipions* en Eſpagne, ou pour quelqu'autre raiſon, vous devez tenter la fortune. La plus grande partie des Grands Capitaines aiment mieux recevoir l'ennemi, que de tomber ſur lui, parceque la furie eſt aiſément ſoûtenue par des gens fermez & ſerrez; & quand elle eſt ſoûtenue, elle dégénere en lâcheté. C'eſt ainſi qu'en uſa *Fabius* contre les Samnites & contre les Gaulois; ce qui lui donna la victoire au contraire de *Décius* ſon collegue, qui fut tué. Quelques-uns, redoutant la valeur de leurs ennemis, ont commencé la bataille le ſoir, afin que leurs gens, ayant du pire pûſſent à la faveur des ténebres ſe mettre en Lieu de ſeureté. D'autres, ſachant que leurs ennemis faiſoient ſcrupule de combattre dans un tems, ils l'ont choiſi pour commencer à en venir aux mains, & les

les ont vaincus. C'eſt ce que fit *Céſar* dans les Gaules contre *Ariaviſte*; & *Veſpaſien* en uſa de même en *Syrie* contre les *Juifs*. Mais, la plus grande & la plus importante précaution que doit avoir un Général, c'eſt de tenir auprès de ſoi des gens affidez, ſages, & très entendus dans le métier des armes, avec qui il doit toûjours tenir conſeil, & diſcourir ſans ceſſe de ſes Troupes, de celles de l'ennemi; de quel côté eſt le plus grand nombre; qui ſont les mieux armez, les mieux diſciplinez, les plus forts en Cavalerie, les plus propres à ſupporter la fatigue & la diſette; ſur quoi il doit faire plus de fond, ou ſur la Cavalerie, ou ſur l'Infanterie. Enſuite, qu'ils éxaminent bien le Païs où ils ſont, & ſi l'ennemi en peut tirer plus d'avantage qu'eux; lequel des deux Partis tire plus facilement ſes vivres & ſes munitions; s'il eſt à propos de donner ou de différer le combat: car, ſouvent les ſoldats perdent courage en voyant la Guerre tirer de longue, &, ſe laſſant de fatiguer, ils déſertent. Il faut, ſur-tout, bien connoitre le Général des ennemis, & ceux qui le conſeillent; s'il eſt témé-

raire ou prudent; s'il eſt lâche ou hardi; voir ſi vous pouvez faire fond ſur les Troupes auxiliaires: mais, ſur-tout, prenez bien garde de ne mener jamais au combat une Armée qui craint, ou qui, en quelque maniere que ce ſoit, ſe défie de la victoire; car, on eſt à demi battu quand on croit ne pouvoir vaincre. Il faut donc, en tel cas, éviter le combat, & faire comme Fabius, qui, ſe campant toûjours dans des Poſtes avantageux, ôtoit la hardieſſe à Annibal de l'aller attaquer. Ou, ſi vous appréhendiez que l'ennemi vous vint encore attaquer dans vos retranchemens les plus forts, quittez la campagne, & diſperſez vos Troupes dans les Places, afin de le laſſer à faire des ſieges.

BONDELMONTE. Ne peut-on éviter autrement le combat, qu'en diſtribuant ſon Armée dans les Places?

COLONNE. Je croi que d'autrefois j'ai déjà dit à quelqu'un de vous, que tant qu'on tient la campagne, on ne peut pas éviter de combattre avec un ennemi, qui a deſſein de le faire, à quelque prix que ce ſoit; à quoi il n'y a point d'autre remede, que de ſe tenir loin de lui, au moins dix-huit ou vingt

vingt lieuës, afin d'avoir le tems de décamper devant lui, lorſqu'il entreprendroit de venir vous forcer. Pour Fabius, il n'avoit pas deſſein d'éviter le combat avec Annibal, mais il vouloit le donner avec avantage: & Annibal ne croyoit pas pouvoir le battre en l'allant attaquer dans ſes retranchemens. Que s'il avoit crû le vaincre de cette maniere, il eût falu que *Fabius* eût combattu à quelque prix que ce ſoit, ou eût abandonné la campagne. *Philippe*, Roi de *Macédoine*, Pere de *Perſes*, étant en Guerre avec les Romains, ſe campa ſur une fort haute Montagne; mais, les Romains allérent l'y attaquer & le battirent. *Vercingentorix*, Chef des Gaulois, ne voulant point en venir aux mains avec *Céſar*, qui avoit paſſé une Riviere contre l'eſpérance de l'ennemi, il ſe retira avec ſon monde bien loin des Romains. Si les *Vénitiens*, dans nos jours, ne vouloient point en venir aux mains avec les *François*, ils ne devoient pas attendre qu'ils euſſent paſſé l'*Adda*; mais, ils devoient, en s'éloignant bien loin, imiter cet ancien Capitaine de la même Nation. Au contraire, ayant trop attendu, ils ne

ſçûrent pas prendre leur avantage, pendant que l'ennemi paſſoit la Riviere, pour lui donner bataille, & ils n'eurent pas l'addreſſe de trouver les moyens de l'éviter; car, les François étant trop proches de l'Armée de cette République, ils l'attaquérent, & la défirent, dans le tems qu'elle décampoit. Enfin, quand l'ennemi vous veut abſolument livrer bataille, il vous eſt impoſſible de l'éviter. Et ne m'alléguez point *Fabius*; car, ni lui, ni *Annibal*, n'avoient formé le deſſein de ne point ſe battre abſolument. Quelquefois il arrive que vos gens ſouhaittent le combat, quoique vous ſachiez bien, & par la quantité de monde que vous avez, & par le Païs, ou par quelque autre raiſon, que vous êtes fort inférieur à l'ennemi; ainſi, vous ſouhaittez de faire quitter cette penſée à vos Troupes. Il arrive, au contraire, quelquefois, que la néceſſité, ou la conjoncture, vous oblige à en venir aux mains, dans le tems que vos gens ne ſont pas aſſeurez, & qu'ils ſe trouvent mal diſpoſez pour le combat: il faut donc qu'en l'une de ces occaſions vous rabbattiez leur ardeur; & dans l'autre, vous leur releviez le courage.

Dans

Dans le prémier cas, lorſque les diſcours n'y font rien, le plus ſeur eſt d'en faire battre quelques-uns par l'ennemi, afin que ceux-là, & les autres, qui n'ont point combattu, vous croyent. On peut bien auſſi faire par artifice ce que *Fabius* fit par hazard. Vous ſavez bien que l'Armée de *Fabius* en vouloit venir aux mains avec celle d'*Annibal*, & que le Colonel Général de Cavalerie étoit dans la même penſée, quoique *Fabius* ne le jugeât pas à propos; & la différence d'avis alla ſi loin, qu'ils partagérent l'Armée. *Fabius* retint les ſiens dans ſes retranchemens, & l'autre livra le combat, où, ayant eu du pire, il eût été entièrement défait, ſi *Fabius* ne l'eût ſecouru. Ce fut par cette expérience que le Général de la Cavalerie & toute l'Armée apprirent, que le meilleur parti étoit d'obéïr à *Fabius*. Pour ce qui regarde les moyens d'animer vos gens contre l'ennemi, il faut les piquer contre lui, en leur faiſant entendre qu'il parle d'eux comme de canailles; que, cependant, on a de l'intelligence avec quelques-uns des ſiens, dont on a gagné une partie. Il faut prendre des lo-

gemens en des Endroits d'où ils voyent l'ennemi, & viennent quelquefois à eſcarmoucher avec lui, parcequ'on s'accoûtume à avoir moins de peur de ce qu'on voit tous les jours. Il faut auſſi marquer de l'indignation, & dans quelque harangue, qui viendra à propos, il faut leur reprocher leur lâcheté; &, pour leur en faire honte, dire, *Qu'on ne laiſſera pas de combattre ſeul, s'ils ſont aſſez lâches pour ne vous pas ſuivre.* Mais, ſur toutes choſes, ayez cette prudence, ſi vous voulez rendre vos gens obſtinez au combat, de ne ſouffrir pas qu'ils envoyent leur butin chez eux, ou en Lieu ſeur, juſqu'à ce que la Guerre ſoit finie; afin qu'ils ſachent, que ſi en fuyant ils ſauvent leur vie, au moins ils ne ſauveront pas leur bien, dont l'amour qu'ils ont pour lui ne les rend pas moins obſtinez à ſe bien battre, que l'envie de défendre leur vie.

BONDELMONTE. Vous nous avez dit, que, pour animer les gens au combat, il faut leur parler. Entendez-vous qu'il faille effectivement parler à tous, ou ſeulement aux Chefs?

COLONNE. Pour perſuader, ou pour

pour diſſuader, une choſe à un petit nombre, rien n'eſt plus aiſé à faire, parceque, ſi les paroles ne ſuffiſent pas, vous pouvez employer l'autorité & la force. Mais, la difficulté eſt de faire changer à toute une Armée une opinion qui eſt contraire au bien commun, ou à vôtre deſſein; & là vous ne pouvez employer que les paroles, qui, ayant à perſuader tout le monde, doivent être entendues de tout le monde. C'eſt pour cela qu'il étoit néceſſaire que les Grands Capitaines fuſſent grands Orateurs, parce qu'on ne peut que difficilement opérer rien de bon dans ces rencontres, qu'en parlant à toute une Armée: mais, c'eſt un uſage entièrement perdu dans nôtre tems. Liſez-moi la *Vie d'Alexandre le Grand*, & voyez combien de fois il fut obligé d'haranguer ſon Armée; ſans cela, il ne l'auroit jamais conduite aux *Indes*, en traverſant les *Déſerts de l'Arabie*, parceque cette Armée étoit chargée de richeſſe & de pillage. Et il arrive ſouvent qu'une Armée périt, parceque le Général ne ſait pas, ou n'a pas accoûtumé, de lui parler. Car, par ces diſcours, on donne du courage,

en diminuant les ſujets de crainte; on augmente l'opiniâtreté; on découvre les fourberies de l'ennemi; on fait eſpérer des récompenſes; on découvre les dangers & les moyens de les éviter; on reprend; on prie; on menace; on remplit d'eſpérance; on loue; on blame; en un mot, on fait tout ce qu'il faut pour exciter & allumer les paſſions humaines. Ainſi, tout Prince qui fait une Armée nouvelle, afin de rétablir cette bonne coûtume, doit accoûtumer ſes Troupes à entendre parler leur Général; & le Général à ſavoir ce que c'eſt que de parler à ſon Armée. C'étoit une choſe aſſez puiſſante autrefois ſur l'eſprit des ſoldats, que la *Religion*, & le *Serment* qu'on leur faiſoit prêter quand on les enrolloit; parce qu'à la moindre faute qu'ils faiſoient on les menaçoit, non ſeulement de ce qu'ils avoient à craindre de la part des *Hommes*, mais auſſi de ce qu'ils devoient appréhender de la part des *Dieux*. Et ce moyen-là, étant accompagné d'autres cérémonies de Religion, rendoit ſouvent toutes choſes faciles aux Anciens, & le feroit encore dans les Lieux où l'on reſpecteroit,

& où l'on obſerveroit, la Religion. *Sertorius* s'en ſçût bien prévaloir, en feignant de parler avec une *Biche*, qu'il diſoit, *que les Dieux lui envoyoient, pour lui anoncer qu'il remporteroit la victoire.* Sylla diſoit, *Qu'il s'entretenoit avec une Image qu'il avoit tirée du Temple d'Apollon.* Pluſieurs on dit, *Que Dieu leur étoit apparu en ſonge, leur commandant de combattre.* Du tems de nos Peres, *Charles VII.* Roi de France, dans la Guerre contre les Anglois, diſoit, *Qu'il recevoit tous ſes conſeils d'une jeune Vierge, que Dieu lui avoit envoyée*, qui enſuite à été appellée par-tout, *la Pucelle de France.* Cela aida ce Prince à remporter tant de victoires ſur le Roi d'Angleterre. On peut encore pratiquer des moyens qui faſſent que vos gens mépriſent l'ennemi; comme ce que fit *Ageſilaüs*, Lacédémonien, qui fit voir à ſes gens quelques *corps de Perſans* deſhabillez, afin que voyant leur délicateſſe, ils n'en euſſent point de peur. D'autres les ont contraint de ſe battre par néceſſité, leur ôtant toute eſpérance de ſalut hors de la victoire: & c'eſt-là le plus ſeur & le plus fort moyen de rendre vos gens acharnez au combat. Cette opiniâtreté eſt

encore augmentée par l'amour de la Patrie, ou par celle de ſon Général. Cette tendreſſe pour ſon Général eſt produite par la confiance qu'on a en lui, par l'eſtime qu'on en fait, par les bons ordres qu'il donne, & par les victoires qu'il a remportées, ſur-tout quand elles ſont récentes. L'amour pour la Patrie vient de la nature; celle du Général vient de ſa valeur bien plus que de ſes bienfaits. Il peut y avoir pluſieurs ſortes de néceſſitez, mais il n'en eſt point de plus preſſantes, que celle de vaincre ou de mourir.

Fin du quatrieme Livre.

DE

DE L'ART DE LA GUERRE.

LIVRE CINQUIEME.

COLONNE. Je vous ai montré quelle ordonnance il faut donner à une Armée pour en combattre une autre qui lui eſt oppoſée. Je vous ai dit auſſi de quelle maniere il faut la battre. Enſuite, je vous ai entretenu de diverſes circonſtances qui peuvent ſe trouver dans différens accidens, qui ſurviennent quelquefois. Ainſi, je penſe qu'il eſt tems de vous faire voir comment il faut conduire une Armée contre un ennemi qu'on ne voit pas, mais dont

on craint à tout moment d'être attaqué. C'eſt ce qui arrive quand on marche en Païs ennemi, ou ſuſpect. Prémierement, il faut ſavoir, qu'en tel cas les Romains, pour l'ordinaire, faiſoient marcher devant quelques *Troupes de Cavalerie*, pour faire *la découverte des routes*. Enſuite marchoit *l'aile droite*, qui étoit ſuivie de ſon bagage & de ſes fourgons. Après marchoit *l'aile gauche*, ayant auſſi en queue tout ſon équipage; & en fin ſuivoit le reſte de la Cavalerie. Et s'il arrivoit que l'Armée fût attâquée dans ſa marche, ou de front, ou en queue, ils faiſoient tout d'un coup retirer tous les équipages à gauche, ou à droite, ſelon qu'on le jugeoit plus à propos, ou que la ſituation le permettoit; & tout le monde, étant ainſi débarraſſé du bagage, faiſoit tête, tout à la fois, du côté que venoit l'attaque. Si on étoit attaqué en flanc, on mettoit tout l'attirail en Lieu de ſeureté, & l'on faiſoit tête de ce côté-là. Cette méthode étant bonne & prudente, je trouve qu'on devroit la ſaivre, en envoyant devant les Chevaux Légers, pour faire la découverte du Païs. Enſuite, ſi l'on avoit quatre *Régimens*, il faudroit les faire

faire filer, avec chacun leur bagage en queue. Et parceque dans une Armée il y a de deux ſortes de charrois, les uns au public de cette Armée, les autres aux particuliers, je ferois quatre parts des prémiers, & j'en donnerois une part à chaque *Régiment*. Je partagerois encore de même en quatre l'Artillerie & les gens qui ne ſont pas de défenſe, afin que les Troupes euſſent chacune leur part de l'embarras. Mais, parce qu'il arrive quelquefois que vous marchez en Païs tellement ennemi, qu'il n'eſt point de moment où vous ne craigniez d'être ſurpris par quelque attaque, vous êtes contraint, pour marcher avec plus de ſeureté, de changer la forme de vôtre marche, & d'être toûjours en ſi bonne ordonnance, que vous ne craigniez, ni les Païſans, ni les Troupes ennemies. En telle conjoncture, les anciens Capitaines avoient accoûtumé de marcher en *forme quarrée*, c'eſt-à-dire, en maniere qu'ils puſſent, étant attaquez, *ſe défendre de quatre côtez*; & ils diſoient, qu'avec cette diſpoſition *ils étoient diſpoſez pour la marche & pour le combat*. Je ne prétens point m'éloigner de cette méthode, & je veux diſpoſer de

cette maniere les deux *Régimens* que j'ai pris pour me ſervir de regle à former mon Armée. Voulant donc, pour cet effet, marcher en toute ſeureté en Païs ennemi, & pouvoir repouſſer *de quatre côtez* à quelconque m'attaqueroit, je mettrois mon Armée *en Quarré*, imitant les Anciens, & j'y ferois au milieu un vuide, qui auroit, de mes ſens, *ſoixante-dix toiſes*. Je diſpoſerois donc mes flancs dans l'éloignement l'un de l'autre de *ſoixante-dix toiſes*. & à chaque flanc je donnerois *cinq Bataillons de ſix en longueur*, laiſſant entre chaque *Bataillon* une *toiſe*; ainſi, tous ces *Bataillons* occuperoient un Terrein de *ſoixante-dix toiſes* de long, y compris les intervalles, parceque chaque *Bataillon* doit occuper *treize toiſes* de hauteur. Je diſpoſerois enſuite entre la tête & la queue de ces flancs *les autres dix Bataillons*, cinq à l'une & cinq à l'autre, en les plaçant de maniere que quatre fuſſent aux côtez de la tête du flanc à droite, & quatre à côté de la queue du flanc à gauche, éloignant ces quatre *Bataillons-là* de *huit pieds* l'un de l'autre. Pour les *cinquiemes Bataillons*, j'en poſterois un à côté *de la tête du flanc à gauche*, & l'autre à côté

de

de la queue du flanc à droite; & parceque le Terrein, qui eſt d'un flanc à l'autre, eſt de ſoixante-dix toiſes, & que ces *Bataillons*, qui ſont diſpoſez aux côtez des deux flancs, non pas en longueur, mais en largueur, occuperoient, par conſéquent, avec leurs intervalles, quarante-cinq toiſes, il ſe trouveroit qu'entre les quatre *Bataillons* qui ſeroient au long de la tête du flanc droit, & le cinquieme, poſté au long de la tête du flanc gauche, il reſteroit un Terrein de vingt-cinq toiſes, qui ſe trouveroit auſſi entre les *Bataillons* diſpoſez à la queue; & il n'y auroit d'autre différence, ſi-non que le Terrein vuide vers la queue ſeroit du côté de *l'aile droite*, & l'autre même Terrein vers la tête ſe trouveroit du côté *de l'aile gauche*. Dans le Terrein vuide de la tête je placerois tous les *Vélites ordinaires*, & dans celui de la queue tous les *extraordinaires*, qui ne ſeroient pas tout-à-fait mille pour chaque Terrein vuide. Ou, ſi vous vouliez que l'eſpace du milieu eût, de tous ſens, deux cens douze braſſes, il faudroit que les cinq Bataillons pour *la tête*, & les cinq autres pour *la queue*, ne priſſent rien du Terrein qu'occupent

pent les flancs; &, pour cela, il faudroit que les *cinq Bataillons* de la queue touchaſſent de la tête la queue des flancs, & que les *cinq Bataillons* de la tête touchaſſent de leur queue la tête des flancs, ce qui feroit encore quatre angles vuides aux quatre coins de toute l'Armée, capables de contenir chacun un Bataillon. J'y poſterois donc *quatre Enſeignes de Piquiers extraordinaires*; & pour les deux autres Enſeignes qui me reſteroient, je les placerois au milieu du *quarré* de l'Armée, & à leur tête le Général, avec ſes gens autour de lui. Et parceque les Bataillons ainſi diſpoſez marchent tous d'un ſens, quoiqu'ils ayent ſouvent à combattre de pluſieurs, il faut, lorſqu'on les met en Corps d'Armée, les poſter de maniere que tous les côtez, qui ne ſont point couverts des autres Bataillons, puiſſent combattre. Sur ce pied-là, il faut ſavoir que les *cinq Bataillons de la tête* ſont couverts de tous côtez, excepté de front; il faut donc les ranger de ſorte qu'ils ayent tous leurs *Piquiers à la tête*. Les *cinq Bataillons en queue* ſont couverts de toutes parts, hormis des *épaules*; il faut donc les ranger enſorte que tous les *Piquiers* faſſent les derniers

niers rangs, comme nous l'avons montré en ſon lieu. Les *cinq Bataillons* du flanc à droite ne ſont découverts que de ce côté-là; les cinq autres du flanc à gauche ne ſont auſſi découverts que par la gauche: en rangeant donc l'Armée en bataille, tournez toutes les *pointes des piques* du côté découvert. Quand nous avons parlé de la méthode de ranger une Armée en bataille, nous avons dit, comment il faloit poſter les *Caporaux* ou *Dixeniers*, & à la tête, & à la queue, afin que, lorſqu'il ſera queſtion de combattre, les armes & les gens ſe trouvent tous dans leurs Poſtes. Je partagerois en deux l'*équipage d'Artillerie*; je les poſterois tous deux en dehors ſur les deux flancs, & je ferois marcher devant *les Chevaux Légers* à la découverte du Païs. Pour les *Gendarmes*, je les poſterois à la queue, vers les deux angles du flanc, à droite du flanc à gauche, mais éloignez des Bataillons de *treize toiſes*. Souvenez-vous, en rangeant une Armée en bataille, que c'eſt une maxime, qu'il faut toûjours poſter la *Cavalerie*, ou en queue, ou ſur les flancs. Si vous la poſtez à la tête, vis à vis de l'Armée, il faut que vous faſſiez l'une de

de ces deux choſes: ou que vous l'éloigniez aſſez, pour qu'elle puiſſe, étant repouſſée, éviter vôtre Infanterie & ne pas tomber deſſus; ou ranger tellement vôtre Infanterie, qu'elle puiſſe laiſſer paſſer la Cavalerie au travers de ſes rangs ſans les rompre. Au-reſte, c'eſt ici un avis qu'il ne faut pas mépriſer; car, pluſieurs, n'y ayant pas penſé, ſe ſont perdus, & ſe ſont eux-mêmes mis en déroute. Le bagage & les gens ſans défenſe ſont mis dans le quarré de l'Armée, mais de telle façon qu'ils ne nuiſent point au paſſage de ceux qui vont de flanc en flanc, ou de la tête à la queue. Tous ces *Bataillons*, ſans compter l'*Artillerie* & la *Cavalerie*, occupent de Terrein en dehors, de quelque côté qu'on les prenne, quatre-vingt-quatorze toiſes. Or, parceque tout le *quarré* eſt compoſé de deux *Régimens*, il faut le partager, pour ſçavoir quelle partie fait un *Régiment*, & quelle partie fait l'autre; & parceque ces *Régimens* ne ſont diſtinguez que par un nom de nombre, & qu'ils ſont compoſez de *dix Bataillons* avec un *Commandant Général*, ou *Colonel*, je voudrois que le prémier *Régiment* eût les cinq prémiers Bataillons à la tête du quar-

ddd
ddd
ddd
ddd
ddd
ddd

50.

ddd
ddd
ddd
ddd
ddd
ddd

00.

quarré, & les cinq autres dans le flanc à gauche, & le Colonel dans l'angle de la tête à gauche. Le ſecond *Régiment* enſuite auroit ſes cinq prémiers Bataillons en flanc à droite, & ſes cinq autres en queue à droite, & le Colonel dans l'angle à droite, comme s'il conduiſoit l'*Arriere-garde*. A preſent que cette Armée eſt en ordonnance, il la faut mettre en mouvement, & prendre bien garde de n'y rien changer dans la marche; car, avec ces précautions, on peut ne rien craindre des attaques des gens du Païs. Il ne faut point que le Général prenne d'autres meſures contre ces attaques tumultuaires, que de commander à quelque Compagnie de Chevaux Légers, ou à quelque *Enſeigne de Vélites*, de les repouſſer. Après tout, ne craignez point que ces ſortes de gens approchent à la portée de l'épée ou de la pique; car, les Milices craignent toûjours les Troupes réglées, & vous verrez qu'elles vous attaqueront toûjours avec grand bruit, ſans s'approcher trop près, comme font les petits chiens autour d'un mâtin. Quand Annibal vint en Italie, au grand dommage des Romains, il traverſa la Gaule,

le, & ſe moqua toûjours des mouvemens tumultuaires des Païſans Gaulois. Quand on marche, il faut avoir des Pionniers, & autres ouvriers devant vous, qui vous faſſent le chemin; mais, il faut les faire eſcorter de la *Cavalerie* que vous envoyez à la *découverte*. Il faut que l'Armée, gardant toûjours cette ordonnance, faſſe trois à quatre lieues par jour, & qu'elle ait aſſez de Soleil en arrivant au camp, pour ſe loger & repaitre; car, la marche ordinaire d'une Armée eſt d'environ ſept lieues par jour. S'il arrive que vous ſoyez attaqué par une *Armée en ordonnance de bataille*, comme une telle Armée ne peut pas naitre tout d'un coup, car elles vont un pas réglé, vous avez aſſez de tems pour vous préparer au combat, & pour vous mettre dans l'*ordre de bataille*, que je vous ai montré ci-deſſus. Car, ſi vous êtes attaqué à la tête, vous n'avez qu'à y faire venir l'*Artillerie* qui eſt ſur les flancs, & la *Cavalerie* qui eſt à la queue, & les mettre tous dans les Poſtes, que nous avons marquez ci-devant, en gardant toutes les diſtances que nous avons dit. Les *mille Vélites*, qui ſont à la tête, doivent ſortir de

leur

leur Poſte, & ſe partager en *deux Corps*, de cinq cens chacun, pour aller prendre Poſte entre *la Cavalerie* & les *ailes de l'Armée*. Mais, dans le vuide qu'ils laiſſeront, poſtez-y *les deux Enſeignes de Piquiers extraordinaires*, que j'avois poſtez dans *la place de l'Armée*. Les mille *Vélites*, que j'ai mis à la queue, la quitteront, & viendront ſur les deux flancs des *Bataillons*, pour les fortifier; puis, faites ſortir tout le bagage par l'ouverture qu'ils laiſſeront, auſſi bien que les gens ſans défenſe, & mettez le tout à la queue des *Bataillons*. La place donc étant vuide, & chacun ayant pris ſon Poſte, que les *cinq Bataillons*, que j'avois mis à la queue de l'Armée, avancent par le Terrein vuide qui eſt entre les deux flancs, & que des cinq il y en ait trois qui s'approchent de la tête, à *treize toiſes* près, en laiſſant entr'elles des eſpaces égaux, & que les deux de reſte demeurent derriere les trois, éloignés auſſi de *treize toiſes*. On peut en un inſtant mettre l'Armée ſous cette forme, qui approche de l'ordonnance que nous avons démontrée ci-devant; & ſi elle eſt plus étroite de face, elle eſt plus groſſe de flanc, ce qui ne la rend

pas

pas moins forte. Mais, parceque les Bataillons, qui étoient en queue, ont les Piquiers dans les derniers rangs, pour les raiſons que nous avons dites, il faut les poſter dans les prémiers, afin qu'ils épaulent la tête de l'Armée. Or, pour cet effet, il faut leur faire faire un tour, Bataillon après Bataillon, comme à des *Corps ſolides*, ou les faire entrer promptement entre *les Ecuyers*, & les faire marcher à la tête. Cette derniere méthode eſt plus prompte & moins embarraſſante, que de les faire tourner. Vous devez vous conduire de même pour tous les Bataillons qui ſe trouvent à la queue, lorſque vous êtes attaqué, de quelque maniere que ce ſoit, comme je vous le montrerai. Si l'ennemi ſe préſente à la queue, la prémiere choſe qu'on a à faire, eſt, que chacun tourne de la face à l'épaule, & par-là l'Armée a fait tout d'un coup de la *queue* la *tête*, & de la *tête la queue*. Enſuite, il faut obſerver tout ce que j'ai dit, pour mettre cette tête dans l'ordonnance qu'elle doit avoir. Si l'ennemi vient donner ſur le *flanc à droite*, il faut faire faire volte face à toute l'Armée de ce côté-là; enſuite, faire tout ce qu'on

qu'on a dit ci-deſſus, mettre cette *tête* en défenſe, enſorte que la Cavalerie, les *Vélites*, & le Canon, ſoyent chacun dans le Poſte où il doit être par rapport à cette nouvelle *tête*. Il n'y a de la difficulté que pour le plus & pour le moins, lorſqu'on fait ces changemens de *tête* & de *queue*. Il eſt vrai, qu'en faiſant du *flanc à droite la tête*, il faudroit que les *Vélites* entraſſent dans les intervalles qui ſont entre les *ailes de l'Armée*, & la Cavalerie ſeroit plus proche du *flanc à gauche*, en la place de laquelle il faudroit faire entrer les *deux Enſeignes de Piquiers extraordinaires*, qui étoient rangez au milieu. Mais, devant que de les y faire entrer, il faudroit faire débarraſſer la place de fourgons, des gens ſans défenſe, & de tout le bagage, qu'il faudroit poſter derriere le flanc à gauche, qui alors ſeroit la queue de l'Armée; & les autres *Vélites*, qui, ſelon la principale diſpoſition de l'Armée, étoient poſtez à la queue, ne doivent point changer de Poſte en ce cas-ici, afin que cet endroit-là, qui de queue deviendroit flanc, ne fût point découvert. Tout le reſte doit ſe régler ſur ce qu'on

a dit d'abord touchant la tête de l'Armée. (*Figure VII.*)

TOUT ce qu'on a dit, pour faire du flanc à droite la tête, ſe doit appliquer au flanc à gauche, lorſqu'on en veut auſſi faire la tête; car, c'eſt la même méthode. Si l'ennemi venoit fort de monde, & en belle ordonnance, pour vous attaquer en deux endroits, il faudroit fortifier ces deux endroits-là des deux autres côtez qui ne ſeroient pas attaquez, *en doublant les rangs des prémiers*, & en leur partageant également l'*Artillerie*, *les Vélites*, *& la Cavalerie.* Si l'ennemi donne ſur vous par trois ou quatre endroits, il faut que lui ou vous manquiez de prudence, parceque, ſi vous en avez, vous ne vous engagerez jamais dans un Païs où l'on vous puiſſe attaquer, en belle ordonnance, & avec beaucoup de force, en trois ou quatre endroits à la fois; parceque, ſi on le veut faire avec ſeureté, il faut que de tous les endroits dont on vous attaque, on ait en chacun preſque autant de monde comme vous dans toute vôtre Armée. Et ſi vous êtes ſi peu ſage, que d'entrer en Païs ennemi, & au milieu

de

UERE

de forces trois fois plus conſidérables que les vôtres, vous ne pouvez vous en prendre qu'à vous-même, s'il vous en arrive accident. Mais, ſi vous recevez quelque échec par un malheur, cela ne fera point de tort à vôtre honneur, & il ne vous arrivera que ce qui eſt arrivé à *Aſdrubal* en Italie, & aux deux *Scipions* en Eſpagne. Mais, ſi l'ennemi, n'ayant gueres plus de forces que vous, veut cependant vous attaquer en pluſieurs endroits à la fois, ce ſera vôtre bonne fortune qui lui fera faire cette ſottiſe, parceque, s'il veut entreprendre une telle choſe, il ne le peut faire qu'en rendant ſes Bataillons ſi foibles, qu'il vous ſera aiſé, & de ſoûtenir d'un côté, & d'enfoncer de l'autre, &, par conſéquent, de le mettre en déroute. Cette maniere de ranger une Armée en bataille contre un ennemi qu'on ne voit pas encore, mais qui pourroit ſe préſenter à l'improviſte, eſt néceſſaire; & même il ſera fort avantageux, en mettant vos Troupes en Corps d'Armée, de les accoûtumer à marcher dans cette ordonnance. Et dans la *marche* il faudra diſpoſer la tête à combattre, puis reprendre la *marche*; enſuite, *faire de la queue*

la tête, puis reprendre *la marche:* enfin, *faire des flancs la tête*, & reprendre encore *la marche*; car, ſi vous voulez avoir une Armée bien diſciplinée, il faut l'inſtruire ſouvent, & lui faire prendre l'habitude de toutes ces ſortes d'éxercices. C'eſt ſur-tout là-deſſus que les Généraux & les Princes mêmes doivent prendre beaucoup de peine; car, la *Diſcipline militaire* n'eſt autre choſe, que de ſavoir ordonner & éxécuter toutes ces choſes-là; & une Armée bien diſciplinée, c'eſt une Armée habituée à tous ces mouvemens. Or, il ſeroit impoſſible d'en mettre jamais en déroute une, qui, dans ce tems-ici les pratiqueroit comme il faut. Au-reſte, ſi cette ordonnance de figure *quarrée* paroit un peu difficile, il ſera néceſſaire de la prendre pour une bonne *leçon d'éxercice*, parceque, quand on en aura pris l'habitude, il ſera aiſé après cela de réüſſir dans les autres.

BONDELMONTE. Je ſuis perſuadé, comme vous le dites, que tous ces éxercices ſont néceſſaires; & pour moi, j'avoue que je n'y vois rien à ajouter, ni à retrancher. Il eſt vrai, que je voudrois bien ſavoir de vous deux choſes: l'une, quand vous voulez

lez des flancs ou de la queue faire la tête, & que vous les commandez de tourner, ſavoir ſi vous faites ce commandement, ou de la voix, ou par le tambour. L'autre choſe eſt de ſavoir, ſi, lorſque vous envoyez faire eſplanader les chemins, vous y employez de vos propres ſoldats, ou d'autre ſorte de gens deſtinez à cela.

COLONNE. Vôtre prémiere queſtion eſt de conſéquence, parce que, lorſque les ordres d'un Général ne ſont pas bien entendus, ou mal interprétez, ſouvent il en arrive du deſordre dans les Armées: c'eſt pourquoi il faut qu'en Lieu dangereux le commandement ſoit ſur-tout clair & intelligible. Or, ſi vous employez le tambour ou autre inſtrument pour faire le commandement, il faut que d'un ſon à l'autre il y ait une différence ſi ſenſible, qu'il ne ſoit pas poſſible d'y faire équivoque: & ſi vous commandez de vive voix, prenez bien garde d'éviter les termes généraux, n'employant que ceux qui ſont propres; & encore de ceux-ci faut-il éviter ceux qui pourroient recevoir une méchante interprétation. Souvent on a vû périr une Armée, pour avoir dit, *Arriere*, *Arrie-*

re, au lieu de dire, *Retirez-vous.* Si vous voulez faire *tourner* pour *faire tête*, ou *en flanc*, ou *en queue*, ne dites jamais *Tournez-vous*, mais ſeulement *Demi-Tour à droite*, *Demi-Tour à gauche.* Il faut donc que tous les termes du commandement ſoient ſimples & clairs, comme, *Serrez les rangs*; *Prenez garde à vous*; *Marchez*; *Retirez-vous* *. Mais, que tout ce qu'on pourra commander de vive voix, qu'on le faſſe, le reſte ſe commandera par les *tambours* & autres *inſtrumens.* Pour ce qui eſt des *Pionniers*, je voudrois que ce fuſſent mes ſoldats qui en fiſſent l'office, tant parceque les Romains le pratiquoient ainſi, que pour avoir le moins de bouches inutiles que je pourrois dans mon Armée, & j'en tirerois de chaque Bataillon le nombre qu'il m'en faudroit, en leur donnant les pieuches & autres inſtrumens néceſſaires pour cela, leur faiſant laiſſer leurs armes à ceux des files qui ſeroient les plus proches d'eux; puis, quand l'ennemi paroitroit, les Pionniers reprendroient leurs armes & leurs rangs.

BONDELMONTE. Qui eſt-ce qui por-

* *De Statefort, Voyez les Remarques*, ou l'*Avis du Traducteur.*

porteroit tous ces inſtrumens des Pionniers?

COLONNE. Les charettes deſtinées pour cela.

BONDELMONTE. Je doute que vous puiſſiez jamais faire réſoudre nos ſoldats à pieucher.

COLONNE. Nous parlerons de tout cela dans ſon lieu. Pour l'heure, je laiſſe toutes ces choſes, voulant vous entretenir de la maniere de faire vivre l'Armée; car, il me ſemble, qu'après l'avoir tant travaillée, il eſt tems de la rafraichir un peu. Il faut que vous ſachiez, qu'un Prince doit ſur-tout faire enſorte que ſon Armée ſoit débarraſſée, aiſée à manier, déchargée de bagage, & propre pour les plus difficiles & les plus promptes expéditions. Ce qui eſt le plus difficile, c'eſt de la tenir toûjours bien pourvûë de vivres. Les Anciens ne s'embarraſſoient pas pour le brûvage, parceque, n'ayant point de vin, ils buvoient de l'eau teinte avec un peu de vin aigre. Cela ne vaudroit rien dans les Climats froids, pour lui donner du goût. Ainſi, dans la liſte des munitions de l'Armée, on ne mettoit que le vinaigre & non le vin. Ils ne cuiſoient point le

pain au four, comme il ſe pratique dans les bonnes Villes; mais, on faiſoit proviſion de *farine*, & chaque ſoldat faiſoit ce qu'il lui plaiſoit de ſa *portion*. Pour l'aſſaiſonner, on leur donnoit *du lard & de la graiſſe*, qui donnoit bon goût au pain qu'ils faiſoient, & le rendoit plus nourriſſant. Ainſi, toutes les proviſions de bouche de l'Armée étoient, *de la farine, du lard, & de la graiſſe*, & pour les chevaux de *l'orge*. D'ordinaire, ils avoient *des troupeaux de gros & de menu Bétail*, qui ſuivoient l'Armée, ce qui n'embarraſſoit pas, puiſqu'ils ſe portoient eux-mêmes. Avec de ſi bons ordres une Armée marchoit ſouvent pluſieurs journées dans des déſerts, ſans ſouffrir de diſette, parce-qu'on la nourriſſoit de choſes aiſées à tranſporter par-tout. Il arrive tout le contraire dans nos Armées d'aujourdui, qui voulant ne point manquer *de vin, ni de pain cuit*, comme quand ils ſont dans de bonnes Villes, & ne pouvant pas en faire toute la proviſion néceſſaire, ſouvent elles ſe trouvent affamées; ou ſi elles ſont pourvûes de tout, cela ſe fait avec une peine & une dépenſe infinie. Je reduirois donc mon Armée à vivre ſur le pied des Anciens,

ciens, & les ſoldats n'auroient point d'autre pain que celui qu'ils ſe cuiroient eux-mêmes. Pour le vin, je ne défendrois pas d'en boire, ni qu'il en vint au camp; mais, je ne me donnerois, ni ſoin, ni peine, pour l'y attirer; &, pour les autres proviſions, je ſuivrois les Anciens en tout. Faites bien réfléxion ſur tout cela, & vous verrez combien, par ces moyens, on évite de difficultez, & de combien d'ennuis & d'incommoditez un Général & une Armée ſe délivrent par cette conduite, & combien elle donne de facilitez, pour quelque entrepriſe que ce ſoit.

BONDELMONTE. Nous avons battu l'ennemi en campagne, & nous ſommes entrez dans ſon Païs: la raiſon veut que nous ayons fait du butin, mis les habitans à contribution, & fait des priſonniers. Je voudrois donc ſavoir comment les Anciens ſe gouvernoient dans toutes ces affaires-là.

COLONNE. Je vais vous ſatisfaire. Je croi que vous avez remarqué, ſelon ce que je penſe en avoir dit autrefois à quelques-uns de vous, que les Guerres d'aujourd'hui appauvriſſent également les vainqueurs & les vaincus;

car, ſi l'un perd ſon Païs, l'autre perd ſes finances, & ce qu'il a de plus liquide. C'eſt un deſordre qui n'arrivoit pas du tems des Anciens, où le victorieux devenoit toûjours riche. Cela vient de ce que l'on ne tourne pas à profit la dépouille des ennemis, comme on faiſoit alors; mais, on l'abandonne à la diſcrétion du ſoldat. Cette mauvaiſe conduite produit deux grands maux: le prémier eſt celui que nous venons de remarquer; & l'autre, que le ſoldat en devient bien plus ardent au pillage, & bien moins ſoûmis aux ordres de la diſcipline. Or, nous vous avons fait voir bien des fois comment la paſſion de piller a fait perdre la victoire à celui qui la tenoit déjà. Les Romains, tant qu'ils furent les maitres, & comme le modèle de cet Art de la Guerre, voulant prévenir ces deux inconvéniens, ordonnérent que la dépouille des vaincus appartiendroit au Public, qui la diſpenſeroit enſuite comme il le trouveroit à propos. C'eſt pour cela qu'ils avoient dans leurs Armées leurs Tréſoriers, entre les mains deſquels on dépoſoit, & les contributions, & les priſes; duquel fond enſuite le Conſul payoit l'Armée, entre-

tretenoit les bleſſez & les malades, & ſubvenoit aux autres beſoins des Troupes. Le Conſul, néanmoins, avoit le pouvoir de donner le butin aux ſoldats, & ſouvent il le faiſoit ; mais, ſans que cela produiſit de deſordre ; parceque, quand les ennemis étoient entièrement défaits, on mettoit toutes leurs dépouilles au milieu de l'Armée, dont on faiſoit enſuite le partage par tête, ſelon le rang & la qualité des gens. Cette méthode rendoit les ſoldats plus ſoigneux de vaincre, que de piller, & les Légions Romaines battoient bien l'ennemi, mais elles ne le pourſuivoient pas ; car, jamais elles ne quittoient leurs rangs : il n'y avoit que la *Cavalerie* & les *Vélites*, avec ceux qui n'étoient pas *Soldats Légionaires*, qui couruſſent après les fuyards. Que ſi le butin eût appartenu à celui qui le faiſoit, il n'eût pas été juſte, ni poſſible, de tenir les Légions dans leurs Poſtes, & cela eut cauſé de grands inconvéniens. Il arrivoit de-là, que le Public s'enrichiſſoit, & que le Conſul, en Triomphant, portoit encore dans le tréſor public de grandes richeſſes, provenues des contributions & des dépouilles de l'ennemi. Les An-

ciens faiſoient encore une autre choſe bien judicieuſe, c'eſt qu'ils commandoient à chaque ſoldat de remettre le tiers de ſa paye entre les mains de l'Enſeigne de ſon Bataillon, qui ne le leur rendoit jamais, que la Guerre ne fût finie. Les Romains faiſoient ceci pour deux raiſons : l'une, afin que le ſoldat ſe fit un fond de ſa paye ; car, étant la pluſpart jeunes & gens ſans ſouci, il leur fut ſans cela arrivé ce qui arrive à ces ſortes de gens-là, qui, plus ils ont, plus ils dépenſent. L'autre motif qui portoit les Anciens à en uſer ainſi, c'étoit afin que le ſoldat, ſachant que ſon argent étoit auprès du Drapeau, fut obligé de le défendre avec plus de ſoin & d'opiniâtreté ; ainſi, ces ordres le rendoient ménager & courageux. Tout ce que je vous ai dit eſt néceſſaire, lorſqu'on veut mettre une Milice ſur le bon pied.

BONDELMONTE. Je croi qu'il eſt impoſſible qu'il n'arrive des accidens dangereux à une Armée qui marche d'un Lieu à un autre ; & là, par conſéquent, le ſavoir faire du Général & la valeur du ſoldat ſont fort néceſſaires pour s'en tirer. Je ſouhaitterois donc que vous nous marquaſſiez les principaux

paux de ces accidens qui pourroient ſurvenir.

COLONNE. Je vous ſatisferai volontiers, puiſque cela eſt particulierement néceſſaire lorſqu'on veut donner une parfaite connoiſſance de cet Art. Un Général doit, ſur-tout, étant en marche, ſe donner bien de garde des embuſcades. Or, on y tombe en deux manieres; ou, en marchant ſimplement, elles ſe trouvent ſur vôtre route; ou bien l'ennemi vous y attire avec addreſſe, lorſque vous ne les avez pas prévûes. Pour remédier au prémier cas, il faut envoyer devant vous *une double Garde à la découverte du Païs.* Mais, ſur-tout, il faut employer une précaution extrême, lorſque le Païs eſt fort propre pour faire des embuſcades, comme ſont les Païs boiſez, ou montueux; car, c'eſt toûjours, ou dans un Bois, ou derriere une Hauteur, qu'on les place. Or, comme une embuſcade imprévûe eſt très dangereuſe, auſſi n'apporte-t-elle aucun préjudice lorſqu'elle eſt éventée. Les *oiſeaux* & la *pouſſiere* ont ſouvent fait découvrir l'ennemi, lorſqu'il vient à vous. Il eſt arrivé auſſi fort ſouvent qu'un Géneral voyant lever des *pigeons*, ou d'autres

oiſeaux qui vont par compagnie, des Endroits par où il devoit marcher, & enſuite les voyant tournoyer en l'air, ſans ſe remettre, il a jugé qu'il y avoit-là une *embuſcade*; ainſi, ayant envoyé devant, il s'eſt tiré d'affaire, en endommageant ſon ennemi. Pour le ſecond cas, qui eſt d'être attiré dans l'*embuſcade*, il faut être de difficile créance pour les choſes qui n'ont pas beaucoup de vrai-ſemblance; comme, ſi l'ennemi vous expoſe quelque *butin* à faire, croyez que l'hameçon eſt caché ſous cet appas. De plus, ſi un petit nombre des vôtres fait fuir une groſſe troupe d'ennemis; ou ſi un petit nombre des leurs en vient attaquer un grand des vôtres; ſi l'ennemi, ſans aucune raiſon, prend tout d'un coup la fuite; en tel cas, défiez-vous toûjours de la ruſe, & ne vous mettez jamais dans l'eſprit que l'ennemi ne ſait pas ce qu'il fait: au contraire, pour vous abuſer moins vous-mêmes, & courir moins de riſque, plus vous voyez vôtre ennemi vous paroitre foible & négligent, plus vous le devez croire ſur ſes gardes & en bon état. Dans ces conjonctures, vous avez deux choſes à faire: l'une, d'en faire cas dans vôtre

tre eſprit, & en vous précautionnant bien par de bons ordres; mais, dans l'extérieur, & par vos diſcours, faites feinte de le mépriſer; car, cette derniere maxime encourage vos ſoldats, & la prémiere vous rend plus prévoyant, & moins propre à être trompé. Sur-tout, penſez bien, qu'en marchant en Païs ennemi vous courrez de plus grands riſques, & en plus grand nombre, que dans une bataille. C'eſt pour cela que le Général, dans ces marches, doit redoubler ſes ſoins & ſa diligence; & la prémiere choſe qu'il doit faire, c'eſt d'avoir une *Carte* éxacte de tout le Païs par où il doit paſſer, enſorte qu'il ſache au vrai *les Lieux*, *le Nombre*, *les Diſtances*, *les Routes*, *les Montagnes*, *les Rivieres*, *les Marais*, *& toutes les qualitez de ces Endroits-là.* Mais, pour parvenir à ce but, il faut avoir diverſes perſonnes qui ayent connoiſſance du *Terrein*, & les éxaminer diverſement & ſéparément avec grand ſoin, & confronter leurs diſcours, qui, ſe rençontrant conformes, vous ſuffiront pour faire vos remarques. Il faut envoyer devant *de la Cavalerie* avec des *Chefs prudens*, non pas tant pour reconnoitre l'ennemi, que pour faire *la*

découverte du Païs, afin de voir ſi le rapport qu'on vous en fera eſt conforme avec la *Carte* & la connoiſſance que vous en avez déjà. Il vous faut encore envoyer les *Guides* que vous avez, en vous aſſeurant bien d'eux, en leur donnant eſpérance d'être récompenſez, ou en les menaçant de châtiment. Mais, ſur-tout, que les Troupes ne ſachent point à quelle expédition on les mene; car, rien n'eſt ſi néceſſaire à l'Armée, que de cacher les deſſeins qu'on a. Et, afin que quelque attaque imprévûe n'étonne jamais vos gens, avertiſſez-les d'être toûjours bien ſur leurs gardes; car, une choſe à quoi l'on s'attend porte moins de préjudice. Pluſieurs, pour éviter les deſordres de la route, ont poſté auprès des *Etendarts* le *bagage* & *les gens inutiles*, & leur ont commandé de les ſuivre toûjours, afin que, dans la route, lorſqu'on eſt obligé *de faire halte*, ou *de faire retraite*, on le puiſſe faire avec plus de facilité. J'approuve aſſez cette conduite comme étant aſſez utile. Il faut encore obſerver que *dans la marche* une partie de l'Armée ne ſe détache pas de l'autre, ou que l'un marchant vite, & l'autre doucement,

les

les Corps ne deviennent trop foibles, ce qui peut cauſer du deſordre. C'eſt pour cela qu'il faut poſter *les Officiers en flanc des ſoldats*, pour tenir *la marche uniforme*, en hâtant les uns & retardant les autres. Cette juſteſſe ſe peut aiſément former *au ſon du tambour*. Il faut faire élargir les *chemins*, enſorte qu'un *Bataillon*, au moins, puiſſe marcher *en ordre de bataille*. Il faut auſſi éxaminer les manieres & les qualitez de l'ennemi; s'il a deſſein de vous attaquer *le matin*, à *midi*, ou *le ſoir*; ſi c'eſt *en Cavalerie*, ou *en Infanterie*, s'il eſt le plus fort: &, ſelon l'état des choſes, vous vous reglerez, & vous prendrez vos précautions. Mais, venons à quelque accident particulier. Il arrive quelquefois qu'on décampe devant l'ennemi, parce qu'on ſe trouve trop foible pour en venir aux mains avec lui, qui vous pourſuivant *en queue*, vous rencontrez ſur vôtre route *une Riviere*, où vous perdez du tems à la paſſer, enſorte que l'ennemi eſt ſur le point de vous joindre & de vous livrer bataille. Quelques-uns, en pareille rencontre, ont fait une *Trenchée* du côté qui devoit être attaqué, &, l'ayant remplie d'*étoupes*, y ont mis le feu;

feu; après quoi ils ſont paſſez avec leur Armée, ſans qu'on les en pût empêcher, parce qu'on étoit arrêté par le feu qui ſe trouvoit entre-deux.

BONDELMONTE. J'ai aſſez de peine à croire que ce feu pût retenir l'ennemi, ſur-tout, parceque je me ſouviens que *Hannon*, Chef des Carthaginois, étant aſſiégé, fit *un Retranchement de Bois* du côté dont il vouloit faire ſortie, & y mit le feu; ce qui empêchant que l'ennemi ne fût en garde de ce côté-là, ce Général fit paſſer ſon Armée par-deſſus le feu, en commandant à chaque ſoldat de mettre ſon *bouclier devant le viſage*, afin de ſe garantir du feu & de la fumée.

COLONNE. Ce que vous dites eſt vrai; mais, prenez bien garde à ce que j'ai dit, & à ce que fit *Hannon*; car, j'ai dit, qu'on fit *une Trenchée*, qui fut remplie d'*étoupes*: ainſi, quiconque eut voulu paſſer *avoit la trenchée & le feu à ſurmonter.* Mais, pour *Hannon*, il fit *du feu* ſans *trenchée*, & même, ayant deſſein de paſſer par-deſſus, il ne dût pas le faire gros; car, il n'auroit pas laiſſé de l'empêcher encore,

core, ſans cette précaution. Ne ſavez-vous pas que *Nabis*, étant aſſiégé dans *Lacédémone* par les Romains, mit le feu à une partie de ſa Place, pour empêcher le paſſage à ſes ennemis, qui étoient déjà entrez dedans? Et, moyennant ce feu, il les empêcha d'aller plus avant, & même il les repouſſa. Mais, revenons à nôtre ſujet. *Quintus Lutatius*, Romain, ayant *les Cimbres* à dos, & étant arrivé auprès d'une Riviere; pour que l'ennemi lui donnât le tems de paſſer, il lui fit croire qu'il lui donneroit aſſez de tems pour lui livrer bataille, en feignant de vouloir camper-là. Pour cet effet, il fit faire *des Retranchemens* & dreſſer *des Tentes*; de plus, il envoya quelque *Cavalerie au fourage*: enfin, il fit ſi bien, que *les Cimbres* crurent qu'il campoit-là, ce qui les y fit camper auſſi; & ils ſe partagérent en deux pour aller chercher des vivres, dont *Lutatius* s'étant apperçu, il paſſa la Riviere ſans qu'ils puſſent l'en empêcher. Quelques-uns voulant paſſer une Riviere ſans avoir de ponts, en ont détourné une partie, & rendu par-là l'autre *guéable*. Quand les Rivieres ſont rapides, afin de faire paſſer plus ſeurement l'*Infanterie*, il faut mettre

tre les plus gros chevaux au-deſſus, pour ſoûtenir l'impétuoſité de l'eau, & l'on met les autres au-deſſous, pour ſecourir les *Fantaſſins*, qui ſuccomberoient à la violence du courant. On paſſe encore les Rivieres *non-guéables* avec *des Barques*, *des Pontons*, *des Outres*, *&c* : ainſi, il eſt bon d'être pourvû dans une Armée des moyens de faire tout cela. Il arrive quelquefois qu'au paſſage d'une Riviere vous avez l'ennemi de l'autre côté pour vous l'empêcher. Si vous voulez vaincre cet obſtacle, je ne connois point de meilleur exemple à ſuivre, que celui de *Céſar*, qui, dans les *Gaules*, ayant ſon Armée le long d'une Riviere, dont le paſſage lui étoit diſputé par *Vercingentorix*, qui étoit de l'autre côté, *Céſar*, dis-je, marcha le long de cette Riviere pluſieurs journées, ce que l'ennemi faiſoit auſſi; mais, *Céſar* ayant campé dans une Forêt, propre à ôter la vûë de ſes gens aux *Gaulois*, il tira trois *Cohortes* de chaque *Légion*, & les fit arrêter dans ce camp-là, leur commandant, *Que ſi-tôt qu'il ſeroit parti, ils jettaſſent un pont ſur cette Riviere, & qu'ils le fortifiaſſent*; & pour lui, il ſuivit ſa route avec le reſte de l'Ar-

l'Armée. Ainſi, *Vercingentorix*, voyant toûjours la même quantité de *Légions*, ne s'imagina pas qu'il fût demeuré des gens dans la Forêt, ce qui lui fit auſſi ſuivre la route. Mais, lorſque *Céſar* crût que le pont étoit fait & fortifié, il fit *volte face*, & retournant au même endroit, il trouva toutes choſes en ordre, & paſſa ſans obſtacle.

BONDELMONTE. Avez-vous quelque regle pour connoitre les Guez?

COLONNE. Ouï, nous en avons. Une Riviere, qui vous fait paroitre comme une ligne entre le fil de l'eau & l'endroit le moins rapide, eſt pour l'ordinaire moins profonde en ce lieu-là, &, par conſéquent, plus guéable qu'ailleurs, parcequ'elle a roulé davantage de gravier, & en a plus retenu en cet endroit-là qu'ailleurs. Ceci, ayant été expérimenté bien des fois, paſſe pour une choſe fort aſſeurée.

BONDELMONTE. Si par hazard le Gué eſt enfoncé, quel remede y apportez-vous?

COLONNE. Il faut faire une eſpece de grandes *grilles de bois*, les faire deſcendre à fond, & paſſer par-deſſus. Mais, continuons nôtre diſcours. S'il arrive qu'un Général conduiſe ſon Armée

mée entre deux Montagnes, & qu'il n'ait que deux chemins pour ſe tirer d'affaire, qui eſt celui de devant & celui de derriere, & que tous deux ſoient occupez par les ennemis, ce Général n'a point d'autre remede, que celui que quelqu'un mit en uſage autrefois, qui, faiſant faire *derriere lui une grande trenchée*, difficile à paſſer, pour perſuader à l'ennemi qu'on vouloit l'arrêter par-là, afin de faire contre lui tout l'effort du côté de la tête, où le chemin étoit couvert, ſans avoir rien à craindre en queue; ce que l'ennemi croyant en effet, il fit paſſer toutes ſes forces, pour faire ſes attaques du côté découvert, abandonnant celui qu'il voyoit ſi bien *retranché*; mais l'autre, s'en étant apperçu, jetta vite ſur ſon foſſé un pont de bois préparé pour cela, ſur lequel paſſant en toute diligence, & mettant ce grand *Retranchement* entre lui & ſon ennemi, ſans lui laiſſer le pont, il s'en délivra aiſément par ce ſtratagême. *Lucius Minutius*, Conſul Romain, étant avec ſon Armée renfermé par les ennemis entre certaines Montagnes, dont il ne pouvoit ſe tirer, s'aviſa d'envoyer quelque *Cavalerie de Numidie*, qu'il avoit dans

dans ſes Troupes, & qui étoit *mal armée & mal montée*, vers les Poſtes gardez par les ennemis. Cette *Cavalerie* leur fit prendre d'abord le parti de lui diſputer le paſſage; mais, voyant ces gens-là en mauvais équipage, &, ſelon eux, *mal montez*, ils n'en firent pas grand état, & ſe relachérent ſur *les Gardes*; ce que *les Numides* ayant remarqué, ils *donnérent des deux*, & paſſérent ſans qu'on pût les en empécher: enſuite, ravageant & pillant le Païs, ils obligérent l'ennemi à laiſſer le paſſage libre *à Lucius* & à ſon Armée. Quelques Généraux, ſe trouvant attaquez par une grande quantité d'ennemis, ont ramaſſé tout leur Monde en un *peloton*, & ont donné moyen à l'ennemi de les environner de tous côtez; puis, épiant l'endroit le plus foible, ils l'ont forcé, & par cet endroit-là ils ſe ſont ſauvez. *Marc-Antoine*, faiſant *retraite* devant l'Armée *des Parthes*, s'apperçut que les ennemis l'attaquoient toûjours *à la pointe du jour*, lorſqu'il décampoit, & tout le long du jour ils le harceloient; de ſorte qu'il prit la réſolution de ne décamper plus qu'à *midi*: ainſi, *les Parthes*, croyant qu'il vouloit ſéjourner, retournérent à leur

leur camp, ce qui laiſſa à *Marc-Antoine* le tems de marcher tout ce jour-là ſans être incommodé. Le même *Marc-Antoine*, pour rendre inutiles toutes les flêches *des Parthes*, commanda à ſes gens de ſe mettre *à genoux*, lorſqu'ils verroient l'ennemi près d'eux ; & que *le ſecond rang*, dans chaque *Cohorte*, mit ſes *boucliers* ſur la tête des ſoldats *du prémier*; que *le troiſieme rang* en fit autant à ceux *du ſecond*; le *quatrieme* avoit ordre d'en faire de même à ceux *du troiſieme*, & ainſi de ſuite; enſorte que toute l'Armée étoit comme ſous un toit à couvert de cette nuée de flêches que tiroient les *Parthes*. Voilà tout ce que je peux vous dire pour l'heure touchant ce qui peut ſurvenir à une Armée qui eſt en marche ; & pour vous, ſi vous n'avez pas autre choſe à me demander, je paſſerai à une autre partie de cette matiere.

Fin du cinquieme Livre.

DE

DE L'ART DE LA GUERRE.

LIVRE SIXIEME.

BONDELMONTE. Je croi qu'il eſt à propos, puis qu'on va changer de diſcours, que Monſieur *Della Palla* entre en charge, & que moi j'en ſorte; & en ceci nous imiterons les Grands Capitaines, comme je le viens d'apprendre du *Seigneur Colonne*, qui poſtent leurs meilleurs ſoldats à la tête & à la queue de leur Armée, parcequ'ils trouvent à propos d'avoir des gens qui ſachent attaquer vigoureuſement, & d'autres qui ſachent ſoûtenir avec fermet.é

meté. Ainſi, c'eſt fort prudemment que Monſieur *Rucellai* a commencé d'entrer en lice, & ce ſera auſſi une grande prudence de la faire fermer par Monſieur *Della Palla*; Monſieur *Alamanni* & moi avons tenu le milieu. Et comme chacun de nous s'eſt chargé volontiers de ſa partie, je croi que Monſieur *Della Palla* voudra bien auſſi tenir la ſienne.

DELLA PALLA. Je me ſuis laiſſé gouverner juſqu'à preſent; j'en uſerai de même pour l'avenir. Ainſi, Monſieur, ayez, s'il vous plait, la bonté de continuer vos inſtructions, & nous pardonnez, ſi nous vous interrompons, ſelon l'uſage déjà établi.

COLONNE. Je vous ai déjà dit, que vous me faites grand plaiſir, parceque ces interruptions-là ne confondent point mes idées; au contraire, elles les réveillent. Mais, pour pourſuivre nôtre ſujet, je dis, *qu'il eſt tems que nous logions nos Troupes*; car, vous ſavez que toutes choſes demandent le repos, & un repos aſſeuré, puiſque ſe repoſer, ſans être en ſeureté, ce n'eſt pas ſe repoſer parfaitement. Je me figure que vous auriez trouvé à propos que je vous euſſe fait prémierement *camper*, puis vous met-

voient pas faire, parceque, s'aſſujettiſſant aux *ſituations*, qui varient beaucoup, ſelon la forme & ſelon l'étendue, il faloit auſſi qu'ils variaſſent, & leurs manieres de camper, & leurs campemens mêmes. Les Romains donc ſe trouvant dans des *ſituations peu fortes*, ils y ſuppléoient par l'art & par l'addreſſe. Or, parceque dans tous ces diſcours-ici j'ai voulu qu'on imitât les Romains, je ne m'en départirai pas encore dans la maniere de camper, ſans pourtant les ſuivre en tout, mais ſeulement dans les choſes qu'on peut accommoder à nos tems. Je vous ai dit bien fois, que les Romains avoient dans leurs Armées *Conſulaires* deux *Légions* de ſoldats de leur Nation, qui faiſoient en tout environ onze mille *Fantaſſins* & ſix cens *Chevaux*; de plus, ils avoient encore environ onze mille autres *Fantaſſins* de *Troupes auxiliaires*, & jamais ils n'avoient dans leurs Armées plus de ſoldats étrangers que de Romains, ſi ce n'eſt de la *Cavalerie*, dont ils ne ſe ſoucioient pas que le nombre ſurpaſſât celui de la leur. Outre cela, je vous ai dit, qu'ils faiſoient le *Corps de Bataille* de leurs *Légions*, mettant les *Troupes auxiliaires* ſur les ailes de l'Armée.

mée. Ils conſervoient auſſi cette méthode dans les campemens, comme vous l'aurez pû remarquer chez les Auteurs qui en parlent. Je n'entrerai donc point dans le détail de leurs *campemens*, n'ayant deſſein que de vous entretenir de quelle maniere je ferois à preſent *camper une Armée*, & alors vous verrez bien tout ce que j'aurai tiré des Romains. Vous ſavez bien, qu'au lieu de deux *Légions* Romaines, j'ai pris deux *Régimens*, de chacun ſix mille *Fantaſſins*, & trois cens *Chevaux de combat*. Vous ſavez, outre cela, en combien de *Bataillons* je les ai partagez, quels *noms* & quelles *armes* je leur ai donné. Vous ſavez enfin, qu'*en rangeant* l'*Armée* pour la *marche* & pour le *combat*, je n'ai point parlé d'autres *Troupes*, mais ſeulement j'ai fait voir, que, ſi on avoit le *double de Monde*, il n'y avoit qu'à *doubler les rangs*.

MAIS, à preſent qu'il s'agit de vous faire voir comment il faut *camper*, il me ſemble que ce n'eſt pas aſſez de n'avoir que deux *Régimens*; c'eſt pourquoi il faut mettre aſſez de gens pour faire une juſte Armée ſur le modèle de celles des Romains, que nous compoſerons, par conſéquent, de deux *Ré-*

gimens, & d'autant de *Troupes auxiliaires*. Ce que je fais-là, c'eſt pour rendre la forme du campement plus parfaite, ne m'ayant pas paru néceſſaire d'avoir tant de Troupes pour vous démontrer tout ce que je vous ai fait voir juſqu'ici. Voulant donc faire camper une Armée de vingt-quatre mille *Fantaſſins* & de deux mille *Chevaux de ſervice*, qui ſeroient tous partagez en quatre *Régimens*, dont deux ſeroient de mes Sujets & deux d'étrangers, voici la méthode que j'obſerverois. Ayant trouvé une *ſituation* où je voudrois *camper*, j'arborerois la *Banniere générale*, & tout à l'entour je marquerois un *Terrein en quarré*, qui, de toutes faces, ſeroit éloigné de dix-ſept toiſes de cette *Banniere*, & je placerois chaque face ſelon les quatre parties du Ciel, comme du *Levant*, du *Couchant*, du *Midi*, & du *Nort*; & je voudrois que ce *Quarré* fut le *Quartier du Général*. Or, parceque je croi qu'il y a de la prudence, & que, d'ailleurs, c'étoit l'uſage des Romains, je logerois ſéparément les gens armez & ceux qui ne le ſeroient pas. Je ſéparerois auſſi les malades, & ceux qui ſeroient incommodez, d'avec les autres. Je logerois tous les

gens

gens armez, ou, du moins, la plus grande partie, vers le *Levant*. Je placerois les gens qui ne portent point d'armes, & les malades, du côté du *Couchant*, faiſant du *Levant* la tête, & du *Couchant* la queue, du camp, & du *Midi* & du *Nort* les flancs. Et, afin de diſtinguer les logemens des gens armez, voilà ce que j'obſerverois. Je tirerois une ligne, depuis la Banniere générale, que je conduirois vers le Levant, de l'eſpace de ſix cens quatre-vingt pas. Enſuite, j'en tirerois deux autres aux deux côtez de celle-là, & auſſi longues qu'elle; mais qui en ſeroient éloignées chacune de cinq toiſes, & je voudrois qu'à l'extrémité de cette prémiere fut poſée la porte du Levant, & le Terrein, qui ſeroit d'une des deux dernieres lignes à l'autre, ſeroit le chemin qui meneroit au quartier du Général. Ce chemin auroit, par conſéquent, dix toiſes de large, & ſix cens trente pas de long, parceque le quartier du Général en emporteroit cinquante de ſix cens quatre-vingt, que nous avons marquez ci-deſſus; & je voudrois qu'on nommât ce chemin la *rue générale*. Je voudrois enſuite qu'on tirât un autre chemin de la porte du

Midi à celle du Nort, & qu'il paſſât tout joignant le quartier du Général à la *rue générale*, du côté du Levant. Cette rue ici auroit de longueur mille deux cens cinquante pas, parcequ'elle occuperoit toute la largeur du quartier du Général, & on l'appelleroit la *rue de la croix*, ayant auſſi trente pas de largeur. Après avoir deſſigné le quartier du Général & ces deux rues, je commencerois à deſſigner les logemens des deux *Régimens* de nos propres Troupes, & j'en logerois un dans un des côtez de la *rue générale*, & l'autre de l'autre côté. Ainſi, au-delà de la largeur qu'occupe la *rue de la croix*, je ferois trente-deux logemens, à main droite de la *rue générale*, & trente-deux à la gauche, laiſſant un *Terrein* de trente braſſes entre le ſeizieme & le dix-ſeptieme logement, & ce *Terrein* ſerviroit de *rue de traverſe*, pour traverſer ſur tous les logemens des *Régimens*, comme on le verra dans le deſſein qu'on en donne (*Figure VIII*).

Dans ces deux rangs de logemens je logerois d'abord les Commandans des Gendarmes à la tête, qui tomberoit préciſément ſur la *rue de la croix*; & dans les quinze logemens, qui

III. Pag. 270.

... d'eux la *rue generale*, ...
nt de regle pour loger l'*Infante-*
selon que je vais vous le montrer.

qui reſteroient des deux côtez, je logerois leurs Gendarmes: de ſorte que chaque *Régiment* ayant cent cinquante Gendarmes, il y en auroit dix pour chaque logement. Je voudrois que les logemens des Officiers euſſent de largeur quarante pas, & dix de longeur: mais, ſouvenez-vous, que par le terme de *largeur* j'entens l'eſpace qui va du *Midi* au *Nort*; &, par celui de *longueur*, j'entens l'eſpace qui va du *Couchant* au *Levant*. Je donnerois aux logemens des Gendarmes cinq toiſes de longueur, & dix de largeur. Dans les quinze autres logemens, qui ſuivent des deux côtez de la *rue générale*, & qui commencent depuis la *rue de traverſe*, dont le Terrein a la même étendue que celui des Gendarmes, j'y logerois les Chevaux Légers, qui étant au nombre de cent-cinquante, il y en auroit dix pour chaque logement; & dans le ſeizieme, qui reſteroit, j'y logerois leur Commandant, en le mettant autant au large que le Commandant des Gendarmes. Ainſi, les logemens de la Cavalerie des deux *Régimens* auroient au milieu d'eux la *rue générale*, & ſerviroient de regle pour loger l'*Infanterie*, ſelon que je vais vous le montrer.

Vous avez remarqué comment j'ai logé les *trois cens chevaux* de chaque *Régiment*, avec leurs *Commandans*, en trente-deux logemens, ſituez ſur *la rue générale*, en commençant à celle de la *croix*; & comment j'ai laiſſé entre le ſeizieme & dix-ſeptieme logement un *Terrein* de trente braſſes, pour faire une *rue de traverſe*. Si donc je voulois loger les vingt *Bataillons*, dont ſont compoſez les deux *Régimens ordinaires*, je mettrois les logemens de chaque couple de *Bataillons* derriere ceux des *Cavaliers*; & ainſi chaque logement auroit cinq toiſes de long & dix de large, comme ceux des *Cavaliers*, & ils aboutiroient les uns ſur les autres par derriere. Dans les prémiers *logemens*, à commencer ſur la *rue de la croix*, je logerois le *Commandant* de chaque *Bataillon*, qui ſeroit, par conſéquent, ſur la même *ligne* que celui du *Commandant* des Gendarmes, & je ne donnerois à ce *logement* que vingt pas de largeur & dix de longueur. Dans les quinze autres *logemens*, qui ſuivroient de chaque côté juſqu'à la *rue de traverſe*, je logerois de part & d'autre un *Bataillon*, qui étant compoſé de quatre cens cinquante *Fantaſſins*, il y en au-

auroit trente à chaque *logement*. Je ferois les autres quinze *logemens* de chaque côté contigus à ceux des *Chevaux Légers*, dans les mêmes proportions pour le *Terrein*; & de chaque côté j'y logerois encore un *Bataillon*. Et dans ce dernier *logement* je mettrois de part & d'autre les *Commandans* de chaque *Bataillon*, qui ſeroient joignans par derriere à ceux des *Chevaux Légers*, & je leur donnerois un *Terrein* de dix pas de long, & de vingt de large. Ainſi, ces deux prémiers *rangs de logemens* ſeroient partagez entre la Cavalerie & l'Infanterie. Mais, parceque je vous ai dit que je voulois que tous ces Cavaliers-là fuſſent propres au ſervice; &, par conſéquent, n'ayant point de valets pour les ſervir & pour pancer leurs chevaux, j'ordonnerois que tous les *Fantaſſins*, qui logeroient derriere eux, fuſſent obligez de les aider & de les ſervir comme leurs maitres, & que, pour cette peine, ils fuſſent éxempts de toutes factions & de tout ſervice dans le camp. Voilà comment les Romains en uſoient. Enſuite, en laiſſant, après ces logemens, de part & d'autre, un *Terrein* de dix toiſes, pour faire de chaque côté une rue,

qu'on appelleroit *la prémiere rue à droite*, & *la prémiere rue à gauche*, je ferois encore ſur chacune un rang de trente-deux logemens doubles, qui ſeroient contigus par derriere, avec tous les mêmes eſpaces que ceux que j'ai déjà marquez, & partagez auſſi par les ſeiziemes, pour faire la *rue de traverſe*: & dans ces deux nouveaux rangs je logerois de chaque côté quatre *Bataillons*, avec leurs *Commandans* dans les prémiers & les derniers logemens. Enſuite, laiſſant encore de part & d'autre un *Terrein* de dix toiſes, pour faire de chaque côté une nouvelle rue, qu'on appelleroit la *ſeconde rue à droite*, & *la ſeconde rue à gauche*, je mettrois encore ſur chacune trente-deux logemens doubles avec les mêmes proportions & diviſions, que les autres, où je logerois encore de chaque côté quatre *Bataillons* avec leurs *Commandans*. Ainſi, la Cavalerie & l'Infanterie des deux *Régimens ordinaires* ſe trouvent logés en trois rangs de logemens de chaque côté de *la rue générale*. Pour les deux *Régimens* des *Troupes auxiliaires*, parceque je les ſuppoſe compoſez des mêmes ſortes de Milice que les *deux ordinaires*, je les logerois

à

à leurs côtez de part & d'autre avec des logemens doubles, mettant prémierement de chaque côté un rang de logemens, partagez entre la Cavalerie & l'Infanterie, éloignez des autres de dix toiſes, afin de faire deux rues, dont l'une s'appelleroit *la troiſieme à droite*, & l'autre *la troiſieme à gauche.* Et, enfin, je ferois encore deux rangs de *logemens* de chaque côté, placez & partagez de même que ceux des *Régimens ordinaires*; ce qui feroit encore deux rues de part & d'autre, qui ſeroient toutes nommées de leur nombre & de la main de leur ſituation.

VOILA' donc vôtre Armée toute entiere campée dans douze rangs de *logemens doubles*, & en treize rues, en comptant la *rue générale* & celle de la *croix.* Après cela, je voudrois que, depuis les *logemens* juſqu'au *retranchement*, il reſtât un *Terrein* d'environ cent pas. Or, ſi vous comptez bien tous ces eſpaces, vous trouverez, que, depuis le quartier du Général juſqu'à la porte du Levant, il y a ſix cens quatre-vingt pas. Il reſte encore deux eſpaces, dont l'un eſt depuis le quartier du Général juſqu'à la porte du Midi; & l'autre, depuis le même quar-

tier juſqu'à la porte du Nort, & chacun a de longueur ſix cens trente-cinq pas, ſi vous les meſurez dès le point du milieu. Otez, après cela, de chacun de ces eſpaces cinquante pas pour le quartier du Général; plus, quarante-cinq autres pas de chaque côté, pour en faire une Place; & trente pas pour la rue; &, enfin, cent pas qu'il faut laiſſer entre les logemens & le retranchement, il ne reſtera donc plus de part & d'autre, qu'un *Terrein* de quatre cens pas de large, & long de cent, en meſurant la longueur avec tout le *Terrein* qu'occupe le quartier du Général. En partageant donc ainſi par le milieu toutes ces longueurs, il y auroit quarante logemens de chaque main du Général, qui auroient de longueur cinquante pas & vingt de largeur, ce qui ſeroit en tout quatre-vingt logemens, où l'on mettroit les *Colonels* ou *Commandans* des *Régimens*, les *Tréſoriers*, les *Meſtres de Camp*, en un mot, tous ceux qui auroient des charges dans l'Armée. On laiſſeroit cependant quelques-uns de ces logemens ſans être occupez, pour recevoir les étrangers qui pourroient ſurvenir, & pour les Volontaires qui viendroient à l'Armée,

mée, afin de faire leur cour au *Général*. Derriere ſon *quartier* je tirerois une rue du *Midi* au *Nort*, large de trente pas, & on l'appelleroit *la rue de la tête*. Elle ſeroit tirée le long des quatre-vingt logemens; car, cette rue & celle de *la croix* auroient, dans l'eſpace qui ſeroit entre elles, le *quartier du Général* & les quatre-vingt logemens qui ſont à ſes côtez. De cette rue de la tête, & vis à vis le logis du Général, je tirerois une rue, qui iroit depuis cette prémiere juſqu'à la porte du *Couchant*, ayant auſſi de largeur trente pas. Elle répondroit donc, & pour la ſituation, & pour la longueur, à la rue *générale*: on l'appelleroit la *rue de la place*. Ces deux rues-là étant faites, je deſſignerois la place pour faire le Marché, que je mettrois au commencement de cette *rue de la place*, vis à vis le logis du Général; & je voudrois que ce Marché joignit la *rue de la tête*, ayant en quarré cent vingt-&-un pas. Aux côtez de cette Place je tirerois deux rangs de logemens doubles, qui auroient de longueur quatre toiſes, & de largeur dix. Ainſi, de chaque côté de cette Place il y auroit ſeize logemens, qui feroient en tout

trente-deux, au milieu deſquels elle ſe trouveroit. Or, ces logemens me ſerviroient à mettre la Cavalerie ſurnuméraire des Troupes auxiliaires: & ſi cela ne ſuffiſoit pas, je leur donnerois quelques-uns des logemens qui ſont aux deux côtez du quartier Général, particulierement de ceux qui ſeroient les plus proches des lignes de circonvallation. Nous avons encore à loger les Piquiers & les *Vélites* extraordinaires, appartenants à chaque *Régiment*; car, vous ſcavez bien, que, ſuivant l'ordre que nous avons établi, ces *Régimens*-là, outre leurs dix Bataillons, ont encore chacun mille Piquiers extraordinaires & cinq cens *Vélites* auſſi extraordinaires. Ainſi, les deux *Régimens* de nos propres Troupes ont deux mille Piquiers & mille *Vélites* extraordinaires; & les *Régimens* des Troupes *auxiliaires* en ayant autant, cela fait encore ſix mille Fantaſſins à loger, que je voudrois tous mettre du côté du Couchant & le long des retranchemens. Je ferois donc, au bout de *la rue de la tête* vers le Nort, cinq logemens doubles, ſans toucher au Terrein de cent pas, que je laiſſe entre les logemens & les retranchemens, & je donnerois

à

à ces cinq logemens en tout vingt-cinq toiſes de longueur ſur vingt de largeur; ainſi, en partageant toute cette longueur en cinq, chacun de ces *logemens* en auroit cinq toiſes & dix de largeur. Faiſant donc en tout dix *logemens*, ce ſeroit pour mettre *trois cens Fantaſſins*, à trente par chaque *logement*; puis, en laiſſant un *Terrein* de trente pas, je ferois de la même maniere cinq autres *logemens doubles*; enſuite, encore un autre rang, juſqu'à ce qu'il y en eût cinq en tout, de *cinq logemens doubles chacun*, qui feroient tous enſemble *cinquante logemens*, tirez en ligne droite du côté du *Nort*, & éloignéz de cent pas des *retranchemens*; & dans ces *cinquante logemens* j'aurois dequoi placer *quinze cens Fantaſſins*. En tournant après cela ſur la gauche vers la porte du *Couchant*, je ferois encore dans toute cette étendue, qui va depuis ces prémiers *logemens* juſqu'à ladite porte, cinq autres rangs, de *cinq logemens doubles chacun*, en obſervant la même méthode & les mêmes proportions. Il eſt vrai, que d'un rang à l'autre il n'y auroit que cinq toiſes de diſtance; & dans ces rangs-là je logerois encore *quinze cens Fantaſſins*: ainſi, de la porte

te du *Nort* juſqu'à celle du *Couchant*, en ſuivant le tour des *retranchemens*, je logerois tous les *Piquiers* & tous les *Velites extraordinaires* des *Régimens* de nos propres Troupes, en cent *logemens*, partagez en dix rangs, de cinq *logemens doubles chacun*. Et pour les *Vélites* & les *Piquiers extraordinaires* des *Régimens auxiliaires*, je les logerois de même en dix rangs, de cinq *logemens doubles chacun*, en les commençant ſuivant le contour des *retranchemens*, depuis la porte du *Couchant* juſqu'à celle du *Midi*. Les *Commandans* de tous ces gens-là pourroient prendre leurs *logemens* entre ceux qui leur paroitroient les plus commodes vers le côté des *retranchemens*. Je poſterois l'Artillerie ſur les levées des *retranchemens*, partout où elle paroitroit néceſſaire, & je logerois les gens, qui ne portent point les armes, avec le bagage & tout l'embarras de l'Armée, dans le *Terrein* qui me reſteroit du côté du *Couchant*. Or, vous ſavez bien que les Anciens appelloient *équipage & embarras d'Armée*, tout le train & toutes les choſes qui y ſont néceſſaires, outre les ſoldats; comme ſont *les Charpentiers*, *les Forgerons*, *les Maréchaux*, *les Tailleurs de*

de Pierre, *les Ingénieurs*, *les Canoniers*, quoique ces derniers puſſent paſſer pour de véritables Guerriers. Il faut encore comprendre dans ce nombre des *Paſtres* avec leurs troupeaux de Moutons & de Bœufs, qui ſont néceſſaires pour fournir des vivres à l'Armée; des *Artiſans* de tout métier, avec les *charrois publics*, qui portent les Munitions de Guerre & de Bouche. Au-reſte, je ne ferois point de compartimens réguliers dans tous ces *logemens-là*; je tirerois ſeulement les rues, & leur défendrois de les occuper; &, après cela, je leur donnerois tout ce qui ſeroit entre les rues, ce qui formeroit quatre grands eſpaces, dont l'un ſeroit pour les troupeaux & leurs conducteurs; l'autre, pour tous les gens de métier; le troiſieme pour les charrois publics des Munitions de Bouche; & le dernier, pour ceux des Munitions de Guerre. Les rues, que je voudrois qu'on laiſſât libres, ſont la rue de la *place*, ou du *marché*, la rue de la *tête*; de plus, une troiſieme, qu'on appelleroit la rue du *milieu*, laquelle, du côté du *Couchant*, feroit le même effet que la rue de *traverſe* du côté du *Levant*; & enfin, outre ces trois-là, j'en

j'en ferois une autre, qui tourneroit par derriere, le long des *logemens* des *Piquiers* & des *Vélites extraordinaires*. Toutes ces rues auroient trente pas de largeur, & je planterois tout mon canon le long des *retranchemens*, à la queue du camp.

DELLA PALLA. J'avoue que je ſuis ignorant ſur cette matiere, & je ne m'en fais pas un deshonneur, puiſque ce n'eſt pas ma profeſſion. Cependant, toute cette diſpoſition me paroit belle. Je vous prie ſeulement de me réſoudre ces difficultez. La prémiere, pourquoi vous faites les rues & les eſpaces d'alentour ſi larges. L'autre, qui m'embarraſſe le plus, eſt de ſçavoir comment on doit ſe ſervir de ces *Terreins* mêmes, que vous avez marquez pour *les logemens*.

COLONNE. Sachez que je fais toutes les rues larges de dix toiſes ou trente pas, afin qu'un *Bataillon* tout entier y puiſſe marcher *en ordonnance*; car, ſi vous vous en ſouvenez, j'ai dit, que, quand ils marchent ainſi, ils occupent *un Terrein de vingt-cinq à trente pas*. Il faut auſſi que le *Terrein*, qui eſt entre les *logemens* & les *retranchemens*, ait cent pas de large, afin que l'on y puiſ-

ſe

ſe donner tous les mouvemens néceſſaires aux Troupes & à l'Artillerie, y voiturer les captures, & avoir aſſez d'étendue pour faire de nouveaux *retranchemens* en cas de beſoin. C'eſt encore une choſe utile d'éloigner les *logemens* des *retranchemens*; car, ils ſont par-là plus éloignez des coups & du feu de l'ennemi. Pour vôtre ſeconde queſtion, je n'ai pas eu intention que tous les *Terreins*, que j'ai marquez pour faire des *logemens*, ne continſſent chacun qu'une tente; mais ceux, qui y logeront, doivent s'y arranger le plus commodément que bon leur ſemblera, avec plus ou moins de tentes qu'ils le jugeront à propos, pourvû qu'ils ne paſſent point les bornes qu'on leur a preſcrites. Or, pour bien diſpoſer tous ces quartiers-là avec leurs rues, & la figure qu'ils doivent avoir, il faut qu'on ait des gens qui entendent les *Proportions* & l'*Architecture*, & qui y ſoient bien habituez, afin que, ſi-tôt que le Général aura choiſi le Lieu où il veut camper, ces gens-là le diſpoſent & le partagent promptement avec le cordeau & avec la pique. Même, pour éviter la confuſion, il eſt à propos d'*orienter* toûjours *le camp*, afin

que

que chacun ſache auſſi-tôt de quel côté, & en quelle rue, il doit être logé. Et, ſur-tout, il faut pratiquer cette méthode en tout tems & en tout lieu, afin que *le camp* ſoit comme *une Ville ambulante*, qui porte par-tout ſes mêmes rues, ſes mêmes maiſons, & la même ſituation. C'eſt-là ce que ne peuvent pas faire ceux qui ne veulent camper qu'en des *ſituations fortes naturellement*, parceque, ſelon le *Terrein*, il faut qu'ils varient la forme de leurs *camps*. Pour les Romains, ils rendoient leurs *camps* forts par des *retranchemens* & des *remparts*; car, autour de leurs *logemens*, ils laiſſoient un *Terrein*, qu'ils couvroient d'un *foſſé*, *large* pour l'ordinaire de ſix pas, & profond de trois; &, ſelon qu'ils vouloient faire ſéjour dans le camp, ou qu'ils appréhendoient davantage l'ennemi, ils donnoient plus de largeur & plus de profondeur à ce foſſé. Pour moi, à moins que je ne vouluſſe hiverner dans un endroit, je ne *fraizerois* point mes *retranchemens* dans ce tems-ici; je me contenterois du foſſé, & de la levée auſſi grande que celle des Romains, & même plus, ſelon la néceſſité. Pour ce qui regarde l'Artillerie, je ferois

aux

aux *angles du camp* un rempart, en figure de *demi cercle*, qui flanqueroit mes retranchemens. Il ſera bon auſſi de former les ſoldats à bien faire un *campement*; &, avec cela, rendre ceux, qui ont la conduite de faire les allignemens, & le deſſein de l'ouvrage, prompts & diligens à s'en bien acquitter, auſſi bien que les ſoldats mêmes prompts à reconnoitre les Endroits deſtinez pour eux. Or, il n'y a rien de difficile en tout cela, comme je le dirai tantôt. Pour l'heure, je veux parler de la *Garde du camp*, parceque, ſi on ne diſpoſe bien toutes les *Gardes*, les autres ſoins qu'on prendroit ſeroient inutiles.

DELLA PALLA. Avant que vous parliez de la *Garde*, je ſerois bien aiſe que vous me diſſiez ce qu'il faudroit obſerver, ſi vous vouliez camper près de l'ennemi; car, j'ai peine à croire qu'on ait le tems de diſpoſer toutes choſes ſans courir aucun riſque.

COLONNE. Il faut que vous ſachiez une choſe, Que jamais un Général ne va camper auprès de l'ennemi, ſi-non lorſqu'il eſt en état de lui *livrer bataille* toutes les fois qu'il voudra l'accepter; & lorſque ce Général ſe trou-

ve

ve en cet état, il court fort peu de riſque, parceque les deux Armées ſe diſpoſent au *combat*, & l'une d'elles forme *ſon camp*. Dans ce cas, les Romains donnoient la commiſſion aux *Triaires* de faire les retranchemens du camp, pendant que les *Princes* & les *Gens de Javelot* demeuroient ſous les armes. Ils en uſoient ainſi, parceque les *Triaires* étant les derniers à combattre, ils avoient le tems, ſi les ennemis venoient, de quitter l'ouvrage, de prendre les armes, & d'entrer dans leurs rangs. Or, ſi vous vouliez imiter en cela les Romains, il faudroit que vous donnaſſiez la charge à vos *derniers Bataillons*, qui tiennent lieu des *Triaires*, de fortifier le camp. Mais, revenons à parler des *Gardes*. Je n'ai point remarqué que chez les Anciens, pour garder le camp la nuit, on tint des *Corps de Gardes avancées* & poſtées loin par-delà les *retranchemens*, comme on fait aujourd'hui, & qu'on appelle *Gardes ſecrettes*. Je penſe qu'ils n'en uſoient pas, ſe figurant qu'elles pouvoient tromper l'Armée, à cauſe de la difficulté de les viſiter, & parce qu'elles pouvoient être gagnées ou accablées par l'ennemi; deſorte qu'ils

qu'ils croyoient qu'il étoit dangereux de ſe fier à ces gens-là, ou en tout, ou en partie. C'eſt pour cela que toute la force de leurs *Gardes* étoit au dedans des *retranchemens*, & ils les faiſoient avec une diligence & un ordre extrême, puniſſant de mort tous ceux qui ne s'en acquitoient pas comme il faut. Mais, je ne vous ferai point le détail de tout cela, pour ne vous pas ennuyer, puiſque vous pouvez l'apprendre de vous-mêmes, ſi juſqu'ici vous ne l'avez point vû. Je ne vous dirai donc que ce qui regarde à preſent mon deſſein. Toutes les nuits je tiendrois le *tiers* de l'Armée ſous les armes; de ce *tiers* j'en tiendrois le *quart* toûjours ſur pied, & ces gens-là ſeroient diſtribuez par tous les *Retranchemens* & par tous les *Poſtes* du camp, avec *doubles Gardes* à tous les *angles*: & les uns ſe tiendroient fixes, & les autres marcheroient continuellement d'un des bouts du *quartier* à l'autre. Je garderois encore le même ordre en plein jour, ſi j'étois proche de l'ennemi. Pour ce qui concerne le *Mot du Guet*, ſon renouvellement tous les ſoirs, & autres telles bagatelles qui appartiennent à la *Garde*, je ne vous en entretiendrai pas,

pas, comme étant choſes connues de tout le monde. Je vous ferai ſouvenir ſeulement d'une choſe fort importante, qui porte grand préjudice quand on la néglige, & qui eſt très avantageuſe quand on l'obſerve bien, c'eſt qu'il faut être fort éxact à remarquer ceux qui ne ſe retirent pas *le ſoir au camp*, & ceux qui y viennent *de nouveau*. Rien n'eſt plus aiſé, avec l'ordre que nous avons établi, que de voir tout ce qui eſt logé, parceque chaque *quartier* ayant ſon nombre établi, il eſt aiſé de voir s'il en manque, ou s'il y en a de trop; & lorſqu'il en manque, ſans qu'on leur ait donné congé, il faut les châtier comme *Déſerteurs*; &, s'il y en a de trop, ſavoir *qui ils ſont*, *ce qu'ils ſont*, & autres choſes de cette nature. Cette éxactitude fait que l'ennemi ne peut avoir correſpondance avec vos Officiers, ni pénétrer vos deſſeins. Si les Romains avoient négligé cet ordre, *Claude Néron*, étant ſi proche d'*Annibal*, n'auroit pas pû quitter le lieu de ſon camp en *Lucanie*, & aller & retourner de la *Marche*, ſans qu'*Annibal* s'en apperçût le moins du monde. Mais, il ne ſert de rien d'établir de bons ordres, ſi on

ne

ne les fait obſerver avec la derniere rigueur; car, tout ce qui concerne une Armée doit, ſur toutes choſes, être fort éxact. C'eſt pourquoi il faut, lorſqu'on la veut faire camper, établir des loix très ſéveres pour la bien *retrancher*; & ceux qui ont inſpection là-deſſus doivent être ſans miſéricorde. Les Romains puniſſoient de mort ceux qui manquoient aux *Gardes*, ceux qui abandonnoient leur *Poſte* dans le *combat*, ceux qui portoient quelque choſe en cachette hors *du camp*, ceux qui ſe vantoient à faux de quelque belle action dans la mélée, ceux qui combattoient ſans les ordres du Général, & ceux à qui la lâcheté faiſoit mettre bas les armes. Et lorſqu'il arrivoit, ou qu'une *Cohorte* ou qu'une *Légion* entiere tomboit dans quelqu'une de ces fautes-là, ils la faiſoient toute tirer au billet, & faiſoient mourir le *dixieme*: car, ſi tous n'en ſentoient pas la peine, au moins tous la craignoient. Or, parceque-là où il y a de grands châtimens à craindre, il faut qu'il y ait auſſi des récompenſes à eſpérer, afin que les hommes ſoient excitez, & par l'appréhenſion, & par l'eſpérance tout enſemble, les mêmes Anciens avoient

auſſi établi des prix pour les belles actions, comme ſeroit celle de ſauver la vie à ſon compatriote dans le *combat*; celle de monter le prémier ſur la muraille d'une Place ennemie; celle d'entrer le prémier dans le *camp des ennemis*; celle d'avoir, ou *bleſſé* ou *tué un ennemi* dans le *combat*, ou de l'avoir mis *bas de ſon cheval*. Ainſi, toutes les belles actions étoient reconnues & récompenſées par les Conſuls, & louées de tout le monde: & ceux qui remportoient des prix pour quelqu'une de ces belles actions, outre la réputation & l'honneur qu'ils en acquéroient parmi leurs camarades, lorſqu'ils étoient retournez chez eux, ils en faiſoient parade avec beaucoup de pompe & d'éclat entre leurs amis & leurs parens. Ne nous étonnons donc pas ſi ce Peuple faiſoit de ſi grandes conquêtes, puiſqu'il récompenſoit & puniſſoit ſi bien ceux qui le méritoient; & de tout cela il ſeroit fort à propos d'en obſerver la meilleure partie. Il me ſemble encore que je ne dois pas obmettre un genre de punition qu'ils obſervoient, qui eſt, *que l'accuſé étant convaincu, il étoit mené devant ſon Commandant, ou le Conſul même, qui lui ayant donné un petit coup de*

de baguette, il lui étoit permis de s'enfuir, & en même tems tous les autres ſoldats avoient la permiſſion de le tuer: deſorte qu'incontinent, ou on lui *lançoit des dards, ou on le frappoit d'autres armes.* Ainſi, il n'alloit pas bien loin, & rien n'étoit plus rare que d'en voir échapper; & ſi quelqu'un le faiſoit par hazard, il n'avoit pas la permiſſion de retourner chez lui, ſi ce n'eſt avec tant d'incommoditez, & chargé de tant d'ignominie, que la mort lui étoit beaucoup plus douce. C'eſt un uſage que *les Suiſſes* gardent encore en ce tems-ici, faiſant *paſſer par les armes* des autres ſoldats ceux qui ſont condamnez par le *Conſeil de Guerre.* Rien n'eſt plus judicieux, ni pratiqué plus à propos; car, pour empécher qu'un homme ne veuille protéger un accuſé, le meilleur remede eſt de le lui donner à châtier: car, lorſqu'il doit le punir lui-meme, il n'a pas les mêmes mouvemens pour ſouhaiter ſa peine ou ſa délivrance, comme quand un autre a cette commiſſion. Si vous voulez donc qu'un criminel ne ſoit pas favoriſé par tout un Peuple, le grand remede eſt de faire tout le Peuple Juge de ſon crime. Pour mieux fortifier cette penſée,

je vous apporterai l'éxemple de *Manlius Capitolinus*, qui, étant accuſé par le Sénat, fut défendu par le Peuple, juſqu'à ce que le Peuple lui-même en eût été établi Juge; mais, dès que ſa cauſe fut miſe devant lui, il le condamna à mort. C'eſt donc-là une maniere de punir les coupables ſans craindre la mutinerie, & avec aſſeurance de bien faire obſerver la Juſtice. Or, parceque, pour tenir en bride des gens de Guerre, la crainte des loix & celle des hommes ne ſuffit pas, les Anciens avoient ajoûté à cela l'autorité divine. C'eſt pour cela qu'ils faiſoient jurer à leurs ſoldats avec de très grandes cérémonies de bien obſerver la *diſcipline militaire*, afin que, s'ils y contrevenoient, ils n'euſſent pas ſeulement à craindre les loix & les hommes, mais la Divinité même; & ils prenoient un grand ſoin de leur mettre la Religion au cœur.

DELLA PALLA. Les Romains ſouffroient-ils qu'il y eût des *femmes* dans leurs Armées, ou qu'on s'y amuſât à ces *jeux oſifs*, où l'on s'occupe aujourd'hui.?

COLONNE. Ils défendoient l'un & l'autre; ce qui leur étoit aiſé, parce-

qu'ils

qu'ils occupoient tous les jours leurs ſoldats à faire tant de factions & d'exercices, tantôt publics, tantôt particuliers, qu'ils n'avoient pas le tems de penſer, ni aux jeux, ni aux femmes, comme font nos ſoldats oiſifs & mutins.

DELLA PALLA. Rien n'eſt plus juſte que ce que vous dites-là. Mais, apprenez-moi, s'il vous plait, quel ordre l'Armée gardoit quand elle décampoit?

COLONNE. Le Général faiſoit ſonner trois fois la trompette. Au prémier coup, *on levoit les tentes & on plioit bagage*; au ſecond, on le *chargeoit*; & au troiſieme, on *marchoit* de la maniere que je vous ai dit ci-deſſus, chaque partie des Troupes ayant une partie du bagage, & les *Légions* marchant au milieu. Ainſi, vous auriez d'abord à faire marcher un *Régiment* de *Troupes auxiliaires*, qui auroit en queue tout ſon bagage, &, outre cela, une quatrieme partie de celui de l'Armée, qui ſeroit tout celui que nous avons logé dans un des *quartiers* que nous avons montrez tantôt. Il faudroit donc en donner un à chaque *Régiment*, afin que, l'Armée marchant, chacun ſçût

le rang qu'il doit tenir dans la *marche*. Ainſi, chaque *Régiment* doit marcher avec ſon propre *bagage* & la quatrieme partie de celui de l'Armée en queue ; & c'eſt de cette façon que l'Armée Romaine marchoit.

DELLA PALLA. Lorſqu'il s'agiſſoit de former un camp, avoient-ils d'autres regles que celles que vous avez marquées ?

COLONNE. Je vous dis encore, que les Romains formoient leurs *campemens* toûjours ſur le même modèle, & devant que de regarder à d'autres choſes, ils s'attachoient d'abord-là. Du-reſte, ils obſervoient deux autres points principaux : l'un de choiſir un Lieu ſain ; & l'autre, de ſe poſter dans un Endroit où l'ennemi ne pût *les aſſiéger*, *ni leur couper l'eau*, *ou les convois*. Pour prévenir les maladies, ils évitoient les Lieux *marécageux*, & ceux où il regnoit des *mauvais vents* ; ce qu'ils reconnoiſſoient, non pas tant par la ſituation du Lieu, que par la *conſtitution* & le *teint* des habitans. Si donc ils les voyoient d'une méchante couleur, ou aſthmatiques, ou ayant quelque autre incommodité regnante, ils ne campoient pas-là. Pour la ſe-

con-

conde précaution qu'ils prenoient, qui étoit de n'être pas *assiégez*, ils éxaminoient de quel côté étoient les amis, & de quel côté étoient les ennemis; & ſur cela ils jugeoient s'ils étoient en danger d'être aſſiégez ou non. C'eſt pourquoi il faut qu'un Général, non ſeulement connoiſſe bien le Païs, mais qu'il ait, de plus, bien du monde auprès de lui fort intelligent là-deſſus. On évite encore les maladies & la famine, en ne ſouffrant pas de deſordres ni d'excès dans une Armée; car, pour la conſerver en ſanté, il faut faire enſorte que les ſoldats couchent à couvert de leurs tentes, qu'ils campent dans un Lieu, où il y ait des arbres, pour faire de l'ombre, & du bois, pour faire cuire les viandes; qu'ils ne faſſent pas, s'il ſe peut, de grandes marches dans le grand chaud. Par conſéquent, il faut mettre l'Armée en campagne avant l'Eté, & ſe donner bien de garde l'Hiver de la faire marcher dans les neiges & dans les glaces, ſi vous n'avez la commodité de faire du feu, & que vos gens ne ſoient bien couverts. Il faut auſſi prendre garde qu'ils ne boivent point de mauvaiſes eaux; & pour ceux qui tombent malades, il

faut avoir des Médecins ſavans pour les traiter; car, un Général ne peut pas combattre tout à la fois, & l'ennemi, & les maladies. Mais, de tous les remedes il n'en eſt point de ſi bon, que l'*éxercice*, pour prévenir les maladies dans une Armée: c'eſt pour cela que les Anciens le faiſoient faire tous les jours à leurs Troupes. Jugez donc par-là de quelle conſéquence eſt l'éxercice, puiſqu'il conſerve la ſanté dans les campemens, & donne la victoire dans les combats. Pour ce qui regarde les vivres, prenez bien garde que l'ennemi ne vous coupe vos convois; mais, précautionnez-vous de bonne heure pour pouvoir les tirer aiſément des Lieux dont vous pouvez les avoir, & ménagez bien ceux que vous avez déjà. Ayez-en donc avec vôtre Armée pour un mois, & marquez à vos Voiſins, qui ſont dans vôtre Alliance, la quantité qu'ils doivent vous en fournir tous les jours. Enfin, faites-en un bon magazin dans quelque Place forte; mais, ſur-tout, diſpenſez vos munitions avec une éxactitude extrême, donnant tous les jours à chaque ſoldat une ration ſuffiſante, en prévenant tous les inconvéniens qui pourroient

vous

vous ſurvenir à cet égard ; car, tous les autres ſe peuvent ſurmonter à la Guerre avec le tems : mais, pour ceux qui pourroient naître dans le mauvais ménage des vivres, ils vous ſurmontent & vous détruiſent vous-même avec le tems. Surtout, ne penſez pas qu'un ennemi, qui ſaura pouvoir vous vaincre par la famine, harzarde jamais de le faire par le ſort des armes ; car, ſi la victoire eſt moins glorieuſe, elle eſt plus certaine & moins dangereuſe Une Armée donc, qui ne garde point de regles ſur les vivres, & qui les laiſſe conſumer ſelon le caprice des gens, ne peut pas éviter de tomber dans la diſette, parceque le deſordre, d'un côté, ne donne pas lieu aux convois d'arriver ſeurement ; &, de l'autre, il laiſſe conſumer mal-à-propos les proviſions qu'on a déjà. C'eſt pour cela que les Anciens ordonnoient qu'on conſumât celles qu'ils vous donnoient, & dans le tems qu'ils vous marquoient ; car, les Troupes ne repaiſſoient que dans le tems que le Général mangeoit. Or, chacun ſait de quelle maniere tout ceci eſt réglé dans nos Armées d'aujourd'hui, qui, bien loin de pouvoir s'appeller des Armées bien réglées pour la

ſobriété comme celles des Anciens, ſont compoſées de gens, dont la vie eſt licentieuſe & pleine de débauches.

DELLA PALLA. Vous avez dit dans le commencement que vous avez parlé du campement, que vous ne vouliez pas vous contenter de deux *Régimens*, mais que vous en vouliez prendre quatre, pour mieux faire voir comment un *Corps* d'Armée de juſte groſſeur doit camper. Je voudrois donc que vous me diſſiez deux choſes: l'une, quand j'aurois plus ou moins de gens, ce qu'il faudroit que j'obſervaſſe dans la méthode de camper; l'autre, qu'elle quantité de ſoldats vous ſuffiroit pour combattre quelque ennemi que ce pût être.

COLONNE. A la prémiere queſtion je répons, que ſi l'Armée eſt plus ou moins forte de quatre ou ſix mille hommes, on ajoute ou on retranche des rangs des logemens à proportion; deſorte qu'en ſuivant cette méthode on peut aller à l'infini. Cependant, lorſque les Romains joignent deux Armées Conſulaires, ils faiſoient deux camps, en obſervant que les quartiers du bagage & des gens ſans défenſe fuſſent tournez l'un contre l'autre. Pour la ſeconde queſtion, je ré-

répons, qu'une Armée ordinaire chez les Romains étoit compoſée d'environ vingt-quatre mille hommes; mais, lorſqu'ils ſe voyoient preſſez, le plus qu'ils mettoient enſemble étoit cinquante-mille hommes. C'eſt avec ce nombre qu'ils s'oppoſérent à deux cens mille *Gaulois*, qui vinrent fondre ſur eux après la prémiere Guerre de *Carthage*; & ce fut encore avec ce nombre qu'ils s'oppoſérent à *Annibal*. Vous devez bien remarquer, que les *Grecs* & les *Romains* ont toûjours fait la Guerre avec un petit nombre, mais fortifié par la bonne conduite & par la ſcience des armes. Les *Occidentaux* & les *Orientaux* l'ont toûjours faite avec de grandes Armées; mais, les uns, qui ſont les *Occidentaux*, n'avoient point d'autre conduite que la *furie*, que la Nature leur a donnée; & les *Orientaux* ne ſe conduiſoient que par la grande ſoûmiſſion qu'ils ont toûjours euë pour leurs Souverains. Et pour les *Grecs* & les *Italiens*, comme ils n'avoient point naturellement cette *fureur martiale*, ni cette grande ſoûmiſſion pour leurs Supérieurs, il a falu qu'ils ſe ſoient tournez du côté de la *diſcipline militaire*, qui a tant de pouvoir,

que le petit nombre bien conduit a vaincu la multitude de ceux qui ne ſuivoient que leur impétuoſité & leur opiniâtreté naturelle. C'eſt pourquoi je vous dis, que, ſi vous voulez imiter les *Grecs* & les *Romains*, vous ne devez jamais paſſer le nombre de *cinquante-mille hommes*, & même en prendre moins ; car, la quantité apporte la confuſion, & ne permet pas d'obſerver la *diſcipline militaire*, & de faire pratiquer aux ſoldats les mieux dreſſez les bons ordres qu'ils ont appris. *Pirrus*, ſur cela, diſoit ordinairement, *Qu'il attaqueroit toute la Terre avec quinze-mille hommes.* Mais, paſſons à une autre matiere. Nous avons fait gagner une bataille à nôtre Armée, & fait voir les inconvéniens qui peuvent ſurvenir au milieu du *combat* ; nous l'avons fait marcher ; nous avons remarqué les embarras qu'elle peut rencontrer ſur ſa route ; &, enfin, nous l'avons fait camper ; & c'eſt ici où il faut un peu ſe repoſer des fatigues paſſées, & penſer auſſi aux moyens de terminer la Guerre : car, pendant qu'on eſt campé, on doit penſer à bien des choſes ; ſur-tout, s'il vous reſte des ennemis en campagne, & s'il

y a des Places, dont les unes ſoient ſuſpectes, & les autres déclarées ennemies, il faut s'aſſeurer des unes, & forcer les autres. C'eſt pourquoi il faut vous inſtruire là-deſſus, & ſurmonter toutes ces difficultez auſſi glorieuſement, comme nous avons fait la Guerre juſqu'à preſent. Pour donc deſcendre dans le détail, je dis, que s'il arrivoit que pluſieurs Peuples fiſſent des choſes à leur préjudice, & dont vous puſſiez tirer avantage, comme s'ils *raſoient leurs Places*, ou *banniſſoient leurs meilleurs Officiers*, il faut que vous les trompiez, enſorte que chacun de ces Peuples-là ne s'imagine pas que vous penſez à lui; ainſi, ne ſe liguant point les uns avec les autres, ils ſe trouveront accablez tous à la fois, ſans y pouvoir apporter de remede. Ou bien, ſi vous les ſommez tous à la fois, & dans une même jour, de faire ce que vous voulez qu'ils faſſent, comme ils croiront chacun être les ſeuls qui ſont *ſommez*, ils penſeront plûtôt à ſe ſoûmettre qu'à chercher les moyens de ſe délivrer; ainſi, vos ordres ſeront éxécutez par eux tous, ſans bruit & ſans difficulté. Si vous vous défiez de la bonne-foi de quel-

que Peuple, & que vous vouluſſiez vous en aſſeurer, en le prévenant à l'improviſte; afin de mieux cacher vôtre deſſein, vous ne pouvez pas mieux faire, que de lui en communiquer quelqu'autre, lui demander ſon aſſiſtance, & feindre d'avoir toute autre penſée dans l'eſprit, que celle d'entreprendre quelque choſe contre lui. Cette conduite l'empêchera de penſer à ſa défenſe, ne s'imaginant pas que vous en vouliez à lui; ainſi, il vous donnera lui-même les moyens d'éxécuter vos projets. Si vous vous doutiez qu'il y eût quelqu'un dans vôtre Armée, qui entretint correſpondance avec l'ennemi pour lui donner avis de vos *démarches*, la meilleure Politique que vous puiſſiez avoir pour vous prévaloir de ſa *trahiſon*, c'eſt de lui communiquer ce que vous n'avez pas envie de faire, & de lui cacher vos *véritables deſſeins*; de lui marquer, de plus, *que vous craignez certaines choſes*, dont vous êtes aſſeuré, en lui cachant celles que vous appréhendez effectivement; car, tout cela pourra faire entreprendre quelque choſe à vôtre ennemi, ſur ce qu'il s'imaginera être bien informé de toutes vos penſées; ce qui le fera tomber dans.

dans quelque faute, dont vous pourrez tirer un grand avantage. Si vous aviez deſſein de partager vos Troupes, pour en ſecourir quelque *Confédéré*, & que vous le vouluſſiez cacher à l'ennemi, comme fit *Claude Néron* à *Annibal*, il ne faut point diminuer le nombre de vos *tentes*, ni changer aucun des ordres & des apparences extérieures que vous aviez auparavant, faiſant toûjours la même quantité de *feux* & le même nombre de *Gardes*, que vous aviez coûtume de faire. D'autre côté, s'il vous venoit du *renfort*, & que vous vouluſſiez que l'ennemi ne s'en appercût pas, il ne faut point augmenter le nombre des *tentes*; car, quand on ſait cacher ſes deſſeins & ſes démarches, on en tire bien ſouvent un très grand avantage. C'eſt par cette raiſon que *Metellus*, qui commandoit les Troupes en Eſpagne, étant interrogé ce qu'il vouloit faire le lendemain, répondit, *Que ſi ſa chemiſe ſavoit ſon deſſein, il la jetteroit au feu.*. *Marcus Craſſus* répondit à un homme, qui lui demandoit, quand il feroit marcher l'Armée: *Appréhendez-vous*, dit-il, *d'être ſeul, & de n'entendre pas le Boute-Selle*? Si vous aviez intention de pénétrer les deſſeins de

de vôtre ennemi, & de voir ſa contenance, vous pourriez mettre en uſage ce qui a quelquefois réüſſi en telle conjoncture, qui eſt d'envoyer un *Ambaſſadeur*, accompagné de gens fort intelligens, & bien entendus au Métier de la Guerre, qui, prenant l'occaſion de voir l'Armée ennemie, & d'en éxaminer le fort & le foible, ont donné, après cela, les moyens de la battre. D'autres ont banni un de leurs *Confidents*, qui, paſſant pour *Transfuge*, avertiſſoit ſon maitre de toutes les allûres de l'ennemi. L'on apprend auſſi beaucoup de choſes des *Priſonniers de Guerre*. *Marius*, dans la Guerre contre les *Cimbres*, ayant deſſein de ſavoir s'il pouvoit ſe fier aux *Gaulois*, qui occupoient alors la *Lombardie*, leur envoya des *lettres cachettées*, & d'autres qui *étoient ouvertes*, dans leſquelles il leur mandoit *de ne point décacheter les autres, qu'à un certain tems marqué*. Mais, avant qu'il fût échû, il les redemanda, & les trouvant *ouvertes*, il vit bien qu'il ne falloit pas trop ſe fier à eux. De grands Capitaines, ſe voyant attaquez, n'ont point pris parti d'aller au-devant de l'ennemi; mais, au lieu de cela, ils ſont entrez à main ar-

armée dans ſon Païs, & l'ont obligé par-là de retourner chez lui, pour garder ſa maiſon. C'eſt-là une choſe qui a ſouvent réüſſi, parceque vos ſoldats ont commencé leur *Guerre* par la *victoire* & par la *dépouille des autres*; ce qui leur a donné du courage, & étourdi l'ennemi, qui s'imagine par-là d'être battu après avoir eu l'avantage. Ceux donc qui ont fait cette *diverſion* ont fort ſouvent réüſſi. Mais, vous ne la pouvez faire, que lorſque vôtre Païs eſt plus fortifié que celui des gens à qui vous avez affaire; car, ſans cela, c'eſt le chemin de vous perdre. Il s'eſt trouvé quelquefois, qu'un Général, aſſiégé & preſſé dans *ſon camp*, eſt entré en Négociation, & a conclu une *Trêve de quelques jours*, qui, rendant l'ennemi plus négligent, lui a procuré l'occaſion d'échapper de ſes mains. C'eſt par ce chemin-là que *Sylla* s'eſt tiré deux fois d'affaire avec ſes ennemis: & par la même ruſe *Aſdrubal* en Eſpagne ſortit des mains de *Claude Néron*, qui le tenoit aſſiégé. On ſe délivre encore de ſon ennemi par quelques autres moyens que ceux-ci, qui peuvent l'amuſer. L'on peut y parvenir en deux manieres: ou en l'attaquant

quant avec une partie de vos Troupes, pendant que le reſte décampe, voyant l'autre Armée occupée à ſe battre; ou en faiſant ſurvenir quelque accident imprévu, qui puiſſe le ſurprendre par la nouveauté du cas, & le tenir en ſuſpens & ſans rien entreprendre. Vous ſavez que c'eſt ainſi qu'en uſa *Annibal*, qui, étant ſerré de près par *Fabius*, mit entre les *cornes d'une grande quantité de bœufs* des *faſcines allumées*; & cette nouveauté ayant ſurpris *Fabius*, il ne penſa point à lui fermer le paſſage. Ce qu'un Général peut faire de meilleur, c'eſt d'employer tous ſes ſoins à mettre la diviſion chez ſon ennemi, ou en lui rendant ſuſpects les gens en qui il ſe fie, ou en l'obligeant à ſéparer ſes Troupes, &, par conſéquent, à s'affoiblir. On vient à bout du prémier, en ménageant les intérêts de quelqu'un de ceux qui ſont le mieux auprès de lui, ou en conſervant ſes Terres, ou en lui rendant ſes enfans, & autres perſonnes cheres, ſans *rançon*. Vous ſavez bien qu'*Annibal*, ayant fait le dégât dans toute la Campagne Romaine, n'épargna que les Terres de *Fabius*. Vous ſavez auſſi que *Coriolanus*, venant avec ſon Armée con-

contre Rome, conſerva les Terres des *Nobles*, & brûla & ſaccagea toutes celles du Peuple. *Metellus*, commandant l'Armée contre *Jugurta*, ſollicita tous les Envoyez de ce Prince de le lui livrer *priſonnier*; & enſuite, leur écrivant à tous des lettres qui ne parloient que de cela, il lui rendit tous ſes Conſeillers ſi ſuſpects, qu'il ſe défit d'eux ſous différens prétextes. *Annibal* s'étant réfugié auprès d'*Antiochus*, les Ambaſſadeurs Romains ſe rendirent ſi familiers avec lui, qu'*Antiochus*, le ſoupçonnant, ne voulut plus écouter ſes conſeils. Pour diviſer les forces de vôtre ennemi, le meilleur expédient eſt d'envoyer une partie de vôtre monde attaquer ſon Païs; car, quand il ſera contraint de l'aller défendre, il faut qu'il vous laiſſe en paix. Ce fut l'addreſſe qu'eut *Fabius*, ayant en tête les *Gaulois*, les *Toſcans*, les *Umbres*, & les *Samnites*. *Titus Didius* ayant peu de gens en comparaiſon des autres, & attendant une *Légion* de Rome, il s'apperçut que les ennemis vouloient aller au-devant; &, pour les en empêcher, il fit courir le bruit, que le lendemain il en vouloit venir aux mains; &, enſuite, il fit enſorte de laiſſer échap-

per,

per, comme par mégarde, quelques *priſonniers* qu'il tenoit, qui, rapportant le deſſein du Conſul *de livrer bataille le lendemain*, firent changer la réſolution que leurs gens avoient priſe, depeur de diminuer leurs forces, en envoyant au-devant de cette *Légion*; ce qui fit qu'elle arriva à bon port. Cette ruſe ne ſervit pas à *Titus Didius* à diviſer les forces de ſon ennemi, mais à doubler les ſiennes propres. Il y en a qui ont eu la fineſſe, pour diminuer les forces de leur ennemi, de le laiſſer entrer effectivement dans leur Païs, & de lui laiſſer prendre pluſieurs Places, où, après avoir mis Garniſon, il lui eſt reſté une Armée ſi foible, qu'ils ont eu aſſez de facilité à l'attaquer & à la vaincre. Quelques autres, voulant entrer dans un Païs, ont feint d'en vouloir à un autre, & ſe ſont comportez avec tant d'addreſſe dans cette ruſe, qu'ils ſe ſont emparez de ce qu'ils ſouhaittoient, devant qu'on eût le tems d'y apporter du ſecours. Car, vôtre ennemi, ne pouvant pas ſavoir ſi vous ne retournerez point au Païs que vous avez menacé d'abord, eſt contraint de n'abandonner pas un Lieu pour en défendre un autre; & ainſi fort ſouvent il.

il ne garde, ni l'un, ni l'autre. Outre tout ce que deſſus, il eſt de grande importance à un Général d'avoir l'addreſſe d'aſſoupir toutes les diviſions qui arrivent dans les Troupes. Le meilleur pour cela eſt de châtier *les Chefs de la mutinerie*; mais, il faut le faire, enſorte qu'ils ſoient accablez devant qu'ils ayent preſſenti vôtre deſſein. Le meilleur moyen d'en venir à bout eſt, s'ils ſont éloignez de vous, de faire venir tout à la fois les coupables & les innocens; car, cela les empéchera de croire que ce ſoit en intention de les châtier, ce qui les tiendra encore dans le devoir, & facilitera leur punition. Lorſqu'ils ſont venus, il faut ſe fortifier de ceux qui ſont fideles, & les employer à faire juſtice des autres. Quand la diviſion ne vient que pour des diférens particuliers, il faut les mener à l'*occaſion*; car, le péril & la peur de la mort réünit toûjours les gens qui ſont en diviſion. Mais, ce qui entretient bien l'union & la bonne intelligence dans les Troupes, c'eſt la réputation du Général, qui ne provient jamais que de ſon mérite; car, ni la naiſſance, ni l'autorité, ne l'ont jamais fait naitre ſans la vertu. Or, la prémiere choſe

choſe qu'un Général doit faire, c'eſt de bien diſcipliner ſes gens, & de les bien payer; car, tant que la ſolde manque, il n'eſt pas poſſible de conſerver la diſcipline & la ſévérité. Comment, en effet, puniriez-vous un ſoldat qui vole, ſi vous ne le payez pas? Et ce pauvre miſérable qu'on ne paye pas, comment peut-il vivre s'il ne vole? Mais, ſi, étant payé, il vole, & que vous ne le puniſſiez pas, il deviendra inſolent en toutes choſes, parce qu'il perdra l'eſtime pour vous. Et quand vous en êtes venu-là, vous ne pouvez plus garder vôtre autorité, ce qui produira la *mutinerie* & les *diviſions*, qui ſont toûjours la perte des Armées. Les anciens Capitaines avoient une peine, dont ceux d'aujourd'hui ſont preſque éxempts, qui étoit de donner un ſens, qui les accommodât, à tous les mauvais *Augures*; car, ſi une *flêche* tomboit dans une Armée; ſi le *Soleil*, ou la *Lune*, *s'éclipſoit*; s'il arrivoit un *tremblement de Terre*; ſi le Général faiſoit quelque *chûte*, ou en montant ou en deſcendant de cheval: tout cela étoit pris pour mauvais préſage par les ſoldats; ce qui les jettoit dans une ſi grande terreur, que ſi on

les

les eût menez au *combat*, ils auroient été aiſément défaits. Auſſi, dès qu'un Général voyoit ſurvenir quelqu'un de ces accidens, ou il leur en marquoit la raiſon, ou il faiſoit voir que c'étoit une choſe naturelle, ou il l'interprétoit à ſon avantage. *Céſar*, mettant pied à terre en *Afrique*, tomba par mégarde; &, pour effacer la mauvaiſe impreſſion que cet accident eût pû faire dans l'eſprit des Troupes, il eut la préſence d'en faire un bon préſage, par ce mot, *Afrique, je t'ai priſe.* Pluſieurs autres ont expliqué les raiſons des *éclipſes de Lune*, & des *tremblemens de Terre.* Mais, il ne faut rien craindre, dans le ſiecle où nous ſommes, de ces ſortes de *préſages*, tant parceque nos gens ſont moins ſuperſtitieux que les Anciens, que parceque nôtre Religion détruit toutes ces illuſions. Mais, en cas que cela n'arrivât pas, prenez les expédiens que prenoient les Anciens. Quand la *famine*, ou quelqu'autre raiſon preſſante, a mis vôtre ennemi au deſeſpoir, & l'a reduit à chercher le combat à quelque prix que ce ſoit, demeurez dans vos *retranchemens*, &, tant que vous pourrez, n'en venez point aux mains. C'eſt ainſi qu'en

qu'en uſérent les *Lacédémoniens* contre les *Meſſéniens*; & *Céſar* contre *Aſranius* & *Petrejus*. Le Conſul *Fulvius*, commandant l'Armée Romaine contre les *Cimbres*, les fit attaquer pluſieurs jours de ſuite par ſa Cavalerie, en remarquant qu'ils quittoient leur *camp* pour la pourſuivre; &, profitant de l'occaſion, il entra dedans, & le ſaccagea. Il eſt arrivé qu'un grand Capitaine a tiré un avantage conſidérable, ſe voyant proche de l'ennemi, qui fut d'envoyer lui-méme de ſes gens, avec des *Enſeignes ennemies*, piller ſon propre Païs: deſorte que les autres, ſe figurant que ces *Drapeaux* étoient de leurs gens, qui venoient à leur ſecours, ſont auſſi ſortis de leurs *retranchemens* pour leur aider à piller; &, s'étant mis par-là en deſordre, ont donné lieu à ce ruſé Capitaine de les défaire. Ce fut de ce ſtratagême dont uſa *Alexandre d'Epire* contre les *Illyriens*, & *Lepteme de Syracuſe* contre les *Carthaginois*; ce qui leur réüſſit à tous deux. Pluſieurs ſont venus à bout de leurs ennemis, en les faiſant créver de boire & de manger; car, feignant d'avoir peur, ils abandonnoient tout d'un coup leurs *retranchemens*, où ils avoient laiſ-

laiſſé une grande abondance de vin & de viandes, dont l'ennemi uſant par excès, ſe trouvoit ſurpris dans ce mauvais état & battu. C'eſt ce que fit la Reine *Tamiris* à *Cyrus*, & *Tiberius Gracchus* aux *Eſpagnols*. Quelques-uns ont empoiſonné le vin & les viandes, pour battre plus facilement leurs ennemis. Je vous diſois n'agueres, que je ne trouvois point chez les Anciens, qu'ils euſſent la nuit des *Gardes ſecrettes* hors de leur camp, & que je croyois qu'ils le faiſoient pour éviter les inconvéniens qui en pourroient ſurvenir; car même on a vû que les *Vedettes*, qu'on avoit poſées de jour pour épier l'ennemi, ont été quelquefois la ruine de ceux qui les avoient poſées, par la raiſon, qu'étant priſes, on leur a fait découvrir par force le *ſignal* qu'ils devoient donner pour faire venir leurs gens, qui, venant en effet ſans rien ſoupçonner, ont été, ou pris, ou tuez. On peut quelquefois tirer avantage, en changeant quelqu'une de nos coûtumes, ſur laquelle l'ennemi, faiſant fond, ſe trouve trompé à ſon grand préjudice, comme fit un certain Général, lequel, ayant accoûtumé de marquer à ſes gens la venue de l'ennemi

par des *feux* la nuit, & par de la *fumée* le jour, commanda, que, ſans aucune relâche, on fit toûjours le *feu* & la *fumée*, & que, quand on verroit approcher l'ennemi, on ne fit, ni l'un, ni l'autre; ce qui lui faiſant croire qu'on ne l'appercevoit pas, il marcha avec confiance, & en deſordre, & rendit par-là ſa défaite aiſée à cet habile Capitaine. *Memnon Rhodien*, voulant tirer ſon ennemi des Poſtes avantageux qu'il occupoit, lui envoya un homme, contrefaiſant le *Transfuge*, qui l'aſſeuroit que ſon Armée étoit en diviſion, & que la plus grande partie abandonnoit ce Général; &, afin de le lui perſuader mieux, ce *Transfuge* fit ſigne à ſon maitre de faire faire grand bruit dans ſes *retranchemens*; ce qui faiſant eſpérer à l'ennemi qu'il pourroit vaincre, il alla l'attaquer, & fut vaincu lui-même. On doit, outre toutes les précautions ci-deſſus, regarder bien à ne pas pouſſer au deſeſpoir ſon ennemi. C'eſt ce que pratiqua *Céſar*, combattant contre les *Allemans*, qui, voyant que l'impoſſibilité de fuir les rendoit plus furieux, leur ouvrit un paſſage, aimant mieux avoir la peine de les pourſuivre dans leur déroute, que de cou-

courir le riſque de les vaincre, pendant qu'ils ſe défendroient. *Lucullus* voyant que quelque Cavalerie *Macédonienne*, qu'il avoit dans ſes Troupes, paſſoit dans l'autre Armée, il fit auſſitôt ſonner la *charge*, & commanda que le reſte de ſon Armée ſuivit ces *Déſerteurs*; ce qui perſuadant l'ennemi, que *Lucullus* vouloit commencer le *combat*, il donna avec tant de furie ſur les *Macédoniens*, qu'ils furent contraints de ſe défendre; ce qui les obligea malgré eux de ſervir en combattant au lieu de *déſerter*. Il eſt encore de conſéquence de s'aſſeurer d'une Place dont la fidélité vous eſt ſuſpecte, ſoit après la *bataille gagnée*, ſoit avant. C'eſt ce que vous allez apprendre de quelques éxemples anciens. *Pompée* ſe défiant des habitans de *Catina*, les pria de vouloir bien recevoir chez eux les *malades* de ſon Armée, & ayant fait entrer les plus braves qu'il eût, déguiſez en *malades*, il s'empara de la Place. *Publius Valerius*, appréhendant que la Ville d'*Epidaure* ne lui fût pas fidele, fit venir une *Indulgence* (ce qui étoit auſſi l'uſage des Payens) à un de leurs *Temples*, qui étoit hors de la Ville, & tout le Peuple y étant allé pour gagner les

Pardons, il fit fermer les portes, & ne laiſſa r'entrer que ceux dont il étoit aſſeuré. *Alexandre le Grand* voulant aller en *Aſie* & s'aſſeurer de la *Thrace*, il emmena avec lui tous les principaux de cette Province-là, à qui il donnoit penſion, & mit ſur les Peuples des gens mépriſables; ainſi, il contenta les prémiers, en leur donnant penſion; & tint les Peuples en repos, n'ayant point de Chefs pour ſe révolter. Mais, entre toutes les bonnes qualitez par leſquelles un Général gagne les Peuples, c'eſt aſſeurement la Juſtice & la Chaſteté; comme fut l'éxemple qu'en donna *Scipion* en *Eſpagne*, qui rendit au pere & au mari la plus belle captive qu'on eût jamais vûë, & cette conduite lui fit plus faire de conquêtes en ce Païs-là, que la force des armes. *Céſar*, ayant fait payer le bois dont il fit les paliſſades autour de ſon camp dans les Gaules, s'acquit tellement la réputation d'obſervateur de la Juſtice, que cela lui aida beaucoup à ſe rendre maitre de ces Peuples. Je n'ai plus rien à dire ſur tous ces différens accidens; & il ne nous reſte aucune partie de cette matiere que nous n'ayons traitée. Nous n'avons donc plus qu'à parler

ler de la maniere de *prendre* & de *défendre les Places*; ce que je ferai volontiers, ſi cela ne vous ennuie point.

DELLA PALLA. Vôtre bonté eſt ſi grande, qu'elle nous accorde tout ce que nous ſouhaittons de vous, ſans que nous puiſſions craindre de paſſer pour trop hardis; car, vous nous prévenez honnêtement dans les choſes que nous n'oſerions pas vous demander. Nous vous dirons donc ſeulement, que vous ne pouvez pas nous obliger plus ſenſiblement, que d'achever ces diſcours. Mais, devant que de quitter le précédent ſujet, réſolvez-nous, s'il vous plait, cette difficulté: lequel eſt le plus avantageux, de continuer la Guerre juſque dans l'Hiver, comme on le pratique aujourd'hui, ou de ne la faire que l'Eté, & le reſte du tems ſe retirer dans les Quartiers d'Hiver, comme faiſoient les Anciens?

COLONNE. Voici une queſtion conſidérable, que nous aurions ômiſe, ſans la prudence de celui qui la fait. Je vous répéterai donc encore, que les Anciens faiſoient tout mieux, & avec plus de prudence, que nous; & ſi, dans toutes les autres choſes, nous faiſons des fautes, dans ce qui regar-

de la Guerre nous les faiſons toutes. Rien n'eſt plus dangereux, & ne marque tant l'imprudence d'un Général, que de faire la Guerre l'Hiver; & celui qui la fait court bien plus de riſque, que celui qui la ſoûtient. En voici la raiſon: tous les ſoins, qu'on prend à faire bien obſerver toutes les regles de la diſcipline militaire, ne tendent qu'à mettre vôtre Armée en état de bien livrer bataille à vôtre ennemi; car, c'eſt-là la fin qu'un Général doit ſe propoſer, puiſque la perte, ou le gain, d'une bataille, vous donne preſque le deſſus, ou le deſſous, dans une Guerre. Celui donc qui ſait mieux régler & conduire une Armée, & qui a la mieux diſciplinée, & la mieux formée à faire l'éxercice, a ſans doute plus d'avantage à la Guerre, & plus d'eſpérance d'y remporter la victoire. D'autre part, rien n'eſt plus contraire à bien obſerver les regles, que les *ſituations rudes* & les *tems froids & humides*; car, une ſituation rude ne vous permet pas de donner l'étendue à vos *Bataillons* telle que les loix de l'*éxercice* le demandent; & les tems froids & humides vous empêchent de tenir toutes vos Troupes en un *Corps*, & de pouvoir

voir vous préſenter en cet état à l'ennemi; parce qu'il faut que vous logiez vos gens ſéparez les uns des autres, & ſans ordre, la rigueur de la ſaiſon vous aſſujettiſſant à loger dans les *Villages*, les *Châteaux*, & les *Terres*. Ainſi, vous perdez par-là tous les ſoins que vous avez pris à bien diſcipliner vôtre Armée. Ne vous étonnez pas, au-reſte, ſi l'on fait aujourd'hui la Guerre l'Hiver, parceque, les Armées n'étant pas diſciplinées, on ne ſait pas le préjudice qu'elles reçoivent de loger les Troupes ſéparées; car, les Généraux de ce tems-ici ne peuvent ſe faire de la peine de ne pas obſerver des reglemens qu'ils ne connoiſſent pas. Ils devroient pourtant bien s'appercevoir quel préjudice ils reçoivent de camper l'Hiver, & ſe ſouvenir que les François furent défaits auprès de *Gariglian*, non par les Eſpagnols, mais par la rigueur de la ſaiſon: car, comme je vous ai dit, celui qui *attaque* a encore plus de deſavantage, recevant plus d'incommodité du mauvais tems, puiſqu'il eſt chez les autres, à qui il veut faire la Guerre. Il eſt donc contraint, s'il veut demeurer en *Corps d'Armée*, d'eſſuyer toutes les incommoditez des *pluies* & du *froid*; & s'il veut les éviter, il faut néceſſaire-

ment qu'il partage *ſes Troupes*. Mais celui qui n'eſt que ſur la *défenſive* ſe loge où lui plait, en attendant les ennemis avec des *Troupes fraiches*, qu'il peut auſſi amaſſer en un inſtant, & aller donner ſur un de leurs *quartiers*, qui ne peuvent pas réſiſter à une telle *attaque*. C'eſt-là la raiſon pourquoi les François furent défaits; &, par cette même raiſon, tous ceux qui attaqueront, pendant l'Hiver, un ennemi qui aura de la prudence, ne doivent pas attendre un meilleur ſuccès. Ceux donc qui voudront rendre inutiles leurs forces, leurs bons reglemens, l'expérience de leurs Troupes, & leur bravoure, n'ont qu'à ſe mettre en campagne l'Hiver. Et parceque les Romains vouloient ſe prévaloir de tous ces avantages-là, pour leſquels ils ſe donnoient tant de peines, ils n'évitoient pas avec plus de ſoin la rigueur de l'Hiver, que l'âpreté des Montagnes les plus rudes, & des Lieux difficiles, en un mot, tout ce qui les empéchoit de mettre en uſage leur addreſſe & leur valeur. Voilà tout ce que j'ai à répondre à vôtre queſtion; parlons à preſent de la priſe & de la défenſe des Places & des Poſtes, & des moyens de les fortifier.

Fin du ſixieme Livre.

DE

DE L'ART DE LA GUERRE.

LIVRE SEPTIEME.

COLONNE. Vous devez ſavoir que les Places peuvent être fortes par la *Nature*, ou par l'*Art*. Les Places fortes naturellement, ſont celles qui ſont environnées de *Fleuves* ou de *Marais*, comme *Mantoue* & *Ferrare*; ou qui ſont ſituées ſur un *Rocher*, ou ſur une *Montagne eſcarpée*, comme *Monaco* & *San Leo*; car, celles qui ſont ſituées ſur des *Eminences* d'une pente douce ſont aujourd'hui fort foibles, eu égard au *Canon* & aux *Mines*. C'eſt pourquoi,

quand il s'agit à preſent de faire une nouvelle Place de défenſe, on choiſit un *Terrein* uni, pour le fortifier ſelon les regles de l'Art. La prémiere choſe à obſerver, eſt de faire les murailles bien défendues, & flanquées par des *Angles*, par des *Caſemates*, & par des *Retranchemens*, ce qui empêche l'ennemi d'en pouvoir approcher, parcequ'il peut être pris, & de *face*, & de *flanc*. Si les murailles ſont fort hautes, elles ſont trop expoſées aux coups de canon ; ſi vous les faites baſſes, on peut aiſément les *eſcalader* ; ſi vous faites un foſſé au devant, pour rendre l'*eſcalade* difficile, & que l'ennemi vienne à le combler, ce qui eſt bientôt fait par une groſſe Armée, vôtre muraille eſt après cela à ſa diſcrétion. C'eſt pourquoi je croi (ſauf les meilleurs avis) que, pour prévenir tous ces inconvéniens, il faut faire les murailles hautes, & les foſſez par dedans, & non pas par dehors. C'eſt-là la *fortification* de la meilleure défenſe qui ſe faſſe ; parceque par-là vous êtes à couvert de l'*Artillerie* & de l'*Eſcalade*, & l'ennemi ne peut pas combler vôtre foſſé. Il faut donc que vôtre muraille ſoit la plus haute que vous pourrez, & qu'el-

qu'elle n'ait pas moins de ſix pieds d'épaiſſeur, afin qu'il ſoit plus difficile d'y faire *brêche*. Il faut mettre deux cens pas entre chacune des *tours*; il faut que le foſſé, que vous ferez au dedans, ait au moins trente pas d'ouverture, & douze de profondeur, & toute la terre, qu'on en tire, doit être jettée du côté de la Ville: mais, il faudra la ſoûtenir d'un *mur*, qui, commençant dès le fond du foſſé, monte aſſez haut pour qu'un homme puiſſe être à couvert derriere, & cela rendra encore le foſſé plus profond. Il faut que dans le fond du foſſé il y ait des *Caſemates* de deux cens pas en deux cens pas, afin que le canon puiſſe donner ſur tous ceux qui voudroient y deſcendre. Il faut mettre, derriere la muraille qui ferme le foſſé, les gros canons qui défendent la Place; car, la muraille de devant étant haute ne peut être défendue que par les moyennes ou les petites. Si l'ennemi vient pour vous *eſcalader*, la hauteur de la prémiere muraille vous défend. S'il vient avec de l'*Artillerie*, il faut qu'il batte d'abord la prémiere muraille, qui, étant abbatue, a rendu le foſſé, qui eſt derriere, encore plus profond; parceque la chute d'un mur

ſe fait toûjours du côté dont il eſt battu. Or, il n'y a point de foſſé au devant pour recevoir ou cacher ces ruines-là ; ainſi, il n'eſt pas poſſible d'aller plus avant, trouvant ces ruines qui vous arrêtent, un foſſé que vous ne pouvez franchir, & une *Artillerie* qui donne ſans ceſſe ſur vous. Le ſeul remede à cela, eſt de *combler le foſſé* ; ce qui eſt fort difficile, tant à cauſe de ſa grandeur, que de la difficulté d'en approcher, les murailles étant flanquées de *Tours* & d'*Angles ſaillans*, où, par conſéquent, il eſt dangereux de ſe fourrer, ayant de plus à monter à l'*aſſaut* par deſſus des ruines, qui augmentent beaucoup les difficultez : j'eſtime donc, qu'une Ville, ainſi fortifiée, eſt imprenable.

DELLA PALLA. Si, outre le foſſé qu'on fait au dedans, on en faiſoit encore un au dehors, n'en ſeroit-elle pas plus forte ?

COLONNE. Ouï, ſans doute ; mais, j'ai voulu dire, que, n'en voulant faire qu'un, il eſt mieux de le faire dedans, que dehors.

DELLA PALLA. Voudriez-vous que les foſſez fuſſent ſecs, ou pleins d'eau ?

Co-

COLONNE. Les avis ſont partagez; parceque les *foſſez pleins d'eau* vous gardent contre la *Mine*, & les *foſſez ſecs* ſont plus difficiles à *combler*. Mais, après avoir bien conſidéré le tout, je les voudrois ſans eau; car, ils ſont plus aſſeurez; même on a vû l'Hiver ceux qui étoient pleins d'eau ſe gêler, comme il arriva à la *Mirandole*, quand le *Pape Jule* l'aſſiégeoit: & pour vous munir contre les *Mines*, je ferois les foſſez ſi profonds, que qui voudroit aller plus bas trouveroit l'eau. Pour les Places ſituées ſur une *Roche*, je les fortifierois de la même maniere à l'égard des *foſſez* & des *murailles*, afin qu'elles fuſſent auſſi bien défendues par-là, que les autres. Je veux ſeulement avertir ceux qui défendent les Places d'une choſe, qui eſt, de ne point faire de *Baſtions* dehors & éloignez de la muraille, Je donnerai auſſi un avis à ceux qui font des Places fortes ſur des *Hauteurs*, qui eſt, de n'y faire jamais au dedans aucun *retranchement*, où l'on puiſſe ſe mettre à couvert quand on a perdu la *prémiere muraille*. Ce qui me fait vous donner le prémier avis, c'eſt qu'il ne faut jamais faire une choſe, qui puiſſe diminuer

ſans reſſource la réputation que vous vous êtes acquiſe; car, ſi-tôt que cela arrive, on commence à ne plus faire de cas de tous les autres ordres que vous avez donnez; & ceux qui ſont dans vôtre parti commencent à prendre l'épouvante. C'eſt ce qui ne manquera pas de vous arriver toutes les fois que vous ferez des *Baſtions* dans les *dehors* d'une Place, que vous voudrez garder vous-même; car, il eſt certain, que vous les perdrez toûjours, les petites pieces ne pouvant pas aujourd'hui ſe défendre de la fureur du *canon*: deſorte que, ſi-tôt qu'elles ſont perdues, elles deviennent un grand acheminement à vôtre ruine totale. Lorſque *Gênes* ſe révolta contre *Louïs XII.*, on fit bâtir quelques *Baſtions* ſur ces *Collines* qui les environnent, qui, ſi-tôt qu'ils furent pris, (ce que les François eurent bien-tôt fait) ſervirent incontinent à prendre la Ville. Pour le ſecond avis, je ſoûtiens qu'il n'y a rien de plus dangereux pour une Place *ſituée ſur une Roche*, que d'y faire pluſieurs *retranchemens* où l'on puiſſe, en cas de beſoin, ſe mettre à couvert; car, depuis que les ſoldats eſperent de trouver une *retrai-*

traite, en abandonnant le *prémier Poſte* qu'ils ont à défendre, cela fait qu'ils le perdent en effet ; & ſi-tôt que cela eſt fait, la Place eſt perdue. Nous en avons une éxemple tout récent dans la perte de la *Forteresſe de Furli*, lorſque la Comteſſe *Catherine* la défendoit contre *Alexandre Borgia*, fils du Pape *Alexandre VI.*, qui l'aſſiégeoit avec l'Armée du *Roi de France*. Cette Place étoit toute pleine de *retranchemens*, où l'on pouvoit ſe retirer de l'un à l'autre ; car, prémierement, il y avoit *la Citadelle*, entre laquelle, & *le Corps de la Place*, il y avoit *un foſſé*, qu'on paſſoit avec *un pont levis* ; & quand on étoit entré dedans, il y avoit encore *trois retranchemens*, tous ſéparez les uns des autres par des *foſſez pleins d'eau*, qu'on paſſoit auſſi avec *des ponts levis*. Les *François*, battant un de ces *retranchemens*, y firent *brêche*, que *Jean de Caſal*, qui défendoit cette Place, négligeant de garder, il ſe retira dans les autres *retranchemens* : ainſi, les *aſſiégeants*, y étant montez ſans trouver de réſiſtance, ſe rendirent bien-tôt maîtres du tout, parce qu'ils s'emparérent des *ponts* qui menoient d'un *retranchement* à l'autre. Cette Place donc, qu'on

qu'on croyoit imprenable, périt par deux défauts : le prémier, pour avoir eu tant de *retranchemens* ; & l'autre, parceque chacun de ces *retranchemens-là* n'étoit pas maitre de *ſes ponts* ; & les défauts de la Place, avec le peu de prudence du Gouverneur, ôtérent tout l'honneur à la courageuſe eutrepriſe de la *Comteſſe*, qui avoit eu la réſolution d'attendre là-dedans une Armée, devant laquelle le *Roi de Naples* & le *Duc de Milan* n'avoient pas oſé paroitre. Et quoique ſes efforts n'euſſent pas un bon ſuccès, elle ne laiſſa pas d'en remporter la gloire que méritoit ſon courage ; ce que l'on marqua par pluſieurs Epigrammes faits alors à ſa louange. Si je fortifiois donc un Lieu élevé, je ferois de fortes & grandes murailles, & des foſſez comme nous avons dit ; & dans le dedans je ne ferois que des maiſons baſſes & foibles, enſorte qu'elles n'empécheroient point ceux qui ſeroient au milieu de la *Forteresſe* d'en voir tout le circuit, afin que le Gouverneur pût diſcerner de la vûë tous les endroits qui auroient beſoin de ſecours, & que, de plus, chacun ſçût, que, quand une fois la muraille & le foſſé ſeroient pris, il n'y auroit

plus

plus de reſſource. Mais, ſi j'y faiſois des *retranchemens*, j'en ferois les *ponts levis* partagez d'une maniere, que chacun en ſeroit maitre de ſon côté, les faiſant enſorte qu'ils appuyaſſent ſur des piliers au milieu du foſſé.

DELLA PALLA. Vous avez dit que les petites pieces ne ſe peuvent plus garder aujourd'hui; mais, il me ſemble avoir ouï dire, que plus une Place eſt petite, plus elle eſt aiſée à défendre.

COLONNE. On ne vous a pas bien dit; car, on ne peut pas appeller une Place *forte*, dans laquelle ceux qui la défendent n'ont pas du *Terrein* aſſez, pour faire de nouveaux *retranchemens*, avec d'autres *foſſez* & d'autres *remparts*; car, la fureur du *canon* eſt ſi terrible, que qui fait fond pour ſa défenſe ſur une ſeule *muraille*, & ſur un ſeul *foſſé*, ſe trompe. Et parceque les *Baſtions* ſe conſtruiſent d'une maniere à ne s'y pouvoir retrancher, à moins que vous n'en faſſiez comme des *Châteaux* & des *Places* mêmes, ils ſont bien-tôt perdus. C'eſt donc une prudence de ne point penſer à des *Baſtions*, & de bien fortifier l'entrée & les portes des Places avec des *Ravelins*, enſorte

ſorte qu'on ne puiſſe y entrer, ni en ſortir, en *ligne droite*: il faut, de plus, qu'entre le *ravelin* & la porte il y ait un *foſſé* avec un *pont levis*. On fortifie encore les portes avec des *Couliſſes*, afin de retirer ſes gens après qu'ils ont fait une *ſortie*; & s'il arrivoit que les ennemis les repouſſaſſent, ces *Herſes*-là empêchent que les amis & les ennemis n'entrent pêle-mêle. C'eſt pour cela qu'on a inventé ces machines, que les Anciens appelloient des *Cataractes*, qui, en tombant, laiſſent dehors les ennemis, & mettent à couvert l'entrée; car, dans ces conjonctures, vous ne pouvez diſpoſer, ni de la *porte*, ni du *pont levis*, l'un & l'autre étant aſſujettis par la foule.

DELLA PALLA. J'ai vû de ces *Couliſſes* en *Allemagne*, faites de pieces de chevron en forme de *grille*; & pour les nôtres, elles ſont faites de planches toutes jointes enſemble. Je voudrois bien ſavoir d'où vient cette différence, & leſquelles ſont les plus fortes.

COLONNE. Il faut que je vous diſe encore, que toutes les bonnes coûtumes & les beaux ordres de Guerre des Anciens ſont preſque évanouïs dans

dans tout le Monde; mais, pour l'Italie, ils y ſont entièrement perdus; &, s'il y a quelque choſe de bon, nous l'avons tiré des *Ultramontains*. Vous avez pû entendre dire, & ces Meſſieurs peuvent s'en ſouvenir, de quelle foibleſſe on faiſoit les Places en ces Païs-ici avant que le Roi *Charles VIII.* y vint dans l'année mille quatre cens quatre-vingt-quatorze. On faiſoit en ce tems-là les *Créneaux* épais d'un pied; les *Embraſures* des canons & des arbalettes étoient étroites au dehors, & larges au dedans; enfin, il y avoit mille défauts, dont je ne parlerai pas, de peur de vous ennuyer: car, quand les *Créneaux* ſont minces, il eſt aiſé d'abbattre une telle défenſe; & les *Embraſures*, qui y ſont faites, ſont bien-tôt toutes ouvertes. A preſent les François nous ont appris à faire les *Créneaux* forts & larges, & les *Embraſures* avec beaucoup d'ouverture par dedans, qui ſe rétrécit vers le milieu, en s'élargiſſant encore depuis-là juſqu'au dehors. Ces précautions ſont que le canon de l'ennemi a peine de vous ôter cette défenſe. Les François ont encore beaucoup de bons uſages, ſur leſquels nos gens n'ont point fait de ré-

réfléxion, parce qu'ils ne les ont jamais vûs. Entre ces bons uſages ſont ces *Couliſſes* en forme de *grille*, qui ſont de beaucoup meilleures que les vôtres; car, ſi vous avez des *Couliſſes* tout d'une piece, comme les vôtres, lorſque vous les faites tomber, vous vous enfermez au dedans, & vous ne pouvez rien faire au travers à vôtre ennemi, qui peut, ou avec un pétard, ou à coups de hache, l'enfoncer ſans péril. Mais, quand elle eſt faite comme une *grille*, étant baiſſée, vous la pouvez défendre avec les *lances*, les *arbalettes*, & autres ſortes d'armes, au travers des mailles qui y ſont.

DELLA PALLA. J'ai vû en Italie une autre coûtume *ultramontaine*, qui étoit de faire les rayons des affus de canon courbez vers les moyeux. Je voudrois bien ſavoir pourquoi ils les font ainſi; car, il me ſembleroit qu'ils ſeroient bien plus forts, ſi on les faiſoit droits, comme à nos roues ordinaires.

COLONNE. Ne vous imaginez pas que ce ſoit par caprice qu'on quitte les uſages ordinaires; & ſi vous vous figurez que c'eſt pour l'ornement qu'on les fait ainſi, vous vous trompez: car, quand

quand il s'agit de force, l'on ne cherche pas l'embelliſſement; mais, tout cela ſe fait, parce qu'ils ſont plus forts & plus ſeurs, que les nôtres. En voici la raiſon. Quand l'affus eſt chargé, ou il porte également des deux côtez, ou il panche de l'un des deux. Quand il porte également, les deux roues ne ſont pas plus chargées l'une que l'autre; & ainſi elles ne le ſont pas beaucoup, parceque la charge eſt partagée juſtement en deux; quand il panche d'un des côtez, alors toute la charge porte ſur la roue du côté dont elle panche; & ſi les *rayons* en ſont droits, ils peuvent aiſément plier; car, ſi la roue panche, il faut que les *rayons* panchent auſſi, & qu'ils ne ſoûtiennent plus la charge à plomb. Ainſi, quand l'affus marche droit, & que les roues n'ont pas trop de charge, elles ſont aſſez fortes; mais, quand l'affus panche, & que l'une des roues eſt plus chargée que l'autre, alors elles ſont trop foibles. Il arrive tout le contraire aux affus à la mode de France; car l'affus, panchant d'un côté, porte en ligne droite ſur ces rayons, qui, étant courbez, viennent alors à faire comme s'ils étoient droits, & à ſoûtenir vi-

vigoureuſement toute la charge : mais, quand l'affus marche, & que les rayons ſont courbez, ils ne portent que la moitié de la charge, & ils ſont aſſez forts pour cela. Mais, revenons à nos *Villes* & à nos *Forteresſes*. Les François, pour rendre les portes de leurs Places plus ſeures, & pour pouvoir faire aiſément des *ſorties*, & retirer leurs gens en tems de ſiege, ont, outre les précautions ci-deſſus, un autre uſage, dont je n'ai point encore vû d'exemple en Italie : c'eſt de dreſſer deux *poteaux* au dehors du pont levis, & ſur chacun de ces piliers ils font balancer une *poutre*, dont la moitié porte ſur le pont levis, & l'autre moitié en dehors. Enſuite, ces deux bouts de *poutres*, qui portent en dehors, ſont joints enſemble par un treillis de *chevrons* comme une grille, & aux bouts, qui portent au-deſſus du pont, ils attachent à chacun une *chaine*. Quand donc ils veulent fermer le pont par le dehors, ils lâchent les *chaines*, & laiſſent tomber toute cette moitié treilliſſée comme une grille; & quand ils le veulent ouvrir, ils tirent les *chaines* à eux, & élevent ce treillis tant qu'un homme à pied y puiſſe paſ-

ſer

ſer deſſous, &, s'ils veulent, tant qu'un homme à cheval y puiſſe paſſer auſſi; enſuite, ils peuvent refermer le paſſage juſte, ce treillis ſe hauſſant & ſe baiſſant comme les *venteaux* de nos *Créneaux* *. Cet uſage eſt plus ſeur que la *Couliſſe*, parce qu'il eſt plus difficile que l'ennemi empêche de fermer le paſſage; car, ce treillis ne tombe pas en ligne droite comme une *Herſe*, qu'on peut aiſément étanconner. Il faut donc que ceux qui voudront fortifier une Place mettent en uſage tout ce qu'on vient de dire: de plus, il faudroit laiſſer au moins un bon quart de lieue autour des *fortifications*, où l'on ne bâtît, ni ne plantât; mais, qu'on fit de ce *Terrein* comme une Plaine unie, où l'on ne laiſſeroit rien qui bornât la vûë, & qui pût épauler l'ennemi lorſqu'il ſeroit campé. Remarquez encore, qu'une Place, dont les *foſſez de dehors* ont leurs douves plus hautes que le *Terrein ordinaire*, eſt fort aiſée à prendre; car, elles couvrent l'ennemi qui vous attaque, ſans vous mettre à couvert contre lui, puiſqu'il peut les ouvrir aiſément pour faire

* *Voyez les Remarques*, ou l'*Avis du Traducteur*.

faire voie à ſon canon. Mais, entrons dans la Place. Je ne perdrai pas de tems à vous apprendre, qu'outre toutes les précautions, dont nous venons de parler, il faut encore avoir bonne proviſion de *Munitions de Guerre & de Bouche*; car, chacun ſait, que ſans cela tout le reſte eſt inutile. En général, il faut faire deux choſes; vous munir de tout ce dont vous avez beſoin, & empécher que l'ennemi ne tire rien de vôtre Païs. C'eſt pourquoi il faut faire le *dégât* de tout *le Bétail*, *le Grain*, *& le Fourage*, que vous ne pouvez pas mettre à couvert. Un Gouverneur de Place doit encore pourvoir à ce que rien ne ſe faſſe avec bruit & dans la confuſion, & faire enſorte que quelque choſe qui arrive, chacun ſache ce qu'il a à faire. Il faut donc que *les femmes*, *les vieillards*, *les infirmes*, *& les gens inutiles*, ſe tiennent enfermez au dedans, & laiſſent la Place libre aux gens vigoureux & jeunes, qui, étant bien armez, doivent être poſtez pour la défenſe, les uns aux *fortifications*, les autres aux *portes*, les autres dans les *places de la Forteresſe*, afin d'être prêts à remédier aux inconvéniens qui pourroient ſur-

ſurvenir au dedans. Il faut qu'il y en ait encore qui ne ſoient deſtinez pour aucune fonction particuliere, mais qu'ils ſoient toûjours en état de ſecourir tout ce qui en pourroit avoir beſoin. Les choſes étant ainſi établies, il ſeroit difficile qu'il ſurvint quelque deſordre capable de vous troubler. Je veux que vous remarquiez encore avec ſoin, que, quand il eſt queſtion de prendre ou de défendre une Place, il n'y a rien qui donne plus d'eſpérance à l'ennemi d'en pouvoir venir à bout, que lorſqu'il ſait qu'elle n'eſt pas accoûtumée d'en voir; car, ſouvent, la ſeule appréhenſion fait rendre les Places, ſans mettre leurs forces à l'épreuve. Il faut donc, lorſqu'on veut aſſiéger une Place de cette nature, imprimer autant de terreur & d'épouvante qu'il eſt poſſible. Il faut auſſi, d'autre part, que celui qui eſt attaqué mette, du côté qu'on l'attaque, des gens vigoureux, qui n'ayent pas peur des paroles; car, ſi le prémier coup ne fait que blanchir, les aſſiégez reprennent courage, ce qui oblige l'aſſiégeant à ne fonder ſes eſpérances, que ſur la valeur, & non pas ſur le bruit. Les armes, dont les Anciens

défendoient leurs Places, étoient de bien des ſortes. Ils ſe ſervoient d'*arbalettes de pluſieurs eſpeces* *, *de frondes*, *&c.* Ils en avoient auſſi de bien des façons pour attaquer ; par éxemple, *des béliers*, *des tours*, *des mantelets*, *des gabions*, *des faulx*, *des tortues*, *&c.* Au lieu de tout cela, l'on a aujourd'hui les *armes à feu*, qui ſervent également, & aux *aſſiegeants*, & aux *aſſiégez* ; c'eſt pourquoi je ne m'étendrai pas là-deſſus. Mais, revenons à nôtre ſujet, & parlons des *attaques particulieres*. Il faut ſe donner bien de garde d'être pris par la *famine*, ou d'*aſſaut*. Pour la *famine*, on a dit, *qu'avant d'être aſſiégé, il faut faire de bonnes proviſions :* mais, lorſque, par la longueur du ſiege, elles viennent à manquer, on a quelquefois vû des moyens extraordinaires d'en être pourvû par les amis ; ſur-tout, s'il paſſe une Riviere dans le milieu de la Ville. C'eſt ce que firent les Romains à *Caſaline*, une de leurs *Forteresſes*, qui étoit aſſiégée par *Annibal* ; car, ne pouvant pas envoyer aux *aſſiégez* par la Riviere d'autre ſorte de proviſion, ils y jettérent grande quan-

* *Voyez les Remarques*, ou l'*Avis du Traducteur*.

quantité de *noix*, qui, nageant ſur l'eau, arrivérent dans la Ville, & la firent ſubſiſter longtems. Il s'eſt trouvé des gens aſſiégez, qui, pour faire voir qu'ils avoient du bled de reſte, & pour faire perdre l'eſpérance à leurs ennemis de les prendre par *famine*, ont jetté du *pain* par-deſſus les murailles, ou ont fait manger à un *bœuf* beaucoup de *grain*, & l'ont laiſſé prendre, afin qu'après l'avoir tué, & avoir vû qu'il étoit rempli de *grain*, l'ennemi pût ſe perſuader facilement qu'il y avoit une grande abondance dans une Ville, dont les bêtes étoient ſi bien nourries. D'autre côté, pluſieurs Grands Capitaines ſe ſont ſervi de diverſes addreſſes pour incommoder l'ennemi. *Fabius* laiſſa faire les ſemailles dans la *Campanie*, afin de leur faire diminuer par-là leur proviſion de bled. *Denis*, aſſiégeant *Reggio*, fit ſemblant de vouloir faire la Paix avec eux, &, durant la *négociation*, il ſe faiſoit fournir des vivres; mais, quand il les eût épuiſez de cette maniere, il les reſſerra de près, & les affama. *Alexandre le Grand*, voulant prendre *Leucade*, s'empara de tous les *Forts* d'alentour, & obligea tous ceux qui étoient dedans à ſe reti-

rer dans la Ville, où la foule croiſſant, il l'eut bien-tôt affamée. Pour ce qui regarde les *Aſſauts*, nous avons dit, qu'il faut ſe garder de cette *prémiere furie*, avec laquelle les Romains ont ſi ſouvent remporté tout d'un coup pluſieurs Places, en donnant un *aſſaut général*, & par tous les endroits, comme fit *Scipion* quand il emporta *Carthagene* en Eſpagne; car, ſi vous ſoûtenez bien ce prémier *aſſaut*, il eſt difficile après cela de venir à bout de vous. Et quand même l'ennemi, ayant forcé les *murailles*, ſeroit déjà dans la Ville, les habitans ne laiſſent pas d'avoir encore quelque reſſource, s'ils ne s'abandonnent pas eux-mêmes; car, on a vû bien des fois des Armées déjà entrées dans des Places, qui ont été repouſſées & fort mal traitées. Pour y réüſſir, il faut que les habitans faſſent ferme ſur les *Hauteurs*, *dans les Maiſons*, *& dans les Tours*, & combattent de-là l'ennemi. Mais ceux qui ſont entrez ont ſouvent cherché les moyens de ſurmonter ces difficultez; ce qu'ils ont tâché de faire en deux manieres: l'une, en *ouvrant les portes*, afin de donner lieu aux habitans de pouvoir fuir en toute ſeureté:

l'au-

l'autre, de faire courir un bruit, qu'on ne fera du mal qu'à ceux qu'on trouvera *les armes à la main*; mais, que l'on fera bon *quartier à ceux qui les mettront bas.* Cette conduite a facilité la priſe de bien des Villes. Il eſt encore aiſé d'emporter une Place, ſi vous tombez deſſus à l'improviſte. On y réüſſit, lorſqu'étant éloigné avec vôtre Armée, les ennemis ne peuvent s'imaginer que vous ayez deſſein d'entreprendre une telle *attaque*, ou même que vous ſoyez en état de le faire ſans qu'on en ait le vent, vû l'éloignement où vous êtes: ainſi, vous l'emporterez preſque infailliblement, ſi vous l'entreprenez avec bien du ſecret & beaucoup de diligence. Je ne parle qu'avec peine des choſes arrivées en nos jours; car, de parler de moi & des miens, je ne le pourrois faire ſans m'expoſer à en être blâmé; & de parler des autres, je ne ſçai ce que j'en pourrois dire. Je ne peux pourtant pas m'empêcher à ce propos de rapporter l'éxemple de *Céſar Borgia*, qu'on appelle le *Duc de Valentinois*, qui, ſe trouvant à *Nocéra* avec ſes gens, & feignant d'aller ravager *Camerino*, ſe tourna tout d'un coup vers l'Etat d'*Urbin*, & s'empara ſans

peine, & dans un ſeul jour, d'une Principauté, qu'en un autre tems il auroit eu beaucoup de peine à conquérir avec bien du tems & de la dépenſe. Il eſt encore fort néceſſaire que ceux qui ſont aſſiégez ſe gardent bien des ruſes & des fourberies de l'ennemi. C'eſt pourquoi ils ne doivent point faire de fond ſur une choſe qu'ils lui voyent faire continuellement; mais, qu'ils ayent toûjours dans l'eſprit, que c'eſt pour les tromper, & qu'il pourra bien la changer à leur préjudice. *Domitius Calvinus*, aſſiégeant une Place, prit pour coûtume d'en faire tous les jours le tour avec une bonne partie de ſes Troupes. Les habitans, ſe figurant qu'il le faiſoit par maniere d'*éxercice*, ſe négligérent ſur les *Gardes*, dont lui s'étant apperçu, leur livra l'*aſſaut*, & les emporta. Quelques Généraux, ayant ſçu qu'il venoit du ſecours aux aſſiégez, ont fait habiller de leurs gens & prendre des *Enſeignes* comme les ennemis; & ſous cette figure étant reçus dans la Place, ils s'en ſont rendus maitres. *Cimon*, Capitaine Athénien, mit, pendant la nuit, le feu à un *Temple* d'une Ville qu'il vouloit prendre, & les habitans, allant

pour

pour l'éteindre, laiſſérent la Place à la diſcrétion des aſſiégeants. Quelques-uns, après avoir tué des *Coureurs* ennemis, en ont fait prendre les habits à leurs ſoldats, qui, étant entrez dans la Ville, l'ont livrée à ceux qui les y avoient fait entrer. Les anciens Capitaines ont inventé encore pluſieurs autres moyens pour faire dégarnir des Places de leurs *Garniſons*, afin de les pouvoir prendre plus aiſément. *Scipion*, étant en Afrique, & voulant prendre quelques *Châteaux* où les *Carthaginois* avoient mis Garniſon, feignit pluſieurs fois de les vouloir prendre; & enſuite il feignit auſſi d'avoir peur des Troupes qui y étoient, &, par conſéquent, qu'il falloit, non ſeulement renoncer à ce deſſein, mais même ſe retirer : ce qu'*Annibal* s'imaginant être ſa véritable penſée, afin de pourſuivre ſon ennemi avec plus d'avantage, il tira toutes ces *Garniſons*-là; dont *Scipion* s'étant apperçu, il y envoya *Maſſiniſſa*, qui commandoit ſous lui, pour s'en emparer. *Pirrus* aſſiégeant la Capitale de l'*Eſclavonie*, où il y avoit une forte *Garniſon*, il feignit de n'eſpérer plus de la pouvoir prendre; & s'étant tourné vers les

autres Endroits, il fit enſorte que, pour les ſecourir, cette Ville-là ſe dégarnit de ſon monde, & ſe mit en état d'être aiſément emportée. Pluſieurs ont *empoiſonné les eaux*, & *détourné les Rivieres*, pour prendre les Villes; ce qui n'a pas toûjours réüſſi. On diſpoſe encore les *aſſiégez à ſe rendre*, en les épouvantant par le bruit qu'on fait courir, que leurs gens ont été battus, ou que le camp eſt rafraichi d'un *nouveau renfort*. Les Anciens ont tenté auſſi bien des fois de prendre des Villes par intelligence, en gagnant quelqu'un dedans; mais, ils ont employé pour cela différens moyens. Quelquefois ils ont envoyé de leurs *Confidents*, qui, ſous couleur d'être *Transfuges*, ſe ſont acquis du crédit chez les ennemis, dont ils ont enſuite tiré avantage. Quelques-uns ont encore appris, avec cette eſpece de *Transfuges*, de quelle maniere l'ennemi fait *ſes Gardes*; & avec cette connoiſſance on a trouvé moyen de prendre la Place. D'autres ont embarraſſé la porte, ou *par des poutres*, ou *par des chariots* qu'on y faiſoit entrer ſous quelque prétexte, enſorte que, *les aſſiégez* ne la pouvant fermer, l'ennemi y eſt

entré aiſément. *Annibal* perſuada au Gouverneur d'un *Château des Romains* de le lui livrer ſous prétexte de ſortir la nuit pour aller à la chaſſe. Cet homme donc feignant de n'oſer ſortir le jour à cauſe des ennemis, & retournant enſuite avec ſon *gibier*, il fit entrer beaucoup de *Carthaginois* avec lui, & ayant tué les ſoldats du Corps de Garde, il livra la porte à ce Général. On trompe encore les aſſiégez, en les tirant hors de leur Ville, & en les éloignant, lorſqu'ayant fait une ſortie ſur vous, vous faites feinte de lâcher le pied. Pluſieurs même, entre leſquels fut *Annibal*, les ont laiſſé ſe rendre maitres de leur camp, pour avoir occaſion de les couper, & de s'emparer de leur Ville. D'autres trompent encore les aſſiégez, en feignant de lever le ſiege, comme fit *Formion*, Chef Athénien, qui, ayant ravagé le Païs de la *Calcide*, reçut enſuite leurs Ambaſſadeurs, par le moyen deſquels il remplit la Ville d'aſſeurance & de belles promeſſes, à l'ombre deſquelles ces gens s'étant repoſez avec peu de prudence, ils furent peu de tems aprés opprimez. Les aſſiégez doivent toûjours s'aſſeurer des gens ſuſpects qui

ſont parmi eux; & ſouvent on y réüſſit autant par les bienfaits, comme par la punition. *Marcellus* ſachant que *Lucius Bancius* de Nole étoit porté à favoriſer Annibal, il lui donna tant de marques de bonté, & lui fit tant de largeſſes, que d'ennemi il s'en fit un très grand ami. Il eſt néceſſaire auſſi que les aſſiégez ſoient encore bien plus ſur leurs gardes, quand l'ennemi eſt loin, que quand il eſt fort près. Et ils doivent, ſur-tout, mettre en meilleure défenſe les Lieux qu'ils croyent les moins expoſez aux attaques; car, on a bien ſouvent perdu des Places, pour avoir été attaquées par les endroits où l'on ne s'attendoit pas. Cette mépriſe vient de deux cauſes; ou parceque l'Endroit eſt fort, & paſſe pour inacceſſible; ou parceque l'ennemi a l'adreſſe de donner avec éclat une fauſſe allarme d'un côté, pendant qu'à la ſourdine il pouſſe vigoureuſement ſa pointe de l'autre. Il faut donc que les *aſſiégez* uſent de grande précaution là-deſſus, & qu'en tout tems, mais ſur-tout la *nuit*, ils faſſent toûjours bonne Garde autour de leurs *Fortifications*: à quoi ils doivent, non ſeulement employer

ployer des *gens*, mais auſſi des *chiens*, qui ſoient très méchans & très vigoureux; car, de l'odorat ils éventeront l'ennemi, & de l'abboy ils le feront découvrir. Mais, ce n'eſt pas ſeulement les *chiens* qui éventent l'ennemi, de ſimples *oyes* ont quelquefois empéché une Place d'être emportée par ſurpriſe, comme cela s'eſt vû à Rome, lorſque les Gaulois aſſiégeoient le Capitole. *Alcibiade*, voulant s'aſſeurer ſi toutes les *ſentinelles faiſoient bien le guet* pendant que les *Lacédémoniens* aſſiégeoient *Athene*, ordonna, ſous des peines, que toutes les fois qu'il éléveroit *une lumiere la nuit*, toutes les *ſentinelles* en fiſſent autant. *Iſicrate*, Chef *Athénien*, trouvant une *ſentinelle* endormie, la tua, diſant, *qu'il l'avoit laiſſé comme il l'avoit trouvé.* Les *aſſiégez* ont trouvé auſſi pluſieurs moyens pour faire ſavoir de leurs nouvelles à leurs amis, ce que ne pouvant pas faire par des *Ambaſſadeurs*, ils écrivoient des *lettres en chiffres*, qu'ils faiſoient après cela tenir par pluſieurs voies ſecrettes. Les *chiffres* dépendent de la maniere dont on convient les uns avec les autres; les moyens de les faire rendre ſecrettement ſont différens. Les

uns ont écrit dans le *fourreau* d'une épée. D'autres ont mis les lettres dans un pain non encore cuit; puis, l'ayant fait cuire, ils le donnoient pour ſervir de proviſion à celui qui ſe chargeoit du meſſage. D'autres les ont cachées dans les endroits les plus ſecrets de leurs corps. Quelques-uns les ont couſuës dans le *colier d'un chien*, qui appartenoit à l'homme qu'on faiſoit couler au travers des ennemis. On s'eſt auſſi aviſé quelquefois d'écrire dans une lettre des choſes communes, & entre les lignes on écrivoit ſes ſecrets avec de certaines eaux, qui paroiſſoient en les *mouillant*, ou en les montrant au *feu*. Cette derniere invention a été pratiquée très adroitement dans nos jours, où une perſonne voulant faire ſavoir à ſes amis, enfermez dans une Place, des choſes ſecrettes, qu'elle ne vouloit confier à qui que ce ſoit, elle leur addreſſoit des *Actes d'Excommunication*, écrits dans la forme ordinaire, & entre les lignes elle mettoit ce qu'elle vouloit qu'on ſçût; & elle ordonnoit aux gens établis pour cela de les afficher aux *portes des Egliſes*, qui enſuite étant reconnues & entendues par ceux qui avoient le ſecret, ils les faiſoient détacher

cher pour les déchiffrer. Cette méthode eſt très fine ; car, celui qu'on en charge peut n'y entendre point fineſſe, & il ne court aucun riſque. Enfin, il y a une infinité de ces ſortes de ruſes, que chacun peut apprendre, ou inventer : mais, il eſt plus aiſé d'écrire aux *aſſiégez*, qu'à eux de vous écrire ; car, ils ne peuvent vous faire ſavoir de leurs nouvelles, que par quelque ſoldat qui contrefait le *déſerteur*, ce qui eſt incertain & dangereux quand l'ennemi eſt un peu ruſé. Mais ceux qui écrivent aux *aſſiégez* peuvent, ſous différens prétextes, faire entrer un homme dans le camp des *aſſiégeants*, & à la prémiere occaſion il ſe fourre dans la Place.

PARLONS un peu à preſent de la maniere de prendre aujourd'hui les Villes. Je dis donc, que ſi vous êtes battu dans une Place où il n'y ait point de foſſé par le dedans, comme nous avons dit ci-devant, & ſi vous ne voulez pas que l'ennemi y entre par la *brêche* que ſon canon y aura faite, il faut, pendant que l'on bat cet endroit-là, que vous faſſiez une *trenchée* derriere, large au moins de trente pas, en faiſant le jet de toute la terre, que

vous en pourrez tirer, du côté de la Ville, afin que la *trenchée* en ſoit par ce moyen plus profonde ; mais, il faut y faire travailler avec tant de diligence, que, lorſque la *brêche* ſera faite, vôtre *trenchée* ſoit profonde au moins de dix ou douze pieds ; & pendant qu'on la fait, il faut la flanquer par les deux bouts de deux bonnes *Caſemattes*. Car, quand la muraille eſt aſſez forte pour tenir tout le tems qui eſt néceſſaire pour achever cet ouvrage, alors cet endroit-là eſt plus en défenſe que tout le reſte, parce que cette *trenchée* a entièrement la forme que nous avons établie pour le foſſé du dedans. Mais, ſi vôtre muraille eſt trop foible pour vous donner le tems de faire tout cela, c'eſt alors qu'il faut faire voir vôtre bravoure, & vous oppoſer aux ennemis qui montent à la *brêche*, avec tout ce que vous avez de gens en état de faire réſiſtance. Les *Piſantins* pratiquérent cette maniere de ſe *retrancher* lorſque vous les allâtes aſſiéger ; ce qu'ils pouvoient aiſément faire, parce que leurs murailles étoient aſſez bonnes pour réſiſter longtems, & que d'ailleurs leur *Terrein* eſt ſolide, & propre à élever & à faire des *rem-*

parts ;

parts; car, s'ils n'euſſent pas eu ces avantages, ils étoient perdus. Il ſera donc toûjours bon de ſe précautionner de bonne heure, en faiſant un foſſé par le dedans de la Place, qui aille tout à l'entour, comme nous l'avons établi tantôt; car, en tel cas, vous attendez l'ennemi en repos & en ſeureté, vos *retranchemens* ſe trouvant déjà tout faits. Les Anciens prenoient quelquefois les Villes par des *chemins ſoûterrains*, en deux manieres: ou bien ils faiſoient un *chemin caché*, qui aboutiſſoit dans la Place, & qui leur ſervoit de porte pour y entrer; & c'eſt ainſi que les Romains prirent la Ville des *Vejentins*: ou bien avec les mêmes *mines*, qu'ils faiſoient ſous le mur, ils le faiſoient tomber. Cette derniere méthode ſe fait aujourd'hui plus promptement & plus violemment; c'eſt ce qui rend les Places ſur les *Hauteurs* moins fortes, parce-qu'il eſt plus aiſé de les miner; & lorſqu'on a chargé la *mine* de poudre, qui prend feu en un moment, non ſeulement vous faites ſauter la *muraille*, mais vous fendez *les Rochers*, & *les Citadelles* mêmes s'entr'ouvrent en pluſieurs endroits. Pour prévenir ces inconvéniens, il faut bâtir les Places dans

les

les *Plaines*, & faire vos foſſez ſi profonds, que l'ennemi ne puiſſe pas miner plus bas ſans trouver l'eau, qui eſt le ſeul remede contre les *mines*. Si donc vôtre Place eſt ſur une Eminence, vous ne pouvez faire autre choſe que de creuſer bien des *puits* dans vos *Fortifications*, qui feront éventer les *mines* qu'on y fera. Il y a encore un autre expédient, qui eſt de *contreminer*, pourvû que vous puiſſiez découvrir l'endroit où l'on vous *mine*. Cette précaution eſt très bonne; mais, il eſt difficile de découvrir les endroits qu'on *mine*, ſi vous avez affaire à un ennemi ruſé. Il faut, ſur-tout, que les *aſſiégez* prennent bien garde de n'être point ſurpris dans un tems qui paroit de repos, comme après un *combat*, après qu'on a monté la *Garde*, qui eſt ordinairement le matin à la pointe du jour, & le ſoir entre *Chien & Loup*, mais, ſur-tout, quand les gens repaiſſent; car, c'eſt dans ce tems-là qu'on a pris bien des Places, & que les *aſſiégez* ont ſouvent auſſi ſurpris & endommagé des Armées. Il faut donc de part & d'autre être toûjours bien ſur ſes gardes, & tenir une bonne partie des gens en même tems ſous les armes. Je

ne

ne veux pas oublier de vous dire, que ce qui rend une Place, ou un Camp, difficile à garder, c'eſt que vous êtes obligé de partager toutes les forces que vous y avez; car, l'ennemi pouvant vous attaquer par où il lui plait, il faut ſur-tout que vous ſoyez bien ſur vos gardes par-tout, & que vous ſoûteniez toutes ſes forces avec une partie des vôtres. De plus, un *aſſiégé* eſt ſouvent en riſque de périr ſans reſſource, & l'*aſſiégeant* n'a à craindre que d'être repouſſé. C'eſt pour cela qu'il s'eſt rencontré quelquefois des gens aſſiégez, qui, bien que moins forts, ſont ſortis de leurs *retranchemens* tous à la fois, & ont battu leur ennemi. *Marcellus* en uſa ainſi à *Nole*, & *Céſar* dans les Gaules, où voyant que ſon *camp* étoit attaqué par une grande quantité d'ennemis, & qu'il ne pouvoit le défendre, à cauſe qu'il faloit partager ſes Troupes; d'ailleurs, demeurant dans ſes *retranchemens*, il ne pouvoit pas donner fortement ſur eux; il ſortit, avec tous ſes gens, par une *ouverture* qu'il fit à ſon *camp*, & donnant vigoureuſement avec tout ſon monde ſur les Gaulois, il les défit par cette addreſſe. La fermeté & la patience des *aſſiégez* ennuyent

nuyent quelquefois & étonnent les *aſſiégeans*. *Pompée* ayant en tête *Céſar*, dont l'Armée ſouffroit une grande *diſette*, on alla lui préſenter du pain que les Troupes de *Céſar* mangeoient, qui étoit d'*herbes*, ce qu'il défendit fort de faire voir à ſes ſoldats, pour ne les pas épouvanter en voyant à quelles ſortes de gens ils avoient affaire. Rien n'acquit tant de gloire aux Romains, que la conſtance qu'ils firent voir dans la Guerre qu'ils eurent contre *Annibal*; car, quelque averſité & quelques deſavantages qu'ils euſſent, jamais ils ne demandérent la Paix, ni ne donnérent jamais aucune marque d'épouvante. Au contraire, pendant qu'*Annibal* étoit aux environs de Rome, les *Terres* où il étoit campé furent vendues plus cherement qu'elles ne l'auroient été dans un tems ordinaire. Ils furent d'ailleurs ſi attachez à leurs entrepriſes, qu'ils ne voulurent jamais lever le ſiege de devant *Capoue*, pour venir ſecourir Rome, qu'*Annibal* tenoit aſſiégée pendant qu'ils faiſoient ce ſiege-là. Je ſçai bien que je vous ai entretenus de pluſieurs choſes que vous auriez pû ſavoir de vous-mêmes, & qui vous ſeroient venues dans l'eſprit

prit auſſi bien qu'à moi : cependant, je l'ai fait, comme je vous ai déjà dit, afin de vous faire mieux voir les utilitez de cet *éxercice militaire*, & afin auſſi de ſatisfaire ceux qui n'auroient pas eu le moyen de l'entendre comme vous. Il me ſemble à preſent que je n'ai plus rien à vous dire, que quelques maximes générales, qui vous ſont très connues, & que voici. Ce qui ſert à vôtre ennemi vous nuit, & ce qui vous ſert nuit auſſi à vôtre ennemi. Celui qui, dans la Guerre, eſt plus vigilant à découvrir les intentions de ſon ennemi, & plus propre à faire ſupporter à ſes Troupes les *fatigues de l'éxercice*, ne courra pas tant de riſque que lui, & aura plus lieu d'eſpérer la victoire. Ne menez jamais vos ſoldats à l'*occaſion*, ſi vous ne les avez un peu aguerri & reconnu braves & adroits *à l'éxercice* ; de plus, ne les préſentez jamais à l'ennemi, que lorſque vous les voyez dans l'eſpérance de vaincre. Il vaut mieux détruire ſon ennemi par la *faim*, que par les armes, qui ſont journalieres, & dont le ſuccès dépend ſouvent plus du caprice de la *fortune*, que de la *valeur*. Vous ne pouvez rien faire de meilleur contre vôtre ennemi, que de lui cacher

vos

vos deſſeins juſqu'à l'éxécution. Rien n'eſt meilleur à la Guerre, que de ſavoir bien connoitre l'*occaſion*, & la prendre aux cheveux. La Nature fait bien peu de braves, mais l'éducation & l'expérience en font beaucoup. La *conduite* eſt bien meilleure à l'Armée, que la *furie*. Lorſqu'il paſſe des gens de vôtre ennemi dans vôtre parti, pourvû qu'ils ſoient fidèles, c'eſt une grande conquête; car, les forces ennemies diminuent beaucoup plus par les *Transfuges*, que par ceux qu'on peut tuer, quoique le nom de *Transfuge* ſoit bien ſuſpect aux nouveaux amis, & odieux aux anciens. Dans une *bataille*, il vaut mieux mettre un gros *renfort* derriere la *tête*, que, pour lui donner plus de *front*, étendre trop vos Troupes. Il eſt difficile de battre un Général qui connoit bien ſes forces & celles de l'ennemi. La *valeur* des ſoldats fait beaucoup plus de bien que la quantité. Les choſes nouvelles, & qui ſurviennent promptement, épouvantent les Armées; mais, elles font peu de cas des choſes ordinaires & lentes. C'eſt pourquoi vous devez faire connoitre à vos gens un *ennemi nouveau* par quelques pe-

petites *rencontres*, devant que d'en venir à un *combat général*. Celui qui marche en *deſordre* après un ennemi, qu'il vient de mettre *déroute*, ne paroit point avoir d'autre intention, que de ſe faire battre après avoir vaincu. Celui qui ne fait pas bonne proviſion de *Munitions de Bouche* ſera vaincu ſans qu'on y employe la force des armes. Ceux qui font plus de fond ſur la *Cavalerie* que ſur l'*Infanterie*, ou ceux qui ſe fient plus à l'*Infanterie* qu'à la *Cavalerie*, doivent, ſelon ces différentes diſpoſitions, prendre bien leur *Terrein*. Si vous voulez voir pendant le jour s'il n'eſt point venu quelque *eſpion* dans vôtre *camp*, vous n'avez qu'à commander à chacun d'aller dans ſa *tente*. Changez de deſſein ſi-tôt que vous avez apperçu que l'ennemi l'a éventé. Conſultez les choſes, que vous devez faire, avec bien des gens; mais, pour celles que vous avez deſſein d'éxécuter en effet, conférez-en avec un très petit nombre. On retient les ſoldats dans l'ordre par la crainte & par le châtiment, tant qu'ils ſont en *Garniſon*; mais, en *campagne*, vous ne les retenez que par l'eſpérance & la récompenſe. Un bon Général n'en vient jamais aux

mains,

mains, ſi la néceſſité ne l'y oblige, ou ſi l'occaſion ne l'y convie. Tâchez que vôtre ennemi ne ſache point quelle *ordonnance* vous donnerez à vôtre Armée pour la *bataille*; mais, de quelque maniere que vous la diſpoſiez, faites toûjours enſorte que les *prémiers Corps* puiſſent être reçus dans les *ſeconds* & dans les *troiſiemes*. Dans la *mêlée* n'employez jamais un *Bataillon* qu'à ce que vous l'aviez auparavant deſtiné, à moins que vous ne vouliez tomber dans le deſordre. Il faut beaucoup de peine pour remédier aux accidens imprévûs; mais, pour les autres, rien n'eſt ſi aiſé. Les hommes, les armes, l'argent, & les munitions, ſont le *nerf de la Guerre:* mais, les deux prémieres choſes ſont les plus néceſſaires; car, des hommes avec des armes ſont bien trouver de l'argent & des munitions; mais, de l'argent & des proviſions ne ſont pas toûjours trouver des hommes & des armes. L'homme qui vit en paix, & qui eſt riche, doit contribuer pour la récompenſe du pauvre ſoldat. Accoûtumez vos ſoldats à mépriſer la bonne chere & les beaux habits. Voilà, en général, ce qui me vient dans l'eſprit

à

à vous dire. Je ſçai pourtant bien, que dans tous ces diſcours-ici on auroit pû ajoûter beaucoup de choſes; comme, par éxemple, en quelle façon, & de combien de manieres, les Anciens diſpoſoient leurs *Troupes*; comment ils les *habilloient*; comment ils s'occupoient hors des *factions* & de l'*éxercice militaire*, & beaucoup d'autres particularitez, dont je n'ai pas trouvé à propos de vous entretenir, tant parce que vous pouvez les voir vous-mêmes chez les Auteurs, que parce que je n'ai pas eu intention de vous inſtruire juſtement de toutes les manieres de l'*ancienne Milice*, mais ſeulement de vous faire voir comment on pourroit faire en ce tems-ici des Troupes de meilleur ſervice, que celles que nous avons. Ainſi, je n'ai pas crû devoir parler des Anciens, qu'autant qu'il étoit néceſſaire pour l'inſtruction préſente. Je ſçai que j'aurois dû m'étendre davantage ſur la *Cavalerie*, & enſuite parler de la *Marine*; parceque qui diſtingue la *Milice*, la diſtingue d'ordinaire en *Armées Navales*, & en *Armées de Terre*; en *Infanterie*, & en *Cavalerie*. Pour la *Marine*, je n'entreprendrai pas d'en parler, puiſque je n'en

n'en ai aucune connoiſſance ; mais, il en faut laiſſer parler aux *Génois* & aux *Vénitiens*, qui, s'étant attachez à cette ſorte de Guerre, y ont fait autrefois de ſi grandes choſes. A l'égard de la *Cavalerie*, je n'en dirai pas d'avantage que ce que j'en ai dit ci-deſſus, parceque, comme je l'ai dit, cette partie de la *Milice* n'eſt pas ſi gâtée que l'autre : outre cela, quand l'*Infanterie* eſt une fois ſur le bon pied, ce qui eſt alors le *nerf de la Guerre*, on ne peut pas qu'on ne faſſe de bonne *Cavalerie*. J'avertirai ſeulement d'une choſe ceux qui voudroient faire des *Milices d'Ordonnance* dans leur Païs, qui eſt, que, pour faire de la *Cavalerie*, ils euſſent ſoin de deux choſes : l'une, de peupler leurs Païs de bonnes races de *chevaux*, & d'accoûtumer les gens à faire trafic de *poulains*, comme on fait ici de *veaux* & de jeunes *mulets* ; &, afin que celui qui en auroit fait emplette trouvât à s'en défaire, je défendrois à qui que ce fût d'avoir un *mulet*, s'il n'avoit un *cheval* avec : ainſi, celui qui ne voudroit qu'une monture ſeroit obligé d'avoir un cheval ; de plus, qu'il n'y auroit que ceux qui auroient des chevaux qui pûſſent s'habiller d'*étoffe*

toffe de ſoie. Jai appris, qu'un Prince de nôtre tems, ayant établi cet ordre, trouva bien-tôt ſon Païs rempli de fort bonne *Cavalerie.* Pour les autres choſes qui regardent les *Cavaliers*, je vous renvoye à tout ce que je vous en ai dit aujourd'hui, & à l'uſage reçu. Vous ſouhaitteriez peut-être à preſent d'apprendre quelles qualitez doit avoir un Général. Je vais vous ſatisfaire en peu de mots, parceque je ne pourrois pas choiſir un autre homme, que celui qui ſauroit faire tout ce que nous avons dit juſqu'ici; & tout cela ne ſuffiroit pas encore, ſi de lui-même il ne pouvoit trouver d'autres choſes, dont nous n'avons point parlé: car, un homme, qui n'eſt pas inventif, ne peut jamais être un Grand Homme dans ſa profeſſion; & ſi les nouveaux éxpédiens font de l'honneur par-tout ailleurs, on peut dire que dans le ſujet, dont il s'agit, ils vous comblent de gloire. On voit même que les Hiſtoriens font l'éloge des plus petites découvertes dans le Métier des Armes; comme lorſqu'*Alexandre le Grand*, pour décamper à la *ſourdine*, ne faiſoit point ſonner le *Boute-Selle* par

les Trompettes, mais faiſoit mettre pour ſignal un *chapeau au bout d'une lance*. On le loue encore d'avoir donné ordre à ſes ſoldats de mettre le *genouil gauche en terre* en commençant le combat, afin de ſoûtenir plus fermement l'attaque de l'ennemi; ce qui lui ayant fait remporter la victoire, lui acquit en même tems tant de gloire, que les ſtatues, qu'on lui érigeoit, étoient toutes dans cette poſture. Mais, parcequ'il eſt tems de finir ce diſcours, je veux revenir à l'endroit d'où je ſuis parti, & par-là j'éviterai une partie de la peine qu'on impoſe, en ce Païs, à ceux qui ne retournent pas chez eux. S'il vous en ſouvient bien, Monſieur *Rucellai*, vous m'avez demandé dès le commencement, d'où venoit, qu'étant, d'un côté, admirateur de l'*Antiquité*, en blâmant ceux qui, dans les grandes choſes, ne la prenoient pas pour modèle; & que, de l'autre, m'étant fort attaché au Métier des Armes, je ne l'avois imitée en rien de ce qui regarde cette profeſſion: à quoi je vous ai répondu, que les gens, qui vouloient entreprendre une choſe, devoient ſe diſpoſer auparavant à la ſavoir faire,

pour

pour s'en bien acquitter enſuite dans l'occaſion. Je vous prens pour Juges, à preſent que vous m'avez entendu ſur ces matières, ſi je pourrois bien mettre la Milice ſur le pied des Anciens, ou non. Ceci doit vous faire voir combien j'ai fait de réfléxions ſur ce ſujet. Je croi même que vous êtes aſſez perſuadez de la paſſion que j'aurois de mettre tout cela en pratique; ainſi, vous pouvez bien juger ſi j'ai jamais pû le faire, ou s'il s'en eſt préſenté l'occaſion. Cependant, pour vous en convaincre mieux, & me juſtifier encore davantage, je veux vous en faire voir les occaſions, afin de vous tenir en partie ce que j'ai promis de vous démontrer, aſſavoir les facilitez & les difficultez qu'on trouveroit à preſent à vouloir faire des Armées ſur ce pied-là. Je dis donc, qu'il n'y a rien dans le Monde ſi aiſé à remettre ſur l'ancien pied, que la *Milice*; mais ſeulement pour un Prince, qui pourroit oppoſer à ſon ennemi une Armée de quinze ou vingt-mille Jeunes-Gens de ſes Sujets. D'autre côté, rien ne ſeroit ſi difficile, que cette entrepriſe, à ceux qui n'auroient

pas cet avantage. Mais, afin que vous compreniez mieux ceci, il faut que vous ſachiez qu'il y a dans le Monde deux eſpeces de *Généraux* qui ont de la réputation. Les uns ſont ceux, qui, avec une *Armée bien diſciplinée*, ont fait de grandes choſes; comme ont été les *Bourgeois de Rome* & d'autres Républiques, qui ont commandé des Armées, dont ils ne devoient prendre d'autre ſoin, que de les entretenir dans leur bonté, & de les conduire ſeurement. L'autre eſpece de *Généraux*, ſont ceux qui ont eu prémierement à vaincre leurs *ennemis*; mais, devant que d'en venir-là, il a falu qu'ils ayent bien formé & bien diſcipliné leurs Armées: & ceux-là méritent aſſeurément plus de louange, que ceux qui, avec les *Armées anciennes*, & bonnes d'elles-mêmes, ont fait de belles actions. On peut mettre au nombre de ces derniers, *Pélopidas*, *Epaminondas*, *Tullus Hoſtilius*, *Philippe de Macédoine*, *pere d'Alexandre*, *Cyrus*, *Roi des Perſes*, & *Gracchus Romain*. Tous ceux-ci ont eu d'abord à former & à dreſſer leurs Armées pour s'en ſervir enſuite; ce qu'ils pûrent bien faire

faire, tant par leur prudence, que par la diſpoſition qu'ils trouvoient dans les gens à bien apprendre ces éxercices-là : & jamais il n'auroit été poſſible qu'aucun de ces Grands Hommes, quoique remplis de mérite, eût pû faire quelque choſe de bon dans un Païs étranger, plein de Canaille toute corrompue, & qui n'eſt ſoûmiſe à aucune honnête obéïſſance. Il ne ſuffit donc pas en Italie de ſavoir commander une Armée déjà toute formée ; mais, il faudroit d'abord la ſavoir faire & la diſcipliner ; puis la ſavoir commander. Or, pour en venir à bout, il faudroit que cela fût entrepris par les Princes qui ont aſſez d'Etats & de Peuples pour cela ; & c'eſt ce que je ne peux pas faire moi, qui n'ai jamais commandé, & qui ne peux commander en effet que des Armées étrangeres, & obligées à d'autres qu'à moi. Je vous laiſſe à juger après cela, s'il eſt poſſible d'y introduire toutes les bonnes choſes dont je vous ai entretenus aujourd'hui. Quand eſt-ce que je pourrois faire porter à un de nos ſoldats plus d'armes qu'à l'ordinaire, &, outre ſes armes, des munitions de

bouche pour deux ou trois jours, & une pieuche pour remuer la terre? Quand eſt-ce que je pourrois l'obliger à ce travail, & le tenir tous les jours ſous les armes, pendant pluſieurs heures, à l'éxercer dans une *Guerre feinte*, pour le former & m'en prévaloir dans la véritable? Quand eſt-ce qu'on viendroit à bout de faire quitter, à des gens de cette nature, le jeu, la débauche, les blaſphêmes, & les inſolences, qu'ils font depuis le matin juſqu'au ſoir? Quand eſt-ce qu'on les rendroit aſſez diſciplinez & aſſez ſoûmis, pour qu'il ne touchaſſent point *à un arbre chargé de fruit*, qui ſe trouveroit au milieu du *camp*, comme on lit qu'il eſt arrivé pluſieurs fois chez les Anciens? Avec quelles promeſſes attirerai-je leur reſpect, leur amitié, & leur crainte, puiſque, dès que la Guerre eſt finie, ils n'ont plus aucune relation avec moi? De quoi leur ferai-je honte, puiſqu'ils ſont nez & élevez ſans honneur? Pourquoi me reſpecteront-ils, puiſqu'ils ne me connoiſſent pas? Par quelle Divinité, ou par quels Saints, les ferai-je jurer? Eſt-ce par ceux qu'ils adorent, ou par ceux qu'ils blaſphê-

blaſphêment? Je ne ſçai pas s'ils en adorent aucun, mais je ſçai bien qu'ils les blaſphêment tous. Comment croirai-je qu'ils tiendront leur Serment à un Dieu, dont ils parlent à tous momens avec indignité? Et comment, mépriſant Dieu, peuvent-ils reſpecter les hommes? Quelle bonne forme pourroit-on donc donner à une telle matiere? Et ſi vous m'alléguez que les Suiſſes & les Eſpagnols ont une aſſez bonne diſcipline; je ne vous nierai pas qu'ils ſurpaſſent de beaucoup les Italiens: mais, ſi vous faites réfléxion ſur ce que je vous ai dit, & ſur leur méthode; vous verrez qu'il leur manque bien des choſes pour arriver à la perfection des Anciens. A l'égard des Suiſſes, leurs regles ſont aſſez bonnes par un certain uſage naturel, venu de ce que je vous ai dit, qu'ils n'avoient point de *Cavalerie*; mais, les Eſpagnols ſont devenus de bonnes Troupes par néceſſité, parceque, combattant dans un Païs étranger, ils ont vû qu'il faloit vaincre ou mourir; & ainſi, ne voyant point de lieu à la fuite, ils ſont devenus braves malgré eux. Mais, ce qu'ils ont de bon eſt accom-

pagné de bien des défauts, n'ayant, en effet, de bon, que la maxime d'attendre l'ennemi juſqu'à la portée de la *pique & de l'épée*. Et pour ce qui leur manque, il n'y a perſonne capable de le leur enſeigner, ſur-tout, s'il ne parle pas leur langue. Mais, revenons à nos Italiens, qui, n'ayant point eu de Princes prudens, n'ont point pris ce que les autres ont de bon dans la *diſcipline militaire*; & n'ayant été contraints par aucune néceſſité, ils ne s'y ſont pas formez d'eux-mêmes: deſorte que les voilà demeurez l'opprobre du genre-humain. Mais, ce n'eſt pas la faute des Peuples; il ne s'en faut prendre qu'à leurs Princes, qui en ont été aſſez bien châtiez, portant la peine dûë à leur ignorance, en perdant lâchement leurs Etats, & ſans donner la moindre marque de réſolution. Voulez-vous voir ſi ce que je vous dis eſt vrai? Regardez combien il y a eu de Guerres en Italie depuis l'expédition de *Charles VIII.* juſqu'à preſent; & au lieu que les Guerres rendent les Peuples braves, & leur acquiérent de la réputation, toutes celles-ci, au contraire, plus elles ont duré, plus elles ont

ont été cruelles, & plus elles ont fait mépriſer, & nos Généraux, & nos Troupes. Il faut bien que cela vienne de ce que la conduite ordinaire n'eſt pas bonne, & de ce qu'il ne s'eſt trouvé perſonne qui ait ſçû profiter des manieres nouvelles. Après-tout, ne croyez pas que jamais les Italiens rétabliſſent leur réputation dans le Métier des Armes, que par la méthode que je vous ai enſeignée, & par le ſecours de ceux d'entre nos Princes qui poſſedent des Etats conſidérables. Car, il eſt aiſé de former, ſur le pied que je vous ai dit, des hommes ſimples, groſſiers, & qui ſont de vos Sujets; mais, il n'eſt pas aiſé d'y mettre des fripons, des gens mal diſciplinez, & des étrangers, puiſqu'il eſt vrai, que vous ne trouverez jamais un bon ſculpteur qui puiſſe faire une belle ſtatue d'une mauvaiſe ébauche; mais, il en fera fort bien une d'une piece de marbre toute brute. Nos Princes Italiens, devant que d'avoir tâté de la Guerre que font les *Ultramontains*, s'imaginoient que c'étoit aſſez à un Souverain de ſavoir mettre par écrit une réponſe bien prudente & bien penſée; faire

de belles lettres; faire paroitre de l'eſprit & de la vivacité dans de bons mots & dans la converſation; ſavoir bien conduire une fourberie; ſe parer de dorure & de pierreries; être logez & ſe traiter plus ſplendidement que les autres; paſſer le tems aux débauches de la galanterie; gouverner ſes Sujets avec orgueil & avec avarice; croupir dans l'oiſiveté; diſtribuer les emplois de la Milice; mépriſer les gens qui leur voudroient faire prendre une conduite honnête; prétendre que leurs paroles fuſſent des réponſes d'Oracles. Mais, les malheureux qu'ils étoient, ils ne s'appercevoient pas, que, par cette conduite, ils ſe diſpoſoient à devenir la proie de ceux qui viendroient les attaquer. De-là vint qu'en 1494. les François remplirent tout d'épouvante, mirent tout en déroute, & firent des conquêtes ſurprenantes; & ainſi, trois Etats très puiſſants en Italie ont été bien des fois ſaccagez & deſolez. Mais, ce qu'il y a de pire en ceci, c'eſt que ce qui reſte de Princes libres vivent dans le même abus & dans les mêmes deſordres, & ne veulent pas faire réfléxion

ſur

ſur ce que ceux, qui vouloient autrefois conſerver leurs Etats, pratiquoient tout ce dont je viens de vous entretenir, mettant toute leur application à s'endurcir le corps à la fatigue, & à ſe mettre le cœur au-deſſus de la crainte & du péril. De-là vient que *Céſar*, *Alexandre*, & tous ces autres Grands Princes, ſe trouvoient en perſonne, les armes à la main, dans les prémiers rangs, mettoient même pied à terre, quoique chargez d'armes; & ſi quelques-uns avoient le malheur de perdre leurs Etats, ils ne vouloient pas ſurvivre à cette infamie. Ainſi, leur vie & leur mort étoient toûjours glorieuſes: car, encore que quelques-uns d'entr'eux puiſſent être accuſez de trop d'ambition, au moins ne pourra-t-on pas leur reprocher aucune molleſſe, ni de s'être jettez dans les plaiſirs qui rendent les hommes délicats & efféminez. Si nos Princes liſoient, & étoient perſuadez de tout cela, il ſeroit impoſſible qu'ils ne changeaſſent pas leur train de vie, & que leurs Peuples, par conſéquent, ne ſortiſſent de leurs miſeres. Mais, parceque, dès le commencement de ces diſcours, vous vous êtes

plaints

plaints de vos *Milices réglées*, je vous dirai, que ſi vous les avez miſes ſur le pied que je viens de vous marquer, & que vous n'en ayez pas eu de ſatisfaction, vous avez juſte ſujet de vous en plaindre; mais, ſi elles ne ſont pas formées & éxercées comme nous avons dit, c'eſt à elles à ſe plaindre de vous, qui n'avez fait qu'un avorton, au lieu d'une production parfaite. Les *Vénitiens* auſſi, & le *Duc de Ferrare*, avoient commencé ce bon établiſſement, ſans avoir le courage de le pouſſer juſqu'au bout; mais, c'eſt leur faute, & non pas celle de leurs Gens. Pour moi, je ſoûtiens, que le prémier Prince d'Italie, qui pratiquera cette méthode, ſera en état, plus qu'aucune autre Puiſſance, de conquérir les autres Etats; & il arrivera au ſien ce qui arriva au Royaume de *Macédoine* lorſqu'il tomba entre les mains de *Philippe*, qui avoit ſi bien appris le Métier des Armes ſous la conduite d'*Epaminondas*, Général des *Thébains*, que, pendant que tout le reſte de la Gréce croupiſſoit dans l'oiſiveté, paſſant ſon tems à aller à la Comédie, ce Monarque devint, par cette belle *diſcipline*, ſi puiſſant, qu'en

qu'en peu de tems il ſoûmit tout ce beau Païs, & ouvrit le chemin de la conquête de l'Univers à ſon Fils *Aléxandre le Grand.* Tous ceux donc qui négligeront ces avis & ces remarques, que je vous donne, marqueront avoir peu de ſoin des Etats qui ſeront confiez à leur conduite. Pour moi, je me plains de la Nature, laquelle ne devoit pas me donner tant de connoiſſance, ſans me donner en même tems les moyens de la mettre en uſage. Je ne penſe pas même, étant déjà vieux, ne pouvoir jamais trouver l'occaſion ; ainſi, je vous ai volontiers communiqué mes penſées là-deſſus, parceque, comme vous êtes jeunes & qualifiez, ſi vous les approuvez, vous pourrez, dans l'occaſion, les propoſer & les conſeiller à vos Princes. Et n'ayez point d'appréhenſion que cette conjoncture favorable ne naiſſe pas un jour ; car même, il me ſemble que ces Païs-ici ſont deſtinez à faire revivre les choſes mortes, comme cela a paru à l'égard de la *Poëſie*, de la *Peinture*, & de la *Sculpture.* Pour ce qui me regarde, je ne me flatte pas de voir ces tems bien-

bienheureux, vû l'âge où je ſuis : mais, ſi la fortune m'avoit donné un Etat aſſez grand pour former une telle entrepriſe, j'aurois aſſeurément fait voir à toute la Terre combien l'ordre ancien eſt préférable à celui d'aujourd'hui, & j'aurois par-là conquis les Etats de mes ennemis avec gloire, ou perdu le mien ſans honte.

Fin du ſeptieme & dernier Livre, & du Tome troiſieme.